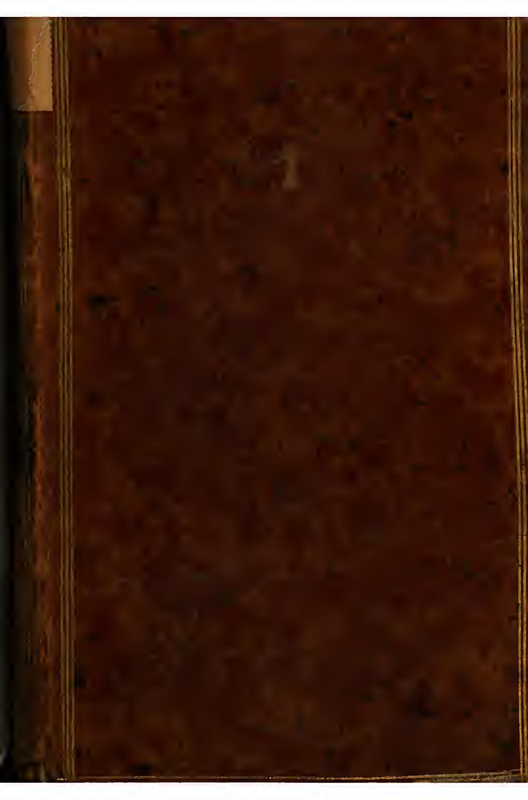








BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

Cinquième Classe.

ROMANS.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre, soit brochés, soit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés sur tranche, ainsi qu'avec ou sans le nom de chaque Souscripteur imprimé au frontispice de chaque Volume.

La souscription pour les 24 Volumes reliés est de 72 liv. & de 54 liv. pour les Volumes brochés.

Les Souscripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poste que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 s. pour les frais de poste.

Il faut s'adresser à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente*, *à Paris*.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

ROMANS.

TOME DIX-SEPTIEME.



A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

1788.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.
TRADUCTION
LIBRE
D'AMADIS DE GAULE.
LIVRE SECOND.

Description de l'Isle Ferme ; Histoire sommaire d'Apollidon & de Grimanese, & des enchantemens qu'Apollidon fit dans l'Isle Ferme, en y élevant l'arc des loyaux amans & la chambre défendue.

UN Roi de Grece ayant épousé la sœur de l'Empereur de Constantinople, eut deux fils, entre

lesquels il voulut en mourant partager ses Etats & ses richesses. Apollidon, l'aîné de ces deux fils, s'étoit uniquement occupé, dès son enfance, des exercices de la Chevalerie & de l'étude des sciences les plus sublimes; il laissa son frère paisible possesseur des Etats de son père, & ne prit en partage que les livres, de bonnes armes, & des richesses suffisantes pour l'entretien des amis qu'il s'étoit attachés, & d'un certain nombre de vaisseaux sur lesquels il s'embarqua pour parcourir les mers, & se choisir une contrée où il fonderoit un nouvel Empire.

Après une navigation assez longue, il aborda sur les côtes d'Italie. Sa magnificence, sa valeur, & quelques

aventures ſingulières, le firent recevoir par l'Empereur des Romains, comme un héros. Cet Empereur, nommé Suidan, étoit frère de la charmante Grimaneſe; & quoiqu'elle eût des prétentions légitimes, & que de grands Seigneurs euſſent demandé ſa main, Suidan avoit toujours éloigné leurs propoſitions.

Apollidon & Grimaneſe furent frappés du même trait : s'aimer, ſe le dire, jurer d'être à jamais unis, ſortir enſemble du palais pendant l'obſcurité d'une nuit, s'embarquer ſur les vaiſſeaux d'Apollidon, & n'avoir plus pour guides que la fortune & l'amour, ce fut le ſort que ces deux amans ſe choiſirent, & ce

fut celui qui fit leur gloire & leur félicité.

Etant parvenus, après une longue navigation, dans le port d'une Isle qui leur parut fertile, agréable, & qu'ils crurent être inhabitée, ils y furent bientôt attaqués par un géant, dont la barbarie avoit fait périr presque tous les anciens habitans de cette Isle, & qui s'étoit retiré dans les rochers qui la bordoient au Nord, avec les esclaves qu'il avoit conservés pour le servir.

Tuer ce cruel Géant, épouser le même soir la belle Grimanese, ce furent pour Apollidon les évènemens du premier jour qu'il passa dans cette Isle; il s'occupa, pendant le second,

à bâtir un palais digne de celle qu'il adoroit ; & les génies, obéissant à ses ordres, ornèrent ce palais somptueux de toutes les richesses de la nature, & le rendirent célèbre & redoutable par les enchantemens qu'ils y formèrent.

On ne pouvoit entrer dans ce palais sans passer sous une espèce d'arc de triomphe, qui prit le nom de l'arc des loyaux amans : l'entrée en étoit défendue par des forces invisibles, qui repoussoient, avec violence, les téméraires & volages amans qui s'exposoient à cette épreuve. Une statue de bronze surmontoit la voûte de cet arc ; elle portoit une trompe avec laquelle elle honoroit le passage d'un amant fidèle sous cet

arc, en rendant un ſon mélodieux, & répandant des fleurs ſur ſa tête ; la même trompe puniſſoit l'amant coupable par des ſons effrayans, & par des flammes mêlées d'une fumée noire & empoiſonnée.

Au-delà de cet arc on trouvoit un perron de bronze doré, ſur lequel on voyoit les figures d'Apollidon & de Grimaneſe ; une grande table de jaſpe étoit à leurs pieds enclavée dans le perron, & le nom de ceux ou de celles qui paſſoient ſous l'arc, paroiſſoit auſſi-tôt s'y graver de lui-même.

Au-delà du perron de cuivre, on en voyoit un de marbre blanc ; mais ceux mêmes qui venoient de paſſer ſous l'arc, ne pouvoient en appro-

cher, & monter quelques degrés de ce perron, qu'autant que le Chevalier pouvoit atteindre, par sa valeur & par ses exploits, à la haute renommée d'Apollidon, & que la Dame pouvoit égaler la beauté de Grimanese.

Au-dessus de ce perron, on voyoit une plate-forme, & la porte toujours fermée d'une espèce de temple en rotonde, qui portoit le nom de la *chambre défendue*; des génies puissans veilloient sans cesse sur cette enceinte sacrée, qui ne pouvoit s'ouvrir que pour un héros supérieur au grand Apollidon, ou pour une beauté digne d'éclipser celle de la belle Grimanese.

Après avoir fait cette description, que nos lecteurs feront souvent

obligés de se rappeler, l'Auteur reprend le fil de sa narration, au moment où Galaor & son frère Florestan venoient de rejoindre Amadis & Agrayes dans Sobradise, à la cour de la jeune Reine de Sobradise; il nous apprend seulement que l'Empereur, frère de Grimanese, étant mort, Apollidon & sa charmante épouse furent forcés de quitter l'Isle Ferme, pour aller occuper le trône des Césars, & qu'ils laissèrent cette belle demeure sous la garde de quelques anciens serviteurs, & sous celle des génies qui veilloient sur les enchantemens.

Quoique Briolanie s'occupât sans cesse de rendre le séjour de Sobradise agréable aux trois fils de Périon

& au Prince Agrayes, Amadis, occupé sans cesse de son amour, brûloit d'impatience de retourner près d'Oriane; &, quoiqu'il s'apperçut que le cœur de Galaor commençoit à sentir une passion plus sérieuse que les premières qui l'avoient jusqu'alors amusé plus qu'elles ne l'avoient touché, ce tendre amant sut déterminer ses compagnons à prendre congé de la jeune Reine, pour retourner à la Cour de Lisvard.

Au moment où ces Princes étoient prêts à s'embarquer, ils rencontrèrent deux Demoiselles, qui leur demandèrent si, se trouvant à portée de l'Isle Ferme, ils ne se proposoient pas d'en aller éprouver les aventures; sur cela l'une des deux Demoiselles,

qui se trouvoit être fille du Gouverneur de cette Isle, leur raconta ce que nous venons de voir, & leur proposa de les y conduire. Galaor & Florestan se soucioient fort peu de la suivre : l'arc des loyaux amans leur donnoit une secrète inquiétude ; ils n'avoient pas la présomption d'espérer que la statue leur prodiguât ses fleurs ; mais Agrayes, enchanté de l'espérance de pouvoir rendre un hommage éclatant à la belle Olinde, dit avec finesse : Ah ! si le brave Amadis aimoit, pourroit-il hésiter à le prouver à celle qu'il adore ? Amadis rougit, n'osa répondre ; mais lui-même à l'instant, donnant la main aux Demoiselles pour les faire entrer dans son vaisseau, il courut

au gouvernail, & le dirigea vers l'Isle Ferme, selon les instructions qu'il reçut de la Demoiselle.

Les quatre Chevaliers abordant cette Isle dès le même soir, furent reçus dans un hôtel, à quelque distance du palais d'Apollidon, par le père de la Demoiselle, qui se plut à les instruire de tous les détails de ce palais enchanté.

Ce fut Agrayes qui, dès le lendemain matin, se présenta le premier pour passer sous l'arc des loyaux amans; aussi-tôt la statue répandit quelques fleurs, & de sa trompe elle fit retentir l'air d'un son agréable. Agrayes s'étant avancé jusqu'au perron de cuivre, contemploit avec admiration les statues des deux heu-

reux & fidèles époux. Amadis ne put différer plus long temps à ſuivre Agrayes ; & demandant à ſes frères, en ſouriant, s'ils ne l'imiteroient pas, il les vit ſe faire beaucoup de complimens l'un à l'autre, à qui paſſeroit le premier ; alors, ne voulant pas jouir plus long-temps de leur embarras, il dit dans ſon cœur : Chère & divine Oriane, c'eſt en ton nom que j'éprouve cette aventure !.... A peine Amadis fut-il ſous l'arc, qu'une pluie de fleurs couvrit la terre, & qu'un concert céleſte ſe fit entendre : il rejoignit Agrayes près du perron de cuivre ; & tous les deux, après avoir admiré l'air majeſtueux d'Apollidon & la beauté de Grimanéſe, ſe mirent à parcourir

cette première enceinte, où tout leur paroiſſoit merveilleux. Ils s'occupèrent à lire plusieurs noms écrits sur la pierre de jaſpe; celui d'Agrayes les ſurmontoit déja tous. Amadis lut avec plaiſir celui de Bruneau de Bonnemer, ſur la même ligne que celui d'Agrayes : il ſavoit que Bruneau de Bonnemer adoroit ſa jeune ſœur Mélicie, & dès cet inſtant, il la lui deſtina. Dans ce même moment, une main inviſible gravoit le nom d'Amadis ſur le frontiſpice de la table de jaſpe, il ne reſtoit aucune place pour le nom de celui qui l'auroit pu ſurmonter.

Amadis & ſon couſin, enchantés de tous les nouveaux objets qui frap-

poient leurs yeux, oublioient Galaor & Floreſtan, qui commençoient à s'ennuyer d'une ſi longue attente. Yſanie, le Gouverneur de l'Iſle Ferme, ne put s'empêcher de leur dire : Meſſeigneurs, ſerez-vous les premiers qui ſoyiez venus juſqu'ici, ſans oſer éprouver cette aventure ? Ce mot, *ſans oſer*, bleſſa le ſenſible Floreſtan. Par ſaint Georges ! il n'eſt rien, dit-il, que je ne puiſſe oſer ; & la certitude de la mort même ne m'arrêteroit pas.... A ces mots, il s'élance & franchit à moitié le paſſage de l'arc ; mais à l'inſtant, il ſe ſent arrêté par une infinité de griffes cruelles qui le pénètrent de tous côtés ; la ſtatue ſecoue ſur ſa tête des mouches-guêpes

& des chauve-fouris; une fumée infupportable l'environne, lui fait perdre la refpiration; & dans ce moment, un coup de vent le repouffe & le rejette à quatre pas au-delà de l'entrée du paffage. Galaor, furieux de voir Floreftan étendu fur l'herbe, & tout en fang des égratignures qu'il avoit reçues, met l'épée à la main, & fe couvrant de fon bouclier, baiffe la tête & pénètre fous l'arc fatal: une autre efpèce de réfiftance s'oppofe à fon paffage; & tandis que la ftatue répand fur fa tête un nuage de puces & de coufins qui pénètrent fous fes armes, en le perçant de mille aiguillons, Galaor fent une infinité de petites mains, qui, quoiqu'elles lui paroiffoient douces &

potelées, le saisissent par le nez, les oreilles & le bout des doigts; jusqu'à ses paupières, jusqu'à ses sourcils, rien n'échappe sur Galaor de tout ce qui peut être saisi par ces méchantes petites mains, qui le pincent cruellement, le renversent, lui font perdre terre, & le portent étendu sur le dos, à côté de Florestan. Ah! mon frère, s'écrièrent-ils tous deux, maudite soit celle qu nous conduisit ici! Cependant l'instant d'après, les égratignures de Florestan furent guéries, sans qu'il en restât la moindre marque; & Galaor ne souffrant plus de la cuisson de pinçons qu'il avoit reçus, fut assez incorrigible pour regretter de ne plus sentir l'atteinte de ces mains qui lu

avoient paru jolies ; mais il ne le fut pas assez pour oser tenter une seconde épreuve.

Agrayes, après avoir suffisamment observé la première enceinte, voulut essayer de franchir le perron de marbre blanc ; mais à l'instant il se sentit chargé de tant de coups auxquels il opposoit vainement son épée & son bouclier, qu'il ne put jamais monter que les deux premiers degrés ; &, cédant à la force, il fut renversé sans connoissance & reporté jusques sous l'arc des loyaux amans, où la fraîcheur des fleurs que la statue lui versa, & les sons harmonieux qu'elle tira de sa trompe, le rappelèrent à la vie.

Amadis, alors invoquant Oriane,

& ſoutenant la multitude des coups qu'on lui portoit de toutes parts, franchit tous les degrés; mais à peine fut-il ſur la plate-forme, que les coups parurent redoubler, & l'en euſſent précipité peut-être, ſi tout-à-coup la porte de la chambre défendue s'entr'ouvrant, il n'en fut pas ſorti un bras enveloppé de ſatin vert, qui le tira dans l'intérieur de la chambre. Dans ce moment un nombre infini de voix ſe fit entendre : Honneur, crioient-elles, au brave Chevalier dont la gloire & les exploits ſurpaſſent ceux d'Apollidon, qui fit cet enchantement.

La loi qu'Apollidon avoit écrite en partant étoit formelle, elle eut ſa pleine exécution; la conquête de

la chambre défendue en rendoit l'accès libre à l'avenir au Chevalier vainqueur, & lui donnoit la souveraineté de l'Isle Ferme & la possession du palais d'Apollidon. Ysanie, suivi des principaux habitans, vint sur le champ aux genoux d'Amadis lui prêter serment de fidélité. Agrayes, Galaor & Florestan étoient trop généreux pour voir le triomphe d'Amadis avec envie ; & tous les trois, oubliant les petites disgraces qu'ils avoient essuyées, vinrent unir leur voix à celles qui célébroient le nouveau Souverain.

Quelle nouvelle plus charmante eût-on pu porter à la belle & sensible Oriane, que le nouveau triomphe d'Amadis ? Mais, hélas ! au

moment même où cet amant si tendre se préparoit à lui faire part d'une victoire qu'il ne devoit qu'à la fidélité de son amour pour elle, Oriane, la malheureuse Oriane, avoit le poignard dans le cœur, & la lettre cruelle qu'elle envoyoit par Durin, frère de la Demoiselle de Danemarck, alloit le plonger aussi dans celui d'Amadis.

Durin étoit arrivé dans le moment où, marchant vers la chambre défendue, Amadis avoit déja passé sous l'arc des loyaux amans. Gandalin, qui se douta bien que Durin apportoit des nouvelles d'Oriane, le pria d'attendre pour les rendre à son maître, qu'il eût mis le comble à sa gloire, en faisant la conquête de

cette chambre ; ce ne fut donc qu'après avoir reçu le ferment d'Yfanie & de fes nouveaux fujets, qu'Amadis parut aux yeux de Durin. Enchanté de recevoir une lettre de celle qu'il adore, il amène Durin dans un bofquet écarté ; il reconnoît & baife l'écriture : il rompt le cachet avec un tranfport qui faifoit trembler fes mains & palpiter fon cœur. Hélas! le malheureux Amadis alloit recevoir le coup le plus mortel.

Nous ne voulons point rapporter la lettre d'Oriane, c'étoit celle d'une amante défefpérée !.... Elle eût touché, brifé le cœur coupable qui l'auroit méritée ; quel effet mortel ne fit-elle pas fur le plus tendre & le plus fidèle ?

Les premières lignes que lut Amadis lui firent verser un torrent de larmes, & la lettre tomba de ses mains. Durin l'ayant relevée, les derniers mots étoient qu'Oriane lui défendoit de paroître à ses yeux, qu'elle desiroit & qu'elle attendoit la mort. A ce dernier trait, Amadis tomba sans connoissance, mais dans un état bien plus fâcheux encore que celui d'un simple évanouissement; il se rouloit sur la terre, jetant quelques cris étouffés; il demandoit son épée, sembloit chercher le tronc d'un arbre pour se briser la tête. Le fidèle Gandalin accourut à son secours, & le saisit entre ses bras avec Durin pour l'empêcher du moins de se nuire, & tous les deux le gardèrent

pendant plus de deux heures dans ce transport, auquel à chaque instant même ils craignoient de le voir succomber.

L'épuisement qu'il lui causa donnant quelque calme à ses sens, il en reprit l'usage : Ah ! cher Gandalin, s'écria-t-il, en portant la lettre d'Oriane sur son front, & en l'attachant sur son cœur ; cher Gandalin, voici l'arrêt de ma mort ; il ne me reste plus qu'à le subir. Hélas! nous fûmes nourris du même lait ; je dois tout à ton vertueux père, comme à ton tendre & fidèle attachement : reçois comme mon frère & mon ami le seul bien dont je puisse disposer. Puisque cette Isle est à moi, je te la donne. Va trouver

mon frère Galaor, dis-lui que je lui demande pour dernière grace de t'armer Chevalier : aide-moi pour la dernière fois à me couvrir de mes armes : amène-moi mon cheval à cette petite porte écartée, & garde-toi bien de me ſuivre ; tu redoublerois ma fureur & mon déſeſpoir, ſi tu t'écartois des ordres que je te donne en te faiſant mes derniers adieux.

Gandalin baigné de larmes, n'oſa réſiſter ; mais après avoir obéi à ſes ordres, il monta promptement à cheval, & ſuivit Amadis qui s'avançoit vers une langue de terre par laquelle l'Iſle tenoit au continent, ce qui lui faiſoit donner le nom de l'Iſle Ferme : il le ſuivit de loin, mais

mais toujours à vue, & sans que son maître pût s'en appercevoir ; Durin ne put de même se résoudre à l'abandonner.

Amadis ayant franchi l'espèce de chaussée de l'Isle Ferme, s'enfonça dans une épaisse forêt ; à peine la clarté de la lune faisoit-elle distinguer les objets. Se croyant alors suffisamment éloigné de ceux qui tenteroient de le suivre, il descendit de cheval, se jeta sur l'herbe, & donna cours à ses plaintes & à ses gémissemens. Gandalin & son compagnon n'osèrent le troubler ; mais ils descendirent aussi de cheval & se cachèrent dans un buisson, d'où ces fidèles serviteurs pouvoient observer tous ses mouvemens : l'un &

l'autre pafsèrent cette nuit dans les larmes, en entendant le malheureux Amadis fe plaindre de l'injuftice d'Oriane, & appeler la mort à fon fecours.

L'aube du jour étoit prête à paroître, lorfque Gandalin entrevit arriver un Chevalier couvert d'armes, qu'un refte de lune faifoit paroître brillantes : ce Chevalier s'arrêta, paffa la bride de fon cheval dans une branche d'arbre, & tout en cherchant une place commode pour fe repofer jufqu'au jour, il fe mit alors à chanter une chanfon. Nous ne la rapporterons point, mais nous convenons qu'il méritoit bien d'être puni ; premièrement, d'en avoir fait une auffi mauvaife ; fecondement,

d'ofer fe vanter en déteftables vers de fon amour pour Oriane, & d'en être aimé. Gandalin fut bien furpris de voir qu'Amadis paroiffoit n'être point ému par cette chanfon : cet apparent oubli de lui-même & de fon amour, parut être le comble du défefpoir au fidèle Ecuyer ; il ne balança plus à chercher à l'en diftraire ; il craignoit bien moins pour fon maître le combat le plus périlleux, que cette indifférence mortelle. Il court à lui, le tire de fon anéantiffement : Quoi ! Seigneur, lui dit-il, n'avez-vous donc pas entendu ce que cet audacieux Chevalier vient de dire ? Pourquoi me viens-tu troubler contre mes ordres, lui répondit Amadis en fureur ? fans le fouve-

nir de ton père, il t'en coûteroit la vie. Mais dis, insensé, dis donc, que veux-tu ? que prétends-tu ? qu'espères-tu de moi ? Que vous le combattiez, dit Gandalin, que vous le fassiez dédire, & que vous le punissiez du plus noir & du plus orgueilleux mensonge. Ah ! le puis-je, mon pauvre Gandalin, dans l'état où je suis, répondit-il ? ne tenois-je pas de la divine Oriane toute ma force & mon courage ? Je crois sans doute comme toi, que cet impudent & félon Chevalier est bien loin du bonheur dont il se vante ; mais, tel qu'il puisse être, il est encore plus digne de combattre au nom d'Oriane, que le malheureux qu'elle a condamné. Eh ! que Durin pourra-

t-il donc dire à cette belle Princesse, s'écria Gandalin ? Vous ignorez qu'elle l'a chargé d'observer vos yeux, votre air, toutes vos actions, après qu'il vous auroit vu lire sa lettre ; il m'a suivi jusqu'ici ; sera-t-il donc obligé de lui dire que vous avez souffert qu'un audacieux attentât à sa gloire ? Quoi ! Durin est ici, dit Amadis ? Oui, mon maître, j'y suis, s'écria Durin en tombant à ses genoux : ah ! ne vous désespérez pas ; quelque faux rapport aura blessé la Princesse, sa colère ne sera pas durable ; espérez tout des soins de ma sœur, & du compte que je vais lui rendre à mon retour. Ah ! dit Amadis en l'embrassant, donnez-moi promptement mes armes, & puissé-je

verser tout mon sang en défendant l'honneur d'Oriane, après l'avoir vengée !

Amadis s'étant mis promptement en état de combattre, s'élança sur son cheval que Gandalin tenoit tout prêt, & s'approchant du Chevalier : Vous, lui dit-il, qui vous louez tant de l'amour, je ne crois pas que jamais vous en ayiez reçu de faveurs, ni même que vous ayiez pu les mériter. Qui es-tu, répondit l'autre, qui me parles avec tant d'audace ? Crois-tu que ma valeur & ma renommée ne me rendent pas digne de l'amour de la plus belle Princesse de l'univers ? Non, je ne t'en crois pas digne, répondit Amadis avec fureur, ni même de l'honneur que je

fais à un lâche tel que toi, de le défier. Le Chevalier sans rien répondre détache son cheval, monte dessus, prend sa lance & dit froidement : Je pense que l'amour te maltraite assez pour que tu desires de perdre la vie : va, malheureux, ôte-toi de ma présence, & respecte les amans fortunés. A ces mots, il tourne bride, & veut s'éloigner sans combattre ; mais Amadis, l'arrête en lui criant : Lâche, soutiens ce que tu viens de dire, ou sois sûr d'éprouver la punition la plus humiliante. Ce Chevalier très-vain & très-présomptueux, ne manquoit pas cependant d'une certaine valeur ; & lorsqu'il s'entendit menacer, il mit sa lance en arrêt, & courut contre

Amadis qui le fit voler par deſſus la croupe de ſon cheval : cependant il n'avoit point lâché les rênes, il remonta légèrement pendant qu'Amadis fourniſſoit ſa carrière, & ſe préſenta l'épée haute, quand celui-ci revint ſur lui en lui diſant : En vérité, l'amour ne pouvoit pas plus mal placer ſes faveurs qu'en un auſſi vil & foible champion que vous me le paroiſſez. C'eſt ce qu'il faudra voir, dit l'autre, en lui portant de toutes ſes forces un coup qui ne pénétra pas même le bouclier d'Amadis. Le coup terrible porté par le bras toujours victorieux de celui-ci, coupa tout un côté du caſque de ſon adverſaire, & le fit tomber entre les jambes de ſon cheval en verſant un

ruiſſeau de ſang. Amadis qui le crut mort, dédaigna cette victoire ; & donnant des éperons à ſon cheval, il voulut s'enfoncer de nouveau dans la forêt ; mais s'appercevant que Durin & Gandalin le ſuivoient, il s'arrêta, prit le premier par la main, & lui dit : Mon cher Durin, mon malheur & mon déſeſpoir ſont ſi terribles, que la mort ſeule peut les terminer ; je te prie de ne me plus ſuivre ; retourne vers celle que j'adore, & que je n'oſe plus nommer ; dis à la Princeſſe Mabille que je mourrai ſon ſerviteur & ſon ami ; dis à ta bonne ſœur la Demoiſelle de Danemarck, que j'emporte avec moi le regret de n'avoir pu reconnoître ſes bons offices & ſon amitié.

Alors les sanglots lui coupèrent la voix, il baigna de ses larmes le visage de Durin en l'embrassant, & partit de nouveau. Durin obéit en retournant sur ses pas ; mais Gandalin s'obstinant à le suivre : Prends garde, Gandalin, lui cria fortement Amadis ; je sens que je ne suis plus le maître de la fureur qui me possède, & garde-toi, sur ta vie, puisque tu veux suivre un malheureux, de t'opposer à rien de ce qu'il voudra dire ou faire. Gandalin lui jura de se conformer à ses ordres ; & son maître arrachant une partie de ses armes qu'il lui remit, l'un & l'autre continuèrent leur chemin sans projet & sans tenir de route certaine.

Durin, s'étant éloigné d'Amadis,

ne fut pas long-temps ſans rejoindre le Chevalier bleſſé qu'Amadis avoit laiſſé ſur la pouſſière. Ce Chevalier venoit d'ôter ſon caſque, de ſe relever, & cherchoit du ſecours; voyant arriver le jeune Durin, qu'il ne connoiſſoit pas, il l'appela : Damoiſel, dit-il, où pourrois-je trouver du ſecours ? Je l'ignore, dit Durin, je ne connois près d'ici qu'un château fameux où tout le monde eſt dans les larmes : un Chevalier célèbre venoit d'en faire la conquête en paſſant ſous l'arc des loyaux amans, & en s'emparant de la chambre défendue. Quoi ! s'écria le bleſſé, je vois que vous parlez de l'Iſle Ferme que je me propoſois de conquérir; ſeroit-il poſſible qu'un

autre que moi eût pu forcer les enchantemens d'Apollidon ? Quel est donc celui que quelque Magicien, sans doute, aura favorisé pour mettre à fin cette aventure ? Durin, se moquant en lui-même de la présomption du Chevalier vaincu, lui répondit : Seigneur, je ne vous dirai son nom qu'à condition que vous m'apprendrez quel est le vôtre. Volontiers, répondit-il ; il est trop beau, trop célèbre, pour que je veuille le cacher : sachez que je suis le Chevalier Patin, frère de l'Empereur de Rome, présentement attaqué d'une maladie mortelle, & que je suis près de lui succéder. Par Saint-Pierre ! lui répondit Durin, vous soutenez bien mal une si haute naissance. Sachez,

à

à votre tour, que le Chevalier vainqueur des enchantemens d'Apollidon, ne doit ſa victoire qu'à ſon courage comme à ſon amour; & vous devez le croire ſans peine, puiſque c'eſt le même Chevalier qui vous a ſi facilement & ſi bien puni de votre orgueil. Le Patin, furieux de ce propos, voulut faire un effort pour ſauter à la bride du cheval de Durin, qui lui fit un éclat de rire, en lui diſant : adieu, pauvre battu, qui méritez de l'être toujours; je pars pour la Cour de Londres, où j'aurai bien du plaiſir à vous couvrir de honte, & à rendre juſtice au loyal amour & à la rare valeur d'Amadis. A ces mots, il partit avec viteſſe, & diſparut aux yeux de Pa-

tin. Ce Chevalier joue un si grand rôle dans la suite de cette Histoire, que l'Auteur ne veut pas, avec raison, laisser ignorer ses premières démarches & ses projets.

Le Patin, en effet, étoit frère de Suidan, Empereur de Rome, prêt à mourir sans enfans; il étoit désigné pour succéder à son frère, & devoit aussi-tôt conclure son mariage arrêté depuis un an avec la belle Princesse Sardamire, héritière du Royaume de Sardaigne. Ce Chevalier, né le plus orgueilleux de tous les hommes, dit un jour à cette Princesse: je ne trouverois point d'adversaires en Italie qui fussent dignes de moi, si je voulois faire triompher votre beauté de celle

de toutes les Princeſſes de l'univers; mais comme j'ai oui dire que Liſvard, Roi de la Grande Bretagne, a pour fille une certaine Oriane dont on célèbre les charmes, je pars pour Londres, & je veux voir s'il s'y trouvera quelque Chevalier aſſez téméraire pour ſoutenir ceux d'Oriane contre les vôtres. Sardamire auroit ſouhaité de le retenir, non qu'il fût cher à ſon cœur, mais ne ſe ſouciant point que ſon nom & ſa beauté fuſſent compromis par une entrepriſe qu'elle regardoit comme ſuperflue & peu ſage.

Le Patin, ayant exécuté ſon projet, fut reçu par Liſvard avec les plus grands honneurs, comme celui qui devoit bientôt occuper le trône

de l'Empire Romain ; mais le cœur de Patin n'étoit pas assez ferme ni assez fidèle pour résister aux charmes de la divine Oriane : à peine l'eut-il vue, que, changeant de projet, il dit à Lisvard qu'il n'étoit parti de Rome que pour venir lui-même lui demander de placer Oriane sur le premier trône du Monde Chrétien. Lisvard, dont le projet jusqu'alors avoit été de ne donner Oriane à aucun Prince qui pût la faire sortir de la Grande-Bretagne dont elle étoit héritière, répondit à Patin qu'il avoit promis de ne jamais marier Oriane que de sa volonté.

Le Chevalier Patin étoit trop présomptueux pour n'être pas satisfait de cette réponse : il passa quelques

jours dans cette Cour, cherchant un moment favorable pour prévenir Oriane de ses desseins ; mais l'air froid & modeste de cette Princesse l'avoit long-temps retenu. L'ayant vue presque seule un jour qu'il lui donnoit la main : puis-je espérer, Madame (lui dit-il d'un air assez avantageux) que vous obéirez aux ordres que pourra vous donner le Roi votre père ? Oriane, le regardant d'un air fort étonné, lui répondit : je serois bien fâchée, Monsieur, que vous pussiez me soupçonner de n'être pas toujours soumise aux ordres d'un aussi bon père. C'est tout ce que je voulois savoir, lui dit-il, & votre cœur & votre intérêt me faisoient prévoir cette

réponse. Dès le même soir, il dit à Lisvard : Sire, je vois que les sentimens de la Princesse votre fille sont assez d'accord avec les miens, pour que, dès ce moment, je travaille à venir apporter de nouveaux trophées à ses pieds, & dès demain je pars pour en conquérir qui soient dignes d'elle. Lisvard surpris, fut quelques momens en suspens, & se contenta pour lors de le détourner du projet d'aller chercher des aventures ; mais l'orgueilleux Patin partit dès le lendemain ; & sachant que nul Chevalier n'avoit pu réussir à conquérir l'Isle Ferme, il eut la présomption d'espérer que cette conquête lui étoit destinée. Plein de cette idée, & véritablement épris

d'Oriane, ne doutant pas non plus qu'elle ne répondît à ſon amour, il fit la mauvaiſe chanſon dont nous avons parlé. Ce fut en la répétant qu'il s'arrêta dans le bois où la nuit l'avoit ſurpris ; & ce fut auſſi cette même chanſon qui lui fit recevoir une leçon, qui, toute forte qu'elle étoit, ne put rien diminuer de ſa folle préſomption.

Amadis étoit parti ſi ſecrètement de l'Iſle Ferme, que Galaor, Agrayes & Floreſtan ne s'en étoient point apperçus : Yſanie, retenu par ſon ſerment, ne les en informa que le lendemain matin. Leur douleur fut extrême en apprenant le départ d'Amadis, & quel étoit ſon déſeſpoir. Ils firent ſeller promptement leurs

chevaux, & s'étant armés, ils suivirent la route qu'il avoit d'abord prise, & vinrent jusqu'à l'endroit où le Chevalier Patin étoit encore entouré de ses Ecuyers, occupés à le secourir. Galaor lui demanda par quel accident il se trouvoit si hors d'état de leur répondre : ce furent ses Ecuyers qui apprirent aux trois Princes que c'étoit un Chevalier de l'Isle Ferme qui venoit d'abattre & de blesser celui-ci, & qu'après ce combat, ce Chevalier qui portoit deux lions sur son écu, s'étoit enfoncé dans le bois en versant beaucoup de larmes, & faisant retentir les environs de ses plaintes & de ses gémissemens. Les trois Princes, plus déterminés que jamais à faire tous

leurs efforts pour le rejoindre, prirent le parti de se séparer, & occupèrent différentes routes pour le chercher; mais, quoique tous les trois parcourussent depuis, une infinité de pays dans lesquels ils éprouvèrent des aventures périlleuses, leur recherche fut vaine, Amadis n'ayant que trop bien su se cacher aux yeux de l'univers. Ce Prince, après avoir long-temps marché, descendit sur la fin du jour, dans le fond d'une vallée profonde, pleine d'épais buissons; &, se croyant à couvert de toute recherche, il mit pied à terre pour faire paître son cheval; &, se couchant sur le bord d'un ruisseau, ses pleurs & ses gémissemens parurent redoubler.

Gandalin eut la mal-adresse d'oser blâmer Oriane, & de l'accuser ou d'avoir autorisé Patin à faire la chanson qu'ils avoient entendue, ou d'avoir écrit cette lettre par un de ces caprices que les femmes emploient quelquefois pour éprouver leurs amans : peu s'en fallut qu'Amadis furieux ne punît, sur-le-champ, Gandalin d'un pareil blasphême. Ah ! malheureux, s'écria-t-il, crains la mort, si tu continues d'outrager la plus parfaite créature que le Ciel ait formée ! Non, divine Oriane, cria-t-il dans son transport, vous ne pouvez être injuste ni légère, & je me crois coupable, puisque vous m'avez condamné. A ces mots, il s'éloigne de quelques pas en remon-

tant le ruisseau, & Gandalin, pour laisser calmer sa colère, feint de s'endormir; mais l'instant après, épuisé par la fatigue, il ferme les yeux & se livre véritablement au sommeil. Amadis qui s'en apperçoit, saisit ce moment pour débrider le cheval de Gandalin, cache sa bride dans un buisson, monte sur le sien, &, sortant de la vallée, il franchit la montagne, traverse une grande plaine, & marche le reste du jour sans rencontrer d'habitations ni de voyageurs: ce n'est qu'à la vue d'un hermite courbé par les années, & portant avec peine une besace, qu'il s'arrête pour lui demander s'il est ministre des Autels. L'hermite lui répondant que, depuis plus de qua-

rante ans, il a reçu le ſacerdoce, Amadis deſcend, débride ſon cheval, le chaſſe dans un bois voiſin; il arrache ſes armes qui reſtent éparſes ſur l'herbe, & nue tête & déſarmé, ce malheureux Prince ſe jette aux genoux du vieillard. L'hermite conſidère Amadis avec autant d'admiration que de pitié: bientôt il s'apperçoit qu'une douleur mortelle l'agite; il lui prend les mains, le relève, le fait aſſeoir à côté de lui, & cherche à porter la conſolation dans ſon ame, en lui parlant de la miſéricorde du Très Haut. Amadis, touché des ſoins paternels du ſaint hermite, lui fait un humble aveu de ſes fautes. L'hermite qui connoît alors quelle eſt la haute naiſſance

d'Amadis, & tous les détails & toute la violence de ſon amour pour Oriane, lui parle en ami tendre pour le ramener, mais auſſi comme un pere ſévère qui parle au nom du Ciel.

Sauvez-moi de mon déſeſpoir, ô mon père, s'écria le malheureux Amadis, je n'ai d'autre réſolution à ſuivre que de me livrer ſans défenſe à la dent meurtrière des bêtes de cette forêt, à périr de faim & de rage, ſi vous me refuſez de m'emmener avec vous dans votre hermitage. L'hermite s'en défendit longtemps, & lui dit que ſa retraite étoit ſur une roche ſtérile, à ſept lieues en mer, & qu'il y vivoit des aumônes que des mariniers charita-

bles venoient lui porter, ou qu'il venoit chercher quelquefois sur le continent. Amadis ayant redoublé ses instances pour qu'il le conduisît dans son hermitage, qu'on nommoit la Roche-Pauvre, celui-ci ne put le refuser plus long-temps ; mais il ne se rendit à sa prière qu'en lui faisant jurer qu'il lui obéiroit dans tout ce qu'il pourroit lui commander ; & c'est, lui dit-il, la pénitence que je vous impose en priant le Ciel de vous remettre vos offenses. Amadis s'y soumit & le lui jura : la première marque d'obéissance que l'hermite exigea de lui, fut de prendre quelque nourriture ; ce léger repas lui procura quelques heures de calme & de sommeil.

Le repos d'Amadis fut interrompu par un songe qui lui parut terrible, qui le réveilla, en lui faisant jeter un grand cri : il avoit cru voir la Princesse Mabille sa cousine, & la Demoiselle de Danemarck, qui le prenoient par la main & le faisoient sortir de ce lieu solitaire ; elles lui paroissoient, dans son rêve, précédées par un rayon brillant qui guidoit leur marche vers un grand feu, dans lequel il apperçut tout-à-coup sa chère Oriane ; il s'élança dans ce feu, d'où l'ayant enlevée entre ses bras, il lui sembla qu'il la portoit sur un lit de fleurs, au milieu d'un bosquet couvert de feuillage.

L'hermite étant accouru pour savoir la cause du cri qu'il avoit jeté,

fut encore obligé de travailler à calmer ſon ame agitée : Mon fils, lui dit-il, quoique vous ſoyiez un grand Prince & un Héros, dès le printemps de votre âge, vous allez mener une vie bien obſcure ſur la Roche-pauvre, & dans la pénitence : vous voulez renoncer au monde & cacher votre nom ; je n'en trouve pas de plus convenable à vous donner déſormais, que celui du beau Ténébreux. Amadis, y conſentit, &, marchant avec l'hermite, ils arrivèrent juſqu'au bord de la mer, où les mariniers, qui connoiſſoient le ſaint vieillard, les reçurent dans leur barque, & les conduiſirent à la roche, avec les petites proviſions qu'ils portoient. C'eſt-là qu'Amadis,

oubliant facilement toutes les victoires qu'il avoit remportées, ne connut que trop qu'il n'oublieroit jamais son amour : il élevoit souvent son ame au Ciel, mais il y voyoit encore cette céleste Oriane, qui lui paroissoit rassembler toutes les perfections qu'on peut imaginer dans les êtres les plus parfaits que l'Eternel ait créés ; s'il prioit avec ferveur, hélas ! que demandoit-il alors, que pouvoit-il demander, si ce n'est qu'Oriane reconnût son innocence, qu'elle lui pardonnât, & qu'il pût aller mourir de joie à ses pieds ?

On imaginera sans peine quel fut le désespoir de Gandalin, lorsqu'en se réveillant il ne vit plus son maître : il se douta bien, en trouvant

ſon cheval débridé, qu'Amadis avoit pris ces précautions pour l'empêcher de le ſuivre : mais le fidèle Ecuyer, après bien des recherches, ayant enfin apperçu la bride de ſon cheval, ſe hâta de ſuivre les traces que celui d'Amadis avoit laiſſées ſur le ſable : il marcha pendant ſix jours ſans en avoir de nouvelles. Sur le ſoir du ſixième, étant arrivé dans la même prairie où ſon maître avoit rencontré l'hermite, il trouva deux Demoiſelles aſſiſes ſur le bord d'une fontaine, auxquelles il demanda s'il n'étoit point paſſé dans ces cantons un Chevalier, dont il leur déſigna les armes. Nous ne l'avons point vu, lui dirent-elles ; mais nous avons trouvé ces mêmes armes, avec un

bouclier, sur lequel on voit deux lions rampans, & les ayant rassemblées, nous les avons montrées à dom Guilan le Pensif, qui venoit de nous délivrer des fers de Gandinos, & qui a versé des torrens de larmes en les voyant: Guilan, ajoutèrent-elles, après avoir cherché inutilement ce Chevalier pendant trois jours, est revenu hier au soir, & demain nous partons avec lui pour Londres, où ce Chevalier compte remettre les armes d'Amadis, s'étant chargé par respect pour lui de porter à son cou l'écu que ce héros a rendu si célèbre & si redoutable. Gandalin ne voulant pas perdre de temps dans sa recherche, les pria de dire à Guilan que les armes de

ſon maître ne pouvant être en de meilleures mains, il alloit continuer ſa marche & ſa recherche.

Pendant ce temps, Durin avoit fait une ſi grande diligence, qu'il étoit arrivé le huitième jour à Londres : ce fut en fondant en larmes qu'il embraſſa ſa ſœur la Demoiſelle de Danemarck, qu'il lui raconta ce qui s'étoit paſſé ſous ſes yeux, & qu'il lui peignit le déſeſpoir d'Amadis depuis qu'il avoit reçu la fatale lettre dont Oriane l'avoit chargé pour ce malheureux Chevalier.

Oriane ayant appris le retour de Durin, l'envoya chercher, & ſe jeta ſur ſon lit pour être plus en état de ſoutenir l'impreſſion qu'elle prévoyoit que ſon rapport alloit faire

ſur elle. Par la fidélité que tu m'as jurée, dit-elle, je te conjure de me dire ce que tu penſes, ce que tu ſais de la Reine Briolanie, & quelle étoit la contenance d'Amadis en liſant ma lettre. Madame, lui dit Durin, ſi je ne vous avois pas vue, j'aurois jugé que Briolanie étoit la plus belle Princeſſe de l'univers ; je n'ai plus trouvé dans ſa Cour les Chevaliers qui l'ont défendue ; Amadis l'avoit quittée dès qu'il avoit vu ſes ſujets lui prêter ſerment : ſachant qu'il étoit parti pour l'Iſle Ferme, je l'ai ſuivi. Ah ! Madame, croyez-en un ſerviteur fidèle. Au moment où j'arrivois pour joindre Amadis, ce Prince commençoit l'épreuve des enchantemens d'Apollidon, & venoit

de paſſer ſous l'arc des loyaux amans. Dieux ! s'écria toute troublée la belle Oriane, comment oſa-t-il tenter de s'y préſenter, le cœur coupable d'une auſſi grande perfidie ? Je ne ſais quelle eſt votre idée, Madame; mais j'ai vu le paſſage jonché des fleurs que la ſtatue avoit répandue ſur ſa tête ; jamais je n'entendis des ſons plus harmonieux que la ſtatue rendoit encore : tous les habitans étoient dans l'admiration, & diſoient que jamais aucun Chevalier ne vit honorer ſon paſſage par des ſignes auſſi frappans. Notre étonnement à tous a bien redoublé, lorſque nous avons vu qu'il étoit vainqueur de tous les obſtacles, & que la conquête qu'il a faite de la chambre défendue,

a prouvé que ce Héros ſurpaſſoit en courage, en amour & en fidélité le grand Apollidon même ; ce qui l'a rendu ſur-le-champ Souverain de l'Iſle Ferme, qu'il s'eſt aſſujettie par ce nouveau triomphe.

Le premier ſentiment d'Oriane fut la joie de recevoir des preuves auſſi frappantes de la fidélité d'Amadis ; mais la renfermant dans ſon cœur, elle continua ſes queſtions. Durin ne put tenir à celles qu'elle lui fit ſur le moment où il lui préſenta ſa lettre : Ah ! Madame, lui dit-il avec une douleur amère, pourquoi m'avez-vous choiſi pour cette cruelle commiſſion ? pourquoi m'avez-vous fait porter la mort dans l'ame la plus généreuſe & la plus fidelle ?

Ah Dieux ! que vas-tu m'apprendre ! s'écria-t-elle, en laiſſant tomber ſa tête ſur ſon oreiller, & commençant à verſer des larmes ; mais pourſuis, mon cher Durin, pourſuis, &, puiſque le fidèle Amadis eſt malheureux, il eſt bien juſte que la cruelle & coupable Oriane le devienne encore plus que lui. Alors Durin lui fit un récit fidèle de tout ce qui s'étoit paſſé ſous ſes yeux, du départ d'Amadis, de ſon combat contre Patin, & de l'ordre qu'il lui avoit donné de retourner près d'elle, tandis qu'en attendant la mort il alloit s'enfoncer dans les déſerts les plus éloignés, pour obéir à ſes ordres. Oriane ne put entendre ce récit ſans jeter des cris, qui ne

ne cefsèrent que par un évanouiffement prefque mortel, dont Mabille & la Demoifelle de Danemarck furent deux heures fans pouvoir la faire revenir. Ayant enfin repris un peu fes fens, & les voyant toutes les deux en larmes : Ah ! mes amies, leur dit-elle, ne pleurez point pour une malheureufe, indigne de votre pitié ; pleurez, pleurez fur Amadis, dont je caufe peut-être la perte à l'univers par mon injufte & coupable jaloufie. A ces mots, elle s'évanouit une feconde fois entre les bras de Mabille, qui, quoiqu'irritée des maux qu'elle faifoit éprouver à fon coufin, ne fentit plus que la tendre pitié qui l'intéreffoit pour elle, & ne s'occupa plus qu'à la

consoler. Quoi ! ma cousine, pouvez-vous croire qu'Amadis ne soit pas assez épris, assez constant pour vous pardonner un premier mouvement, qui ne lui paroîtra bientôt plus que l'effet d'un excès d'amour ? S'il s'est éloigné, après avoir fait repartir Durin, c'est pour vous laisser le temps de reconnoître son innocence, & vous le verrez plus tendre & plus soumis que jamais à vos genoux. Ah! ma chère cousine, répondit Oriane, que je suis coupable ! Ah Ciel pouvez-vous croire qu'Amadis puisse jamais l'oublier ? Oui, oui, ma cousine, répliqua vivement Mabille, un seul de vos regards, un seul mot de votre belle bouche effacera ce cruel souvenir : mais occupons-nous

promptement à le secourir ; faisons-le chercher de toutes parts pour le rappeler près de vous : je connois sa confiance & sa tendresse pour Gandales ; c'est dans les bras des personnes qui leur sont les plus chères, que les malheureux vont porter leur douleur : envoyons promptement la Demoiselle de Danemarck en Ecosse ; elle trouvera peut-être Amadis chez Gandales, ou du moins elle trouvera chez lui les nouvelles que son fils Gandalin lui donnera de ce Damoisel de la mer qui lui dut la vie, & qu'il rendit si vertueux. Oriane approuva fort ce projet : en est-il qui ne flatte un instant l'espérance d'une ame au comble du malheur, & surtout d'un malheur causé par l'a-

mour ?... Elle écrivit de sa main une longue lettre qu'elle mouilla de ses larmes ; quelques lignes en étoient effacées : mais qu'Amadis devoit être heureux en trouvant l'empreinte de ces larmes précieuses, & en déchiffrant les traces de la main tremblante qui peignoit ses regrets & son amour !

La Demoiselle de Danemarck partit, &, montée sur la meilleure haquenée d'Oriane, elle traversa la Grande-Bretagne, & arriva le dixième jour près du château de Gandales.

La Demoiselle de Danemarck n'en étoit point connue ; Gandales qui revenoit de la chasse, la rencontra, lui fit offre de ses services, & lui

demanda ce qu'elle cherchoit dans ce pays aſſez ſauvage. Hélas ! dit-elle, je cherche un ancien & vertueux Chevalier, qui ſervit de père au plus brave Chevalier de l'univers, & j'eſpère qu'il pourra m'en donner des nouvelles : Ah ! Demoiſelle, répondit Gandalès, ſi c'eſt Amadis que vous cherchez, vous me voyez inquiet, comme vous, de ſa deſtinée : celle de mon fils unique eſt attachée à la ſienne, & depuis longtemps je ſuis privé du bonheur de voir les perſonnes qui me ſont les plus chères : en diſant cela, les larmes lui tombèrent des yeux, & la Demoiſelle de Danemarck, trompée dans ſon eſpérance, ne voulut pas lui faire partager ſon affliction ; elle

raconta seulement à Gandales la victoire d'Amadis sur Abyseos, pour le service de Briolanie, & la conquête de l'Isle Ferme; mais elle lui cacha l'injustice d'Oriane & le désespoir de son élève : elle passa deux jours à se reposer chez Gandales, & forma le dessein de s'embarquer sur un vaisseau prêt à partir pour les Isles Orcades. Amadis, dans sa douleur extrême, se disoit-elle, aura peut-être choisi pour sa retraite les pays les plus déserts & les plus éloignés du commerce des hommes.

Nous avons vu que Guilan le Pensif, après avoir trouvé les armes d'Amadis, les rapportoit à la Cour de Lisvard : l'écu de ce Héros pendoit au cou de Guilan, qui n'eût

osé s'en servir, & qui reprenoit le sien lorsqu'il étoit obligé de combattre.

L'écu d'Amadis fut reconnu par deux neveux d'Arcalaüs : ces scélérats l'attaquèrent à-la-fois, en se disant, de par tous les diables, nous porterons sa tête à notre oncle. Oh! de par Saint-Denis, s'écria Guilan, scélérats que vous êtes, c'est vous qui laisserez la vôtre. A ces mots, il perce la gorge de l'un des deux d'un coup de lance, & l'autre s'enfuit lâchement en le voyant revenir sur lui l'épée haute. Guilan poursuivant sa route, arriva près d'un pont sur lequel il étoit obligé de passer, & fut témoin de la lâche action de celui qui le défendoit, & qu'il vit

faire couvrir de chaînes un Chevalier, que ses satellites avoient abattu, & qu'il reconnut pour être son cousin & son ami Ladasin. Guilan remettant le bouclier d'Amadis à son Ecuyer, prit le sien, & fondit sur la troupe qui tenoit Ladasin enchaîné; & l'ayant bientôt mise en fuite, il s'avança contre le Chevalier qui gardoit le pont, & commençoit à lui faire des reproches; mais l'autre l'interrompit, en lui disant: Apprends, avant que je te donne la mort, que je suis Gandaloc, fils de Barsinan, que le traître Lisvard a fait brûler dans Londres: Ah! que ne puis-je tenir ce méchant Roi! mais n'étant pas en état de l'attaquer dans son palais, je jouirai du moins du plaisir

de lui envoyer ta tête, & celle de quatre de ſes Chevaliers que j'ai déja dans mes fers. Va, lui répondit Guilan, les traîtres de ta race ſont trop lâches pour ſoutenir les regards de ce Prince, s'ils le trouvoient ſeul à ſeul. A ces mots, il court contre Gandaloc; tous les deux ſont renverſés avec leurs chevaux dans cette atteinte; Guilan ſe relève, & le combat à pied devient long & cruel: à la fin, Gandaloc, étourdi par les coups de Guilan, tombe à ſes pieds; celui-ci lui fait crier merci, le fait lier, & le conduit à Londres, après avoir délivré les priſonniers.

Lorſque Liſvard vit paroître Guilan portant les armes & le bouclier d'Amadis: Ah, Dieux! s'écria-t-il,

quelle funeste nouvelle allez-vous m'annoncer ? avons-nous perdu pour toujours l'honneur & le modèle de la Chevalerie ? Je l'ignore, Sire : alors voyant la Reine Brisene : c'est à vous, Madame, que je dois rendre compte de ce que je peux savoir de votre Chevalier. Il lui raconta comment il avoit trouvé ses armes entières & sans aucune marque qu'elles eussent été endommagées dans un combat. Cette circonstance ne put suffire pour consoler Brisene, qui versa des larmes amères ; mais sa douleur n'égala point encore celle de la belle Oriane, qui, venant auprès de sa mère, avoit reconnu les armes que Guilan venoit de rapporter : la Princesse Mabille eut bien

de la peine à l'empêcher de ſe précipiter d'un balcon ſur lequel elle avoit couru, & ce ne fut que la circonſtance d'être sûre que nulle marque de ſang ne paroiſſoit ſur les armes d'Amadis, qui put la réſoudre à jurer à Mabille qui la tenoit entre ſes bras, qu'elle n'attenteroit pas à ſa vie. Pendant que la ſenſible Oriane gémiſſoit de ſon injuſtice, & que tous les vœux que ſon cœur formoit rappeloient ſon Amadis, ce malheureux Prince, ſous le nom du beau Ténébreux que l'Hermite avoit cru devoir lui donner, languiſſoit dans l'hermitage de la Roche-Pauvre : il aſſiſtoit aux prières, à tous les offices du ſaint homme ; mais il ne pouvoit réſiſter à l'attrait enchanteur

qui l'entraînoit à ne s'occuper que d'Oriane, & qui lui rappeloit les heureux momens qu'il avoit passés près d'elle; quelquefois il alloit pêcher à la ligne sur le bord de la mer, & ne voyoit point, sans avoir le cœur serré, la barrière & la distance qui le séparoit pour toujours de celle qu'il ne pouvoit ni ne vouloit oublier: le sommeil fermoit rarement ses paupières, & la cloche de la chapelle de l'Hermite ne lui paroissoit importune, que parce qu'elle sembloit l'avertir que le jour qu'il alloit passer seroit aussi malheureux que les derniers qui l'avoient précédé.

Il rêvoit un matin en s'avançant vers le bord de la mer, où la veille

il avoit laiſſé ſes hameçons ; quelle fut ſa ſurpriſe de voir aborder une galère ſur cette côte déſerte, & d'en voir deſcendre des femmes accompagnées de quelques Chevaliers ! Ils paroiſſoient occupés à ſoutenir une Dame richement vêtue & à lui chercher un aſyle ; pluſieurs de ces femmes s'avancèrent dans l'Iſle, & l'une d'entr'elles l'appercevant, l'appella : Mon ami, lui dit-elle, ne pourriez-vous point nous procurer une maiſon où nous puiſſions faire tendre un lit pour notre maitreſſe, que la fatigue de la mer a rendue malade. Hélas ! Madame, répondit Amadis, je ne connois ſur cette roche qu'une cabane qui ſert d'aſyle à l'Hermite que je ſers, & la chapelle où, dans

un moment, il va célébrer les ſaints myſtères. Ah! de grace, répliqua-t-elle, priez-le d'attendre un inſtant pour donner le temps à ma maitreſſe de ſe rendre ici & de ſe joindre à vos prières.

Amadis retourna vers l'Hermite pour l'en avertir; le bon vieillard n'apprit point l'arrivée de ces femmes ſans quelque peine. Je me ſuis retiré depuis quarante ans, lui dit-il, ſur cette roche, pour fuir ce ſexe dangereux; & les années & ma longue pénitence ne me raſſurent point ſur le péril qu'on court à le voir: donnez à ces étrangers les ſecours qui ſont en votre pouvoir, mais n'exigez pas de moi que je les voie. En diſant ces mots, il

s'enferme dans la sacristie, d'où, quelque temps après, il sort les yeux baissés pour monter à l'autel, &, dès qu'il en descendit, il rentra dans la même sacristie pour ne plus reparoître.

Quoique le beau Ténébreux fût bien éloigné de l'état de perfection de l'Hermite, il couroit moins de risque que ce bon vieillard à voir les étrangers : son ame déchirée par la douleur étoit trop occupée d'Oriane, pour que nul autre objet pût la troubler. Lorsque le service fut fini, il les conduisit dans un endroit de cette roche, où quelques arbres, nourris par un peu de terre, étoient crus sans culture, & dont une fontaine baignoit les racines : ce lieu

parut commode aux étrangers, pour y dreſſer une tente, où la Dame incommodée ſe fit apporter.

Amadis, il faut l'avouer, n'avoit fait que de vains efforts dans l'hermitage pour renoncer abſolument au monde : toujours occupé d'Oriane, cette Dame étrangère lui parut être d'un rang aſſez conſidérable pour avoir des liaiſons dans les différentes Cours de l'Europe ; il conçut l'eſpérance d'apprendre par elle quelques nouvelles de celle de la Grande-Bretagne ; &, nous l'avons déja dit, la plus légère de toutes les eſpérances ſuffit à l'amant bien épris, & ſurtout lorſqu'il eſt malheureux : il ſe prêta donc à toutes les queſtions qu'on lui fit. Ces étrangers ne pou-

voient remarquer la richesse de sa taille, son air noble, sa jeunesse & ses traits, sans admiration & sans être surpris de l'avoir trouvé dans cette affreuse solitude. Amadis, sans être obligé de leur en faire la question, apprit d'eux que cette Dame s'appeloit Corisande, & qu'elle s'étoit embarquée pour passer dans la Grande-Bretagne, étant très-inquiète de n'avoir point eu, depuis long-temps, de nouvelles d'un Chevalier nommé Florestan, qu'elle espéroit trouver dans cette Cour. N'en soyez point en peine, dit le beau Ténébreux, il n'y a pas long-temps que je l'ai vu dans l'Isle Ferme avec Agrayes & Galaor; ils revenoient

des Etats de la Reine Briolanie.

Corisande parut être étonnée de trouver dans le compagnon du vieil Hermite un homme d'une figure & d'un maintien aussi noble, & qui paroissoit connoître, encore mieux qu'il ne vouloit le laisser présumer, les plus célèbres Chevaliers de la Grande-Bretagne. Puisque vous connoissez si bien, lui dit-elle, Florestan & Galaor, ne pourriez-vous pas me dire ce que fait Amadis, & s'il est avec eux ? Je l'ignore, Madame, répondit-il, en laissant échapper un soupir ; mais j'en doute, parce que je crois avoir rencontré ce Chevalier à deux journées de l'Isle Ferme ; j'ai cru du moins le reconnoître couché

ſur le bord d'une fontaine, à moitié déſarmé, baigné de larmes ; & m'étant caché dans un buiſſon pour l'obſerver, je l'entendis chanter, d'une voix entrecoupée, une complainte qu'à chaque vers ſes ſanglots interrompoient. Ah ! s'écria Coriſande, que peut-il donc être arrivé de ſi ſiniſtre à ce Chevalier, que je croyois être au comble de la gloire & du bonheur ? Je regrette bien de ne pouvoir entendre cette complainte, qui m'apprendroit, peut-être, quelle eſt l'eſpèce de malheur dont il ſe plaint. Hélas ! Madame, dit Amadis, les malheureux s'intéreſſent toujours pour leurs ſemblables : ce Chevalier répéta deux fois

la même complainte *; j'en fus trop touché pour ne la pas retenir. Ah!

*COMPLAINTE
D'AMADIS
SUR LA ROCHE-PAUVRE.

Lay plaintif en Virelay.

Roſes d'amour embelliſſoient ma vie,
A les cueillir je ſemblois deſtiné:
Douce eſpérance... hélas! tu m'es ravie...
Il eſt paſſé ce temps ſi fortuné.

Il eſt paſſé!... Dieux! quelle calomnie
A pu noircir le plus loyal amant?
Aurois-je pu manquer à mon ſerment?
Roſes d'amour embelliſſoient ma vie.

Ton tendre cœur tu me l'avois donné!
Ta foi... ta foi... tu me l'avois jurée!...

de grace, répétez-la moi, dit Corisande. Vous exigez beaucoup de moi,

Toutes ces fleurs que répand Cythérée,
A les cueillir je semblois destiné.

Mais ton courroux, ta noire jalousie,
Brisent un cœur qui n'adora que toi;
Puisque tu crois qu'il t'a manqué de foi,
Douce espérance... hélas... tu m'es ravie.

Sur cette roche, errant, abandonné,
Cherchant la mort, la desirant sans cesse,
Baigné de pleurs, je dis... J'eus sa tendresse!...
Il est passé ce temps si fortuné!

Roses d'amour embellissoient ma vie,
A les cueillir je semblois destiné:
Douces espérance... hélas! tu m'es ravie...
Il est passé ce temps si fortuné...

Rappelle-toi les jeux de notre enfance!
Mon cœur ému, pour la première fois,

dit-il les larmes aux yeux; je sens que je ne pourrai vous la redire sans

Ne palpitoit qu'aux accens de ta voix,
Et ne craignoit que ton indifférence.

A peine alors le connus-je ce cœur,
Que je sentis qu'Amour étoit son maître :
Je n'ai cherché ceux qui m'ont donné l'être,
Que pour en faire hommage à mon vainqueur.

Oublieras-tu qu'en ton doux vasselage
Ton seul desir fut ma suprême loi :
D'un Los nouveau, refuses-tu l'hommage ?
L'arc redoutable a couronné ma foi.

Ah! souviens-toi, qu'en une douce ivresse,
Quand je lisois mon bonheur dans tes yeux,
A tes genoux je répétois sans cesse :
Qui l'aima bien... doit l'en aimer bien mieux.

Roses d'amour embellissoient ma vie,
A les cueillir je semblois destiné :

m'attendrir ſur mes propres malheurs: alors le beau Ténébreux prenant un luth que tenoit une des Demoiſelles de Coriſande, il chanta la complainte qu'il avoit compoſée depuis qu'il étoit dans l'hermitage; mais il ſupprima le nom de celle pour laquelle l'amour & le déſeſpoir la lui avoient dictée.

La douceur de la voix d'Amadis, la juſteſſe des ſons de ſon luth, & la grace avec laquelle il l'accompa-

Douce eſpérance... hélas! tu m'es ravie...
Il eſt paſſé ce temps ſi fortuné!

Mourons, mourons, puiſqu'il ne peut renaître:
Dieux! qui m'arrête?.. ô tranſports ſuperflus!
Amour me dit... Tu ne la verras plus....
Souffre pour elle.... obéis à ton maître.

gnoit, achevèrent de convaincre Corisande, que le beau Ténébreux étoit d'un rang & d'une naissance illustre, que la dévotion ou le désespoir l'avoient conduit dans cette affreuse solitude : elle fut si touchée de cette complainte, qui s'accordoit à l'état présent de son ame, qu'elle pria le beau Ténébreux de l'apprendre à ses Demoiselles, pour qu'elles pussent la lui répéter.

Corisande se trouvant beaucoup mieux, & le vent étant favorable, elle remonta dans son vaisseau, après avoir fait de vains efforts pour engager le beau Ténébreux à quitter cette solitude, & s'embarquer avec elle. Un vent frais la porta dans peu de jours dans l'embouchure de la Ta-

mise ; & la Reine Brisene sa cousine, ayant appris son arrivée, elle envoya sa Dame d'honneur & des équipages pour la conduire dans son palais.

Corisande fut reçue par Lisvard comme une parente qui méritoit sa tendresse, & qu'il avoit élevée dans sa Cour. Lorsqu'il lui demanda s'il pouvoit la servir en quelque chose, Corisande ne lui cacha point ses liaisons avec Florestan, & se plaignit de ne le pas trouver dans sa Cour, où ce Prince lui avoit dit qu'il devoit se rendre. Ah ! répondit Lisvard, Florestan est accablé du même malheur qui nous afflige tous ; nous ignorons si son frère Amadis vit encore, personne ne peut en donner des nouvelles, &, depuis

quelques jours, Guilan nous a rapporté ſes armes. Floreſtan & pluſieurs Chevaliers de ma Cour ſont partis pour le chercher; &, ſi j'avois pu m'éloigner de mes Etats, j'aurois été moi-même à ſa recherche. Vous me faites frémir, Sire, répondit Coriſande; je connois la tendreſſe de Floreſtan pour Amadis, il ne pourroit ſurvivre au malheur de l'avoir perdu.

Oriane & Mabille arrivèrent dans ce moment; les plus tendres careſſes furent réciproques entre ces jeunes Princeſſes: en peu de jours leur liaiſon devint intime.

Il n'eſt point d'ame bien épriſe qui ne ſoit occupée à faire naître les occaſions de rappeler l'objet aimé:

le nom seul de ce qu'on aime cause une douce émotion dans la bouche de son amie; & Corisande, en causant avec Oriane, ne prononçoit jamais le nom de Florestan, qu'Oriane n'eût l'adresse de la faire parler d'Amadis. C'est à la suite d'une conversation de cette espèce, que Corisande raconta tout ce qu'elle avoit vu pendant son séjour sur la Roche-Pauvre : elle peignit le beau Ténébreux avec des traits qui frappèrent également Oriane & Mabille; & Corisande leur ayant dit que ses Demoiselles avoient appris la complainte que ce singulier Hermite avoit chantée, elles la supplièrent de les faire venir. Elles firent apporter deux luths, & les Demoiselles chantèrent

cette complainte d'un ton si attendrissant, qu'elles arrachèrent des larmes de toutes celles qui les écoutoient. Oriane avoit été la première à pleurer, lorsque, dès le premier couplet, elle reconnut un air qu'Amadis avoit fait pour une première complainte, dans laquelle il ne se plaignoit alors que de ses rigueurs; mais, lorsque dans les paroles de cette dernière, elle vit qu'Amadis désespéré l'accusoit d'injustice, de cruauté, & finissoit par appeller la mort à son secours, tout lui dit que cette complainte ne pouvoit être d'un autre que de son amant; & penchant la tête sur son beau sein, elle resta sans connoissance entre les bras de Mabille, qui la soutint à

temps, & la fit emporter ſur ſon lit. Ah ! n'en doutons pas, ma chère Mabille, dit Oriane, en reprenant ſes ſens, c'eſt Amadis ; oui, c'eſt ce Héros que j'adore, & dont j'ai cauſé tous les malheurs, qui a fait cette complainte, &, peut-être, eſt-ce lui-même qui l'a chantée & qui va périr ſur la Roche-Pauvre. Je le penſe comme vous, ma chère couſine, répondit Mabille, mais tranquilliſez-vous, je vais prendre de nouveaux éclairciſſemens de Coriſande ; & ſi nous ſommes aſſez heureuſes pour que le beau Ténébreux ſoit Amadis, nous pouvons eſpérer de le revoir bientôt. Ah ! comment l'eſpérer, dit Oriane ; la Demoiſelle de Danemarck a pris la route de l'Ecoſſe, & Du-

rin eſt parti pour le chercher dans la Gaule. Je ne peux pas dire, ma couſine, interrompit Mabille, en ſouriant, qu'Amadis me ſoit abſolument tout auſſi cher qu'à vous ; mais en vérité, il eſt dans mon cœur à côté de mon frère Agrayes ; &, ſi dans quinze jours nous n'en n'avons pas de nouvelles, je prendrai le prétexte d'aller en Ecoſſe voir la Reine ma mère, & de m'embarquer pour faire ce voyage plus commodément ; & feignant d'avoir été dérangée de ma route par les vents contraires, le Pilote du vaiſſeau que j'aurai, me conduira vers la Roche-Pauvre. Oriane embraſſa tendrement Mabille, & reçut dans ſon cœur la conſolation avec l'eſpérance de

revoir bientôt ſon cher Amadis.

La Demoiſelle de Danemarck avoit preſque perdu celle de le trouver : elle ne toucha qu'à la première Iſle des Orcades, & cette Iſle étoit inhabitée ; ce n'étoit qu'un vaſte rocher, couvert par de gros oiſeaux de mer qui venoient y faire leurs nids. Elle ſe propoſoit de pénétrer plus avant dans l'eſpèce d'archipel de ces Iſles ſauvages, lorſqu'un coup de vent du nord la repouſſa le long des bords de l'Ecoſſe, & le même vent continuant pluſieurs jours, porta le vaiſſeau dans une mer inconnue, où la tempête qui s'éleva le mit en danger de périr. La Demoiſelle paſſa toute la nuit ſuivante entre la vie & la mort ;

& le Pilote, au point du jour, appercevant assez près une espèce de gros écueil qui s'élevoit très-haut hors de la mer, il eut l'adresse de diriger son vaisseau, de façon à s'en approcher assez près pour s'en faire un abri.

La tempête commençant à se calmer & le soleil à paroître, le Pilote s'apperçut qu'il étoit facile d'aborder sur cet écueil, qui, de ce côté présentant un rivage assez uni, n'étoit point hérissé de roches dangereuses; mais, quoique son équipage & la Demoiselle de Danemarck fussent très-fatigués de la tempête, ils n'auroient point hasardé de descendre sur cet écueil qu'ils croyoient inhabité, si le son d'une cloche qu'ils

entendirent, ne leur eût fait espérer d'y trouver le repos & les secours dont ils avoient besoin.

La Demoiselle de Danemarck, accompagnée du Capitaine de vaisseau, descendit à terre; & le son de la cloche les ayant dirigés, ils trouvèrent bientôt un sentier qu'ils suivirent, se doutant bien qu'il les conduiroit vers l'habitation.

Nous sommes sûrs que les lecteurs apprendront avec plaisir, que c'étoit à la Roche-Pauvre que la Demoiselle de Danemarck avoit abordé: le beau Ténébreux ayant été, dès l'aurore, entretenir ses tristes & tendres rêveries dans le petit bois d'où l'on découvroit la mer, il avoit vu le vaisseau s'approcher du rivage; mais,

lorſqu'il vit deſcendre à terre ceux qui le montoient, il regagna promptement ſa demeure, crainte d'être apperçu.

Ceux du vaiſſeau, ſuivant la route qui montoit en tournant juſqu'à l'Hermitage, rencontrèrent un jeune neveu du vieil Hermite, qui venoit de lui porter des proviſions, & qui leur dit que ſon oncle étoit prêt à monter à l'Autel pour célébrer les ſaints Myſtères; la Demoiſelle & les paſſagers ſe hâtèrent de ſe rendre à la Chapelle, pour remercier le Tout-Puiſſant de les avoir ſauvés de la tempête.

Le beau Ténébreux, au moment de ſon retour, avoit averti l'Hermite de l'arrivée de ces étrangers; le ſaint

homme les avoit attendus, & ne commença le ſaint Sacrifice que lorſqu'ils entrèrent dans la Chapelle. Le beau Ténébreux, à genoux & le dos tourné vers les aſſiſtans, ſe préparoit à le ſervir à l'Autel; à peine en avoit-il la force: toujours dans les larmes & dans la plus mortelle douleur, ne mangeant que par obéiſſance, le teint brûlé par les rayons du ſoleil, ſa maigreur & ſon abattement, tout le rendoit méconnoiſſable. Ce ne fut que vers la fin de la Meſſe, au moment de préſenter les burettes, qu'il jeta la vue ſur les aſſiſtans, & reconnut la Demoiſelle de Danemarck; ſon état de foibleſſe ne lui permit pas de ſoutenir la vive émotion qu'il ſentit alors,

& pouſſant un gémiſſement ſourd il tomba ſur le carreau ſans connoiſſance. L'Hermite vint à ſon ſecours ; mais, le croyant mort, il adreſſa la prière la plus fervente au Ciel pour qu'il reçût ſon ame : ſe trouvant trop foible pour le relever, il pria ceux qui ſuivoient la Demoiſelle d'aider à porter ſon compagnon dans la chambre, ce qu'ils firent avec zèle.

La Demoiſelle de Danemarck s'étant informée à l'Hermite quelle eſpèce d'homme étoit le compagnon pour lequel elle lui voyoit verſer des larmes : Hélas ! dit-il, c'eſt un Chevalier qui faiſoit ici la plus rigoureuſe pénitence ; il a choiſi cette roche pour ſe ſéparer à jamais des hommes & ſervir l'Eternel avec plus de

de ferveur. La Demoiſelle ſachant que c'étoit un Chevalier, envoya vîte au vaiſſeau chercher tous les ſecours qui pouvoient être néceſſaires; &, voulant lui procurer les plus preſſés, elle entra dans la chambre, lui ſouleva doucement la tête, & lui fit reſpirer des eaux ſpiritueuſes.

Amadis revint à lui; mais ſongeant à l'inſtant que, s'il ſe faiſoit connoître, ce ſeroit, peut-être, déſobéir aux ordres d'Oriane qui l'avoit à jamais banni de ſa préſence, (& pour lui c'étoit l'être de l'univers), il continua de fermer les yeux, &, quelque choſe que la Demoiſelle pût lui dire, elle ne put en tirer que des ſoupirs. La Demoiſelle croyant

que l'air lui feroit du bien, celui de la chambre obſcure qu'il habitoit étant chaud & épais, elle courut ouvrir la fenêtre, & les rayons du ſoleil tombèrent ſur le viſage pâle & couvert de larmes du beau Ténébreux.

Malgré la pâleur extrême & la maigreur qui défiguroit ſes traits, la Demoiſelle de Danemarck ſentit une vive émotion en croyant le reconnoître; mais, en le conſidérant encore avec plus d'attention elle apperçut à ſon front la cicatrice qui lui reſtoit d'une bleſſure qu'il avoit reçue d'Arcalaüs. Ah! Dieux, s'écria-t-elle avec tranſport; ah! vous êtes donc celui qui nous faites verſer tant de larmes, & que je cherche

en m'expofant fans ceffe à de nouveaux périls ? Hélas! c'eft à vous à préfent à pardonner à votre chère & malheureufe Oriane : un faux rapport l'avoit trompée; elle voudroit effacer de tout fon fang la cruelle lettre qui fait votre malheur. Amadis! tendre & fidèle Amadis, recevez cette lettre de votre Oriane, & venez avec moi fur le champ à Mirefleur où l'amour vous attend pour fécher vos larmes & pour nous réunir.

Amadis éperdu, & pouvant à peine l'en croire, ferre les mains de la Demoifelle de Danemarck, fans lui répondre; il prend la lettre, il reconnoît, il baife, il couvre de larmes les traces de la main d'Oriane;

il porte cette lettre ſur ſon front, il la ſerre ſur ſon cœur, il l'ouvre enfin; & c'eſt dans les tranſports les plus vifs que puiſſe éprouver un amant heureux, qu'Amadis voit qu'Oriane, cette Oriane, l'unique maitreſſe de ſon ame & de ſa volonté, s'humilie juſqu'à ſe condamner elle-même, juſqu'à convenir de l'injuſtice de ſa jalouſie, & à lui demander pardon..... Ames vulgaires, que l'amour n'embrâſe ni n'épure, concevrez-vous que celle dont un ſeul regard ſoumettoit tous les cœurs, dont un ſeul mot décidoit de la vie d'un Héros, pût ſe ſoumettre à cette dernière expreſſion? Elle eut tout l'effet qu'Oriane en deſiroit; Amadis fut heureux,

il oublia ſes malheurs : & pénétré d'amour & de joie, il lève ſur la Demoiſelle de Danemarck des yeux qui venoient de reprendre tout leur éclat & tout leur feu. O vous ! dit-il, qui me rendez plus que la vie par cette divine lettre, par quels ſervices pourrai-je reconnoître tout ce que je vous dois ?

Un ſang plus doux & plus animé coule dans les veines du beau Ténébreux ; le coloris de la jeuneſſe & ſes forces ſe raniment ; il ſe lève ſans aucun ſecours, & déja le moment de ſon départ eſt le premier projet qu'il concerte avec ſa vraie libératrice.

Il ne put prendre congé de l'Hermite ſans être attendri ; les ſoins du

ſaint vieillard l'avoient ſauvé de ſa propre fureur, en calmant par degrés ſon déſeſpoir. L'Hermite verſa des larmes en l'embraſſant; il implora pour lui la protection divine, & lui donna ſa bénédiction au moment où il le vit monter ſur le vaiſſeau.

Ah! que le beau Ténébreux ſentit vivement le bonheur de ſe rapprocher de ce qu'on aime. Les voiles enflées par un vent frais & favorable faiſoient voguer le vaiſſeau rapidement; mais il ſe plaignoit encore de ſa lenteur à lui faire découvrir les côtes blanches de la Grande-Bretagne: il ne calmoit ſon impatience qu'en parlant ſans ceſſe d'Oriane; il ſe faiſoit répéter juſqu'aux moindres circonſtances; &, ne ſe plai-

gnant jamais de tout ce qu'il avoit souffert, il ne s'attendrissoit que sur la douleur dont cette Princesse étoit accablée depuis qu'elle avoit bien connu toute son injustice.

Le sommet d'un cap élevé que les yeux d'un amant pouvoient seuls découvrir, le fit tressaillir : Ah! s'écria-t-il, à la Demoiselle, je vois l'heureuse Isle que la divine Oriane habite, & bientôt je respirerai le même air : il desiroit déja que le zéphir pût porter sur ses lèvres un soupir de son Amante, & de moment en moment, chaque objet nouveau qu'il découvroit augmentoit ses transports. Le vaisseau, dirigé vers une anse peu fréquentée, le mit à portée de débarquer sans

courir le riſque d'être reconnu : la Demoiſelle de Danemarck conduiſit le beau Ténébreux dans un Monaſtère ſitué dans une forêt à trois journées de Londres ; elle envoya chercher en diligence ſon frère Durin, que le meſſager d'Oriane avoit inſtruit de ſes liaiſons ſecrètes, & dont elle connoiſſoit la diſcrétion & la fidélité. Durin fit la plus grande diligence, & joignit promptement ſa ſœur qui le ſurprit bien agréablement, en lui diſant que ſa recherche avoit été heureuſe, & qu'elle ramenoit Amadis. Durin courut à la cellule où ce Prince s'étoit retiré : Me pardonnerez-vous, lui dit-il en embraſſant ſes genoux, tout le mal que j'eus le malheur de vous faire ?

Ah ! mon cher Durin, lui répondit Amadis, ne devois-tu pas obéir à la divine Oriane ? J'ai vu couler les larmes que tu donnois à mes peines, & je dois mon bonheur & la vie à ton aimable sœur.

Le beau Ténébreux avoit toujours conservé son habit d'Hermite ; mais l'amour heureux commençoit à ne plus laisser les traces de la pénitence sur son front. Le hasard ayant conduit un cousin de la Demoiselle dans ce Monastère, ce cousin, dont le nom étoit Enil, les reconnut, leur offrit ses services ; mais n'ayant jamais vu le beau Ténébreux, & lui trouvant une figure également noble & charmante, il fit quelques plaisanteries à sa cousine sur l'espèce

de Chevalier qu'elle menoit à sa suite. Tel qu'il puisse être, mon cher Enil, je connois assez ta loyauté pour te le confier, lui dit-elle : ne cherche point à le connoître ; mais rends-lui les soins & les services les plus attentifs, en attendant le retour de Durin avec lequel je vais partir à l'instant pour l'affaire la plus pressée : sache seulement que tu me remercieras un jour de la marque de confiance que je te donne. Enil, en effet, en étoit digne ; il se comporta près du beau Ténébreux d'une manière aussi discrète que conforme aux ordres de sa cousine, qui partit sur le champ avec Durin pour se rendre à Londres.

Le court séjour qu'Amadis fit

dans ce Monaſtère, lui ſuffit pour reprendre ſes forces & ſa beauté. Enil admiroit ſouvent toutes les perfections qu'il découvroit dans l'Hermite, & le ſurprenoit bien plus ſouvent à rêver & à ſoupirer, qu'il ne le voyoit en prières.

Pendant ce temps, Galaor, Agrayes & Floreſtan, que le rapport d'Yſanie, Gouverneur de l'Iſle Ferme, avoit vivement affligé, ſe ſéparèrent après leur départ de cette Iſle, & parcoururent inutilement preſque tous les pays de l'Europe, pour avoir des nouvelles d'Amadis; ils éprouvèrent tous les trois pluſieurs aventures périlleuſes, dont ils ſe tirèrent avec gloire. Tous les trois voyant que leur recherche étoit

vaine ; & que le temps qu'ils avoient marqué pour se rejoindre à la Cour de Lisvard approchoit, se rendirent par divers chemins, à peu de jours l'un de l'autre, dans un Hermitage près de Londres. Floreſtan fut celui des trois qui s'y rendit le dernier, parce qu'il avoit rencontré Gandalin & le nain d'Amadis avec lesquels il avoit prolongé ses recherches.

Après s'être rassemblés, ils prirent le chemin de Londres ; ils rencontrèrent Floreſtan à quelque distance de cette ville : il accourut dès qu'il les eut reconnus, & les larmes aux yeux en ne voyant point Amadis avec eux, il leur demanda s'ils n'en avoient aucunes nouvelles. Lisvard sentit redoubler la peine que lui fit leur

leur réponſe, en voyant avec Galaor un Chevalier de l'âge & de la taille d'Amadis, avec lequel ce Chevalier avoit une reſſemblance frappante. Floreſtan fléchit un genou & voulut lui baiſer la main ; mais Liſvard, loin de le ſouffrir, l'embraſſa tendrement, en lui diſant : Je reconnois le ſang de mon ami le Roi Périon, & je ſuis pénétré de joie de recevoir dans ma Cour un de ſes fils que la renommée deja rend égal à ſes frères. Liſvard retourna ſur-le-champ dans ſon Palais au milieu des deux frères & d'Agrayes ; mais, en y entrant, ils entendirent bientôt pouſſer des cris lamentables ; c'étoit Gandalin & le nain Ardan qui venoient de reconnoître les ar-

Floreſtan avoit franchi ce paſſage qu'elle eût peut-être redouté pour elle-même ; contente de retrouver ſon amant, elle ne s'occupa que du bonheur de lire dans ſes yeux tout le plaiſir qu'il avoit à la revoir : tous les deux étoient libres, perſonne n'avoit d'intérêt à les obſerver, & l'un & l'autre ſembloient ſe dire en ſe regardant qu'ils attendoient la nuit avec impatience.

Mabille, après avoir embraſſé ſon frère Agrayes, courut chez Oriane pour lui faire part de l'arrivée des trois Princes : Ah ! dit-elle, en répandant de nouvelles larmes, Amadis n'eſt pas avec eux. Mabille pendant long-temps la preſſa vainement de paroître : Eh ! le puis-je,

dit-elle, dans l'état où je suis ? En effet, ses yeux étoient rouges & ternis par les larmes, & son sein oppressé la laissoit respirer à peine. Consolez-vous, ma chère cousine, lui disoit Mabille, vous connoissez Amadis ; peut-être l'auront-ils trouvé sans pouvoir le reconnoître ; &, voulant leur cacher le sujet de sa douleur, il n'aura pas voulu paroître à leurs yeux ; mais soyez sûre que la Demoiselle de Danemarck sera plus heureuse, & qu'Amadis, dès qu'il la verra, ne balancera pas à lui parler, & même à la suivre.

Oriane fit un effort sur elle-même, & ses yeux s'étant remis à-peu-près dans leur état naturel, elle passa chez le Roi son père. Galaor

courut au-devant d'elle, & lui baiſa la main. Ne trouvez-vous pas ma fille bien changée, lui dit Liſvard ? Sire, répondit-il, je la trouve un peu maigre. Ah ! Madame, lui dit-il en la regardant avec des yeux bien expreſſifs, qu'il me ſeroit doux de pouvoir contribuer à vous rendre la ſanté ! Oriane ne put s'empêcher de ſourire : ma ſanté reviendra facilement, dit-elle ; plût au Ciel que vous puiſſiez retrouver de même le frère que vous avez perdu, & qui dans ce moment ſeroit ſi néceſſaire au ſervice du Roi mon père ! A ces mots, jetant les yeux ſur Floreſtan qui s'avançoit pour la ſaluer, la vive émotion que ſa reſſemblance avec Amadis fit naître dans le cœur d'O-

riane, pensa devenir funeste à cette Princesse : à peine put-elle parler à Florestan ; ses genonx trembloient, & ce ne fut qu'avec le secours de Mabille, qu'elle put se retirer dans son appartement. Ma chère cousine, lui dit-elle, vous voyez que chaque jour ici m'apporte de nouvelles peines, & tout ce qu'il m'en coûte pour les cacher : je n'ai point à prendre un meilleur parti que de chercher la retraite, & d'obtenir du Roi mon père la permission d'aller habiter pendant quelque temps le château de Mirefleur, où j'espère que vous ne voudrez pas m'abandonner. Mabille aimoit trop sa cousine pour le lui refuser ; elle en prévint Agrayes : Oriane obtint de Lis-

vard la permiſſion d'aller prendre l'air à Mirefleur, & les deux Princeſſes réſolurent de partir enſemble pour s'y rendre dès le lendemain matin.

Galaor & ſes compagnons voulurent le même jour prendre congé de Liſvard pour retourner à la recherche d'Amadis ; mais ce Prince les retint, en leur diſant : Ah ! mes amis, m'abandonnerez-vous au moment où j'ai le plus de beſoin de votre ſecours ? Vous ſavez que l'Irlande eſt aſſujettie à payer un tribut à la Grande-Bretagne, depuis la défaite d'Abyes : Cildadan, Roi d'Irlande, refuſe de le payer, & m'a envoyé défier par un de ſes Hérauts d'armes, en me propoſant un combat à la tête de cent Chevaliers de chaque pays, ſous

les conditions d'être affranchi du tribut, s'il est vainqueur, ou de payer double si je remporte la victoire; j'ai cru qu'il étoit de mon honneur de ne point refuser ces propositions, & je me félicite de les voir acceptées, si je peux être sûr que vous serez tous les trois du nombre des combattans. Les trois Princes ne balancèrent point à donner leur parole à Lisvard, & Galaor fut avertir Gandalin qui devoit le suivre dans sa quête, qu'il étoit obligé de la remettre après le combat entre Lisvard & Cildadan. Ah ! dit Gandalin à la Princesse Mabille, qu'il est malheureux que mon maître ne puisse pas offrir son bras au père d'Oriane. Hélas ! par quelle affreuse fatalité

s'eſt-elle privée de ſon ſecours & du Chevalier le plus ſoumis à ſes ordres ? Mabille, qui ſe doutoit bien que Gandalin étoit mieux informé de la cauſe du déſeſpoir de ſon maître, qu'il n'oſoit le faire paroître, ne balança point à lui raconter l'indiſcrétion du nain, lorſqu'il revint chercher les pièces de l'épée qu'Amadis avoit reçue de Briolanie. Oriane, ajouta-elle, ne douta point qu'elle ne fût abandonnée ; &, voyant que la Demoiſelle de Danemarck & moi nous perſiſtions toujours à ſoutenir qu'il étoit impoſſible qu'Amadis fût infidèle, elle ſe cacha de nous pour écrire la lettre fatale qui leur coûte tant de maux à tous les deux, & la fit porter ſecrètement par Durin.

Oriane écoutoit cette converſation d'un cabinet où elle s'étoit retirée ; elle accourut pâle & tremblante, en criant à Gandalin : Ah ! mon ami, la plus grande marque d'attachement que tu puiſſes donner à ton maître, c'eſt de percer le cœur coupable de celle qui pût le ſoupçonner, & qui fait ſon malheur. Ah ! Madame, s'écria Gandalin, croyez que mon maître payeroit de tout ſon ſang les larmes que vous verſez pour lui ; eſpérez tout de la bonté du Ciel qui ne voudra point rompre une union ſi belle, & peut-être Amadis ſera-t-il bientôt dédommagé de tout ce qu'il a ſouffert, en ſe retrouvant à vos genoux. Mon cher Gandalin, reprit Oriane d'un ton plus modéré, je

pars pour Mirefleur, c'eſt-là que j'attendrai des nouvelles de la Demoiſelle de Danemarck : toute mon eſpérance eſt en elle ; & ſi je perds Amadis pour toujours, mon unique reſſource c'eſt de me donner la mort : prenez le prétexte de venir voir la Princeſſe Mabille, & venez ſouvent à Mirefleur.

Oriane prit congé de Liſvard, qui lui dit en partant qu'une Princeſſe de ſon âge, qui s'éloignoit de la Cour de la Reine ſa mère, ne pouvoit, avec décence, recevoir perſonne dans ſa retraite, & devoit ſe renfermer dans l'enceinte de ſon château & du couvent de Religieuſes qui étoient dans le parc. Oriane l'aſſura ſans peine que ſon deſſein

avoit toujours été de se conformer à ses ordres, & qu'elle espéroit que l'air de la campagne la remettroit bientôt en état de venir le féliciter sur sa nouvelle victoire pour laquelle elle alloit élever des vœux au Ciel.

Corisande, alarmée du péril que son cher Florestan alloit courir, & se trouvant déplacée dans une Cour où l'on ne s'occupoit plus que des préparatifs du combat sanglant qui devoit avoir lieu dans quinze jours, retourna dans son Isle favorite, après avoir reçu la parole que Florestan lui donna de l'aller rejoindre après la bataille.

Oriane se trouvant en liberté dans l'agréable retraite de Mirefleur, & pouvant s'entretenir sans cesse

avec ſon aimable couſine, de celui qu'elle aimoit, elle ne fut pas long-temps ſans éprouver le bon effet de l'air pur qu'elle reſpiroit. En parcourant un jour le parc avec Mabille, elles apperçurent à l'une de ſes extrémités une petite porte qui donnoit dans la campagne. Mabille, dont le caractère étoit très-gai, & qui cherchoit à diſtraire ſa belle couſine des ſombres rêveries où ſa douleur la faiſoit retomber ſans ceſſe, lui dit en riant : Je voudrois bien ſavoir ſi les dévotes habitantes de ce Couvent n'ont jamais tiré parti de cette petite porte, dont je deſirerois que nous fuſſions à même de nous ſervir. Eh ! quel uſage en pourriez-vous donc faire, lui dit

Oriane ? Ah ! répondit Mabille, si mon pauvre cousin revenoit bientôt, je regretterois de n'avoir pas les clefs de cette petite porte, car j'aurois bien du plaisir à m'en servir pour le faire entrer & l'amener à vos genoux. Oriane n'écouta d'abord le propos de Mabille que comme une plaisanterie ; mais l'idée de cette petite porte & de la voir passer au Conquérant de la chambre défendue & de l'arc des loyaux amans, fit bien du progrès dans son imagination, & bientôt elle sentit palpiter son cœur, en pensant qu'en effet cette porte seroit la seule par laquelle il fût possible de faire entrer Amadis dans Mirefleur, sans qu'il fût découvert. Oriane cependant ne

ſuivit pas cette converſation ce même ſoir; mais Gandalin l'étant venu voir le lendemain, elle le mena promener dans le parc; &, reprenant les routes qu'elle avoit ſuivies la veille, elle repaſſa devant cette même porte, & ne put s'empêcher de ſoupirer en la regardant. Mabille l'obſervoit ſans lui rien dire, & ſourit malicieuſement en voyant qu'Oriane, après s'être éloignée de cinquante pas, revint pour paſſer une ſeconde fois vis-à-vis cette petite porte, en diſant à Mabille : Vous dites donc, ma couſine, que vous voudriez en avoir la clef ? Eh! qu'en pourrois-je faire, dit Mabille, faiſant ſemblant d'avoir oublié (comme un propos léger) ce qu'elle avoit

dit la veille ? La tendre Oriane baiſſa les yeux, & fit un ſoupir, dont Mabille fut ſi touchée, qu'elle l'embraſſa tendrement, en lui diſant : Ah ! ma chère couſine, nous nous entendons à préſent toutes deux, & mon cœur me dit que les ſoins que je vais prendre pourront bien ne nous pas être inutiles. Elle n'en dit pas davantage, & laiſſant Oriane, fut ſur le champ voir l'Abbeſſe du Couvent. Mabille, pleine d'eſprit & de graces, avoit déja gagné la confiance & l'amitié de cette Abbeſſe ; il lui fut facile d'en obtenir la clef de cette petite porte, ſous le prétexte d'aller ſe promener dans les premières routes de la forêt, pour y voir les biches & les dains

dont elle étoit remplie. Elle rapporta sur le champ cette clef à Gandalin, le mit dans sa confidence, & le chargea de faire faire promptement deux clefs toutes pareilles à Londres, & de les lui rapporter. Oriane n'eut point l'air de s'appercevoir de tout ce que sa cousine venoit de faire; mais Mabille ne douta plus qu'elle ne l'eût deviné, à toutes les caresses que le même soir elle en reçut.

Depuis le départ d'Oriane, la Cour de Lisvard avoit pris le ton sérieux, & s'occupoit des soins multipliés qui précèdent toujours l'exécution des grands projets. Lisvard rassembloit le nombre de Chevaliers à la tête desquels il devoit

combattre contre Cildadan, & regrettoit vivement qu'Amadis ne fût pas de ce nombre. Un jour ce Prince en fortant de table avec eux, vit entrer un Chevalier étranger qui lui préfenta d'un air refpectueux une lettre fcellée de cinq fceaux différens, & lui demanda permiffion de la lire. Lifvard, fe doutant bien que le Chevalier étoit porteur d'un nouveau cartel, lui dit qu'il pouvoit faire fa charge : alors le Chevalier qui jufqu'alors s'étoit tenu le genou droit à terre, fe releva, ouvrit la lettre, & lut d'un air fier & d'une voix forte : Roi Lifvard, je te défie & tous tes alliés de la part des puiffans Princes Famongomad, géant du lac Boulant ; Cartadaque, géant de

la montagne défendue ; Mandafabul, géant de la Tour vermeille ; Quedragant, géant, frère du feu Roi Abyes, d'Irlande ; & de celle de l'Enchanteur Arcalaüs : ils te mandent, par moi, qu'ils ont tous juré ta mort, & qu'à cet effet ils feront tous les cinq, compris dans le nombre des cent chevaliers du Roi Cildadan : cependant le redoutable Famongomade t'offre de te ménager la paix, si tu veux donner ton héritière Oriane pour servir de Demoiselle à Madasime sa fille, qui la mariera dans la suite avec Basigant, qui mérite bien de devenir maître de tes Etats.

Lisvard ne répondit d'abord à cet insolent cartel que par un rire mé-

prisant : Chevalier, lui dit-il ensuite, ceux qui vous ont donné cette commission, ont bien compté sur ma modération ; c'est les armes à la main que je leur porterai ma dernière réponse : mais puis-je compter de même sur leur loyauté, lorsqu'un Chevalier de ma Cour leur portera celle que je vais faire à ce défi ? Sire, répondit le Chevalier, je me charge de le conduire moi-même à Montgase, où ces Princes sont tous rassemblés chez Quedragant, & nulle injustice ne peut être commise partout où commande un aussi vertueux Chevalier. Je suis Landin, neveu de ce Prince, & je brûle d'impatience comme lui de venger la mort du Roi Abyes ; puissé-je me trouver

à portée de punir celui qui la lui donna ! mais on m'a dit qu'il est absent de votre Cour, & je doute qu'il choisisse, pour y revenir, le temps où vous êtes prêt à combattre les ennemis redoutables qui desirent aussi vivement que moi sa mort.

Florestan ne put écouter un pareil propos sans colère : Chevalier, lui dit-il, je ne suis ni de la Cour, ni vassal du Roi Lisvard ; mais s'il m'est permis de parler en sa présence & devant tant de braves Chevaliers, apprenez que je suis Florestan, frère d'Amadis, que vous devriez craindre & respecter, & qu'en son absence je vous défie, & saurai vous punir des propos que vous osez tenir contre lui.

Chevalier, répondit Landin, les loix de la Chevalerie vous devroient mieux être connues : vous voyez que je ne peux plus diſpoſer de moi qu'après le combat général ; nous nous y rencontrerons peut-être : en tout cas, ſi nous y ſurvivons, j'accepte votre défi. Landin, à ces mots, lui préſenta ſon gage, & Floreſtan lui remit le ſien. Liſvard députa, pour le ſuivre & porter ſa réponſe, un Chevalier de ſa Cour, également ferme & prudent ; &, pour diſſiper les idées ſombres que ce nouveau défi ſembloit avoir portées dans ſa Cour, il fit appeler la jeune petite Princeſſe Léonor, ſœur cadette d'Oriane, laquelle arriva ſuivie d'une troupe charmante de petites

Demoiſelles de ſon âge ; elles étoient vêtues de blancs, couronnées de fleurs & de guirlandes paſſées avec grace autour d'elles, formant une eſpèce de chaîne qui paroiſſoit être le préſage de celles qu'elles étoient deſtinées à faire porter : ces aimables enfans arrivent en chantant en chœur une chanſon qu'Amadis avoit faite ſix mois auparavant pour la jeune Léonor, & qui commençoit ainſi :

Léonor, douce Roſette,
Blanche parſus toute fleur ;
Roſette fraîche & doucette,
Bientôt nous mettrez en douleur.

La chanſon avoit pluſieurs couplets auxquels celui-ci ſervoit de refrein Amadis l'avoit faite un jour que cet

enfant l'ayant furpris caufant tout bas avec Oriane, elle lui dit qu'elle vouloit qu'il fût auffi fon Chevalier, & que, pour s'en affurer, elle lui faifoit préfent de fon bouquet, & lui demandoit de faire une chanfon pour elle.

La jeune Léonor s'étant retirée, Lifvard tint confeil avec les trois Princes, fur les difpofitions du combat; ils ne purent en parler fans regretter Amadis, & la belle Oriane s'affligea prefque autant pour fon père que pour elle, que ce Héros ne fût pas à portée de combattre pour lui, lorfque Gandalin vint à Mirefleur lui porter la nouvelle de ce nouveau cartel.

Gandalin faifit cette occafion pour

pour lui donner une espérance qu'il avoit lui-même. Ah! Madame, je crois plus que jamais jouir du bonheur de revoir mon maître; depuis deux mois le célèbre & terrible com bat entre le Roi votre père & Cildadan est annoncé dans toute l'Europe; quelque part que puisse être Amadis, soyez sûr que s'il jouit de sa liberté, rien ne l'empêchera d'employer son bras dans cette occasion d'acquérir de la gloire, & de servir le Prince dont il s'est déclaré le Chevalier. Oriane étoit prête à dire: Ah! Gandalin, croyez-vous donc que votre maître ne voudroit combattre que pour le service de Lisvard, lorsqu'une jeune fille de sa suite accourut pour lui dire: Ah!

Madame, que je fuis aife ; je viens au moment même de voir de ma fenêtre, ma bonne amie la Demoifelle de Danemarck qui defcend de fon palefroi.

La crainte & l'efpérance faifirent fi vivement le cœur de la fenfible Oriane, qu'elle perdit la voix, & demeura prefque fans connoiffance fur fon fopha. Gandalin, prefque auffi faifi qu'elle, fentit trembler fes jambes en voulant courir au-devant de la Demoifelle de Danemarck : mais celle-ci montant légèrement l'efcalier, paffa près de lui fans s'arrêter, & la joie peinte dans les yeux, elle fut embraffer les genoux d'Oriane : Ah! divine Princeffe, que je me trouve heureufe de ramener Ama-

dis, & de vous présenter cette lettre de sa main! Oriane éperdue, jette les yeux sur la lettre; elle reconnoît l'écriture d'Amadis, penche sa tête sur celle de la Demoiselle, l'embrasse, & s'écrie: Ah! Dieux, le reverrai-je, & m'a-t-il pardonnée? Ah! Madame, pouvez-vous être inquiète des sentimens de l'amant le plus fidèle? A ces mots, elle aide Oriane, dont les mains tremblantes avoit peine à rompre le cachet de cette lettre: tout ce qu'Oriane lit, lui prouve qu'Amadis ne respire que pour elle. Mabille accourt, partage la joie de sa cousine; l'une & l'autre apprennent de la Demoiselle de Danemarck tous les événemens de son voyage, & l'heu-

reux hasard qui lui fit trouver Amadis dans l'Hermitage de la Roche-Pauvre.

La prudence exigeant que la Demoiselle de Danemarck parût en public, Oriane fit appeler les personnes de sa suite, & leur ordonna de faire monter Durin, & de lui dire d'apporter les présens dont la Reine d'Ecosse avoit chargé sa sœur pour la Princesse Mabille sa fille & pour elle. Durin connut par l'ordre qu'on lui porta de la part d'Oriane, ce qu'il avoit à répondre, & montant à l'instant, il se mit à genoux devant elle, & lui demanda pardon de n'avoir pas encore apporté ces présens que leur pesanteur l'avoit forcé de déposer dans une maison du port,

où le vaiſſeau qui portoit ſa ſœur avoit abordé. Oriane parut fâchée de ce retard, & dit tout haut à la Demoiſelle de Danemarck de prendre des meſures avec ſon frère pour qu'il repartît dès le lendemain matin, & allât chercher ces préſens.

La Demoiſelle de Danemarck comprit aiſément quelle étoit la volonté d'Oriane, & prit ſes ordres dès que ſes femmes furent retirées. Oriane commençoit la lettre dont elle vouloit charger Durin pour la remettre à ſon cher Amadis, lorſque Mabille entra dans ſa chambre, en diſant : Ma couſine, eh ! que pourrons-nous faire de ces clefs de la petite porte du parc ? Gandalin vient de me les remettre ; ne pourriez-

vous pas consulter Amadis dans votre lettre, sur l'usage qu'on en pourroit faire? Taisez-vous, méchante, lui dit Oriane en l'embrassant : puisse l'amour vous punir bientôt en vous rendant sensible; mais puisse-t-il aussi vous épargner ses peines, & ne vous faire connoître que ses charmes & ses faveurs!

Le conseil de Mabille étoit si bon, Oriane avoit tant de penchant à le suivre, que la fin de la lettre apprit à son amant les moyens d'arriver à Mirefleur, de rester dans la forêt près du parc jusqu'à la nuit, & d'entrer dans l'intérieur du château qu'elle habitoit par la petite porte dont elle renferma l'une des deux clefs dans la lettre que la Demoiselle

de Danemarck remit le soir même à son frère.

Pendant l'absence de la Demoiselle de Danemarck, le beau Ténébreux qui sentoit renaître ses forces, dit un soir à l'Ecuyer Enil, qui commençoit à soupçonner que ce froc d'Hermite cachoit quelque grand personnage : Mon cher Enil, ce harnois-ci commence à me peser; j'ai grande envie d'essayer si je pourrois encore porter des armes, & vous me ferez grand plaisir de partir demain pour Londres, & de me rapporter les meilleures que vous pourrez trouver : quant à l'écu, je desire qu'il soit verd, semé de lions d'or. Enil, ayant ordre d'obéir au beau Ténébreux, exécuta ses ordres

en diligence, & rapporta les armes telles qu'il les desiroit, le même jour que Durin revint de Mirefleur, pour lui remettre la lettre d'Oriane, & l'instruire de ce qu'il avoit à faire, ainsi que des précautions qu'il avoit à prendre.

Durin informa le beau Ténébreux qu'Agrayes, Galaor & Florestan étoient à la Cour de Lisvard en attendant le combat contre Cildadan; il ne lui cacha point l'insolent cartel que Lisvard avoit reçu, ce que Famongomad avoit osé proposer contre la divine Oriane, & la coère avec laquelle Florestan avoit répondu, lorsque Landin avoit eu 'audace de parler de lui.

Le beau Ténébreux embrassa mille

fois Durin, lorfqu'il fut qu'il l'alloit conduire à Mirefleur, & qu'il le feroit entrer dans la retraite qu'habitoit Oriane. Animé par cette douce efpérance, il s'élança légèrement fur le vigoureux cheval que Durin avoit fu bien choifir; & l'étonnement d'Enil redoubla lorfqu'il vit celui qui venoit de quitter l'habit d'Hermite, faire bondir & paffager ce cheval avec une adreffe & une vigueur peu commune.

Couvert de fon cafque pour n'être point reconnu, le beau Ténébreux marchoit depuis deux jours avec les deux Ecuyers, lorfqu'il fut arrêté par un Chevalier de la taille d'un géant, monté fur un puiffant cheval qui lui cria : Chevalier, je dé-

fends ce paſſage juſqu'à ce que je ſois informé par vous de ce que je veux ſavoir. Le beau Ténébreux ayant examiné le bouclier de ce Chevalier qui portoit d'azur à trois fleurs d'or, il le reconnut pour être le même que celui qu'il avoit vu dans l'Iſle Ferme, au-delà de l'arc des loyaux amans, où les boucliers de ceux qui l'avoient paſſé étoient attachés en honneur de leur loyauté; il ſe ſouvint même que ce bouclier étoit ſurmonté du nom de Dom Quedragant, ce qui le prévint d'eſtime pour celui qui s'oppoſoit à ſon paſſage.

Il faut, lui dit Quedragant, que vous me diſiez ſi vous êtes de la Cour du Roi Liſvard. Pourquoi, ré-

pondit le beau Ténébreux ? Parce que je ſuis ſon ennemi mortel, dit Quedragant, & de tous ceux qui tiennent ſon parti. Ah! dit le beau Ténébreux, quoique votre haute naiſſance & votre renommée ſoient également illuſtres, je vous trouve bien imprudent de vous déclarer l'ennemi d'un ſi grand Roi, & de tant de braves Chevaliers qui lui ſont attachés: quoique je ſois un des moindres d'entr'eux, je ſuis prêt à ſoutenir cette querelle; il me ſeroit cependant plus agréable d'être votre ami, que de combattre contre vous. Eh! comment vous nomme-t-on, vous qui mêlez tant de politeſſe à trop d'audace ? Mon nom ne vous eſt pas connu, lui répondit-il; on

m'appelle le beau Ténébreux, & ce nom ne mérite encore aucune renommée. Voyons, réplica Quedragant, s'il en acquerra dans cette occasion qui, peut-être, va le faire oublier pour toujours. A ces mots, ils coururent l'un contre l'autre : le beau Ténébreux fut légèrement blessé, & voyant Quedragant renversé sur la poussière, il sauta promptement à terre pour suivre ce premier avantage. Quedragant s'étant bientôt relevé, le combat à coups d'épée fut long & terrible ; mais à la fin le beau Ténébreux le saisissant d'un bras victorieux, & le renversant sur la poussière : Vous êtes mort, lui dit-il, si vous ne me jurez d'obéir aux deux conditions que

j'exige

j'exige de vous. Qui que vous soyiez, dit-il, je ne cède du moins qu'au plus brave Chevalier de l'univers, & je jure d'observer ce que vous me prescrirez. Eh bien ! dit le beau Ténébreux, rendez-vous à la Cour du Roi Lisvard, dites-lui que vous venez de ma part vous rendre à lui, que vous abandonnez la querelle de Cildadan, pour devenir l'un de ses Chevaliers ; & jurez en présence de tous les Chevaliers de sa Cour, que vous pardonnez la mort de votre frère Abyes à celui qui combattit loyalement contre lui. Ces conditions sont bien dures, répondit Quedragant ; mais je vous jure de les remplir. A ces mots, le beau Ténébreux lui tendit la main pour le

relever, & ſerrant la ſienne avec amitié : J'eſpère vous retrouver, lui dit-il, & la haute eſtime que j'ai pour vous, pourra dans la ſuite me mériter votre amitié. Ah ! répondit Quedragant, quel que vous puiſſiez être, le beau Ténébreux peut s'aſſurer que je ne ſerai jamais ſon ennemi.

Le beau Ténébreux continua ſa route, après l'avoir remis entre les mains de ſes Ecuyers. Enil diſoit tout bas à Durin, en le ſuivant : Tu-dieu, mon couſin, quel Hermite ! ſon bras & ſon épée ſeroient encore plus utiles que ſes prières à notre Roi, pour le combat qu'il eſt près de livrer.

Le lendemain le beau Ténébreux

partit dès l'aurore, dans l'efpérance de pouvoir arriver vers le foir, à portée de découvrir Londres & la retraite de Mirefleur du haut d'une colline qui dominoit fur la plaine. Durin avoit préparé un afyle sûr & fecret dans un hameau, pour le cacher jufqu'au moment de le conduire à la porte du parc. Près d'arriver à cette colline, au pied de laquelle couloit une rivière qu'il falloit traverfer, il fut furpris de voir dans la belle prairie que cette rivière arrofoit, plufieurs riches tentes, un grand nombre de jeunes perfonnes dont les unes danfoient en rond, tandis que les autres cueilloient des fleurs dans la prairie, pour en former des petits chapeaux & des guir-

landes, & dix Chevaliers à cheval & bien armés qui leur servoient de garde. Le beau Ténébreux ne douta point que ces Dames ne fussent de la Cour de la Reine Brisene, & craignant d'être découvert ou retardé dans sa marche, il remontoit le long de la rivière, pour la passer un peu plus haut : mais il avoit été déja vu par les Chevaliers. L'un d'eux se détacha sur-le-champ pour le suivre : Chevalier, cria-t-il au beau Ténébreux, ignorez-vous les usages de la Grande-Bretagne, & croyez-vous pouvoir passer cette rivière, & vous dispenser de rompre une lance en l'honneur des Dames que vous voyez? Vraiment, répondit-il, je vois que vous aimez à prendre votre avantage;

vous me voyez arrivant sur un cheval fatigué d'un long voyage ; & vous, Chevalier, que feriez-vous en ma place ? Si j'avois autant de peur que vous de perdre mon cheval à la joûte, peut-être en ferois je de même, répondit le Chevalier. Amadis qui craignoit d'être détourné du projet qui remplissoit son cœur, lui repartit : Ne trouvez donc point étrange si je vous quitte. A ces mots, il s'éloigna ; mais les Dames se plaisant à tourmenter celui qu'elles soupçonnoient de timidité, envoyèrent l'une d'entr'elles qui l'arrêta. Sera-t-il possible, Chevalier, lui dit-elle, que vous refusiez une joûte en l'honneur de la Princesse Léonor, fille du Roi Lisvard, & que vous lui

donniez mauvaiſe opinion de votre courage ? Non, de par St George, dit le beau Ténébreux impatienté; qu'ils viennent deux à deux ou trois à trois, &, puiſqu'ils m'y forcent, il ne ſera pas dit que je perde cette occaſion de les corriger, & d'amuſer la jeune & charmante Léonor. Alors courant contre le dernier qui l'avoit provoqué, il l'enleva, comme un enfant, des arçons, ſans rompre ſa lance; les neuf autres ſe ſuccédèrent pour l'éprouver, & ſubirent tous le même ſort. Les dix chevaux ſelon la loi de cette joûte étoient à lui; mais il les envoya tous à la Princeſſe Léonor, en lui faiſant dire qu'un Chevalier, nommé le beau Ténébreux, ſe mettoit à ſes pieds, &

que, desirant plus vivement que personne de la servir, il seroit bien fâché de démonter les Chevaliers de sa garde ; qu'il la prioit seulement de leur conseiller d'être plus polis pour les Chevaliers étrangers, & de se tenir mieux à cheval une autre fois.

Le beau Ténébreux, échauffé par ces joûtes, & trouvant à un quart de lieue un hermitage, s'arrêta sur le bord d'une fontaine pour se rafraîchir pendant quelque temps, après avoir débridé son cheval : il comptoit attendre la fin du jour dans ce lieu solitaire, pour se rendre à l'entrée de la nuit à la fontaine des trois Canaux, où Durin devoit le venir joindre & lui donner des

nouvelles de ce qui se passoit à Mirefleur ; mais tout-à-coup il entendit des voix de femmes qui se plaignoient. Il n'en fallut pas davantage à ce brave Chevalier pour remonter à cheval & voler à leur secours : il fut bien surpris de voir un grand char, sur lequel étoient dix Chevaliers enchaînés, sans casque & sans bouclier, avec plusieurs jeunes personnes, qui par leurs gémissemens lui firent juger qu'elles étoient enlevées. Reconnoissant les boucliers attachés aux côtés du char, qu'un géant précédoit de quelques pas il ne douta plus qu'il n'eût enlevé la Princesse Léonor. Ah! s'écria-t-il, c'est servir la divine Oriane, que de secourir sa sœur. A ces mots, il s'a-

vança vers le char, en criant d'un ton impérieux à ceux qui le conduisoient, de s'arrêter. Le géant s'avance avec un air furieux, en lui disant : Vil mortel, oses-tu bien t'exposer à la mort la plus cruelle, en t'oppofant un moment à la volonté de Famongomad ? Ce nom excita la colère du beau Ténébreux, qui se souvenoit de l'insolent message que ce géant avoit envoyé faire à Lisvard ; &, pour toute réponse, il court contre lui la lance en arrêt avec une telle violence, que ni l'écu, ni la cuirasse ne purent résister, & ce géant, percé d'outre en outre, tomba roulant sur la poussière. Le géant ayant porté son coup trop bas, avoit frappé mortellement le cheval

du beau Ténébreux, qui, le sentant chanceler sous lui, sauta légèrement à terre, & courut sur Famongomad qui faisoit des efforts pour se relever, en criant : Mon fils Basigant, accourez à mon secours. A ce cri, le beau Ténébreux fut attaqué par un second géant qui paroissoit encore plus grand & plus redoutable que le premier : celui-ci voulut faire passer son cheval sur le corps du beau Ténébreux, & le fendre en deux d'un coup de hache ; mais il esquiva l'une & l'autre atteinte, &, coupant les jarrets du cheval du géant, il obligea ce colosse à se jeter à terre. Le beau Ténébreux fut assez généreux pour ne pas profiter de cet avantage, & lui laisser le temps de

ſe relever. Le géant animé par les cris de ſon père expirant, vint la hache haute, dans l'eſpérance de l'anéantir d'un ſeul coup. Le beau Ténébreux le reçut ſur ſon bouclier, où la hache entra ſi profondément, que le géant eut peine à la retirer ; & le beau Ténébreux, profitant de ce moment, lui traverſa la gorge d'un coup d'épée : Baſigant tomba verſant un torrent de ſang, après avoir chancelé quelques pas qui le rapprochèrent de ſon père, & l'un & l'autre expirèrent dans l'inſtant, après avoir maudit leurs Dieux, qui ne les avoient pas protégés, & qui les avoient laiſſé vaincre par un ſeul Chevalier.

Le beau Ténébreux s'emparant du

cheval de Famongomad, s'élança dessus, mit en fuite les conducteurs du char, & s'approchant de la jeune Princesse Léonor : Madame, lui dit-il, retournez en triomphe à Londres; j'espère que vos Chevaliers perdront l'opinion que d'abord ils ont eue de moi, qu'ils se souviendront que dans le même jour je leur rends deux fois leurs chevaux, & qu'ils voudront bien présenter au Roi les corps de ces deux géans, de la part du Chevalier qui n'a d'autre nom que celui du beau Ténébreux. A votre égard, Madame, croyez que je répandrois tout mon sang pour vous & pour tout ce qui vous est cher: le Roi votre père aura ces deux ennemis de moins dans son combat

contre Cildadan ; ils méritoient bien d'être punis de l'insolence de leur message, & dites-lui que pour toute grace je lui demande de me comprendre dans le nombre des Chevaliers qui doivent combattre sous ses ordres, & que je me rendrai à temps auprès de lui pour ce combat. A ces mots, il s'éloigna, laissant Léonor & ses Chevaliers dans l'admiration de son courage, & se disant l'un à l'autre que ce Chevalier égaloit le redoutable Amadis. Parbleu, dit Galaor, je suis bien ennuyé d'entendre comparer ce beau Ténébreux à mon frère Amadis, & je me propose bien de m'éprouver avec lui, & d'en faire connoître la différence.

La Princeſſe Léonor, en arrivant à Londres à cheval, étoit ſuivie du char qui portoit le corps des deux géans : cette vue jeta Liſvard & toute ſa Cour dans l'admiration & la ſurpriſe qu'un ſeul Chevalier eût pu leur donner la mort ; cette ſurpriſe augmenta par l'arrivée de Quedragant qui vint ſe rendre à la merci de Liſvard, & qui lui raconta la victoire que le même Chevalier avoit remportée ſur lui. Chacun ſe demandoit s'il avoit entendu parler du beau Ténébreux. Le ſeul Floreſtan dit que Coriſande avoit trouvé ſur la Roche-Pauvre un Hermite, qui, jadis, avoit porté les armes, & qu'elle avoit entendu dire qu'il portoit ce nom: mais, dit Floreſtan,

ce ne peut être le même ; car Corifande, en me parlant de cet Hermite, me dit qu'accablé par la douleur & par les auftérités, il touchoit prefque à fa dernière heure.

Il étoit bien jufte qu'après tant de peines & de combats, la fortune traitât Amadis plus favorablement, & que l'Amour récompensât la conftance du plus tendre & du plus loyal de tous les amans. Après que, fous le nom du beau Ténébreux, il eut pris congé de Léonor, il arriva près de la fontaine des trois Canaux, où prenant le prétexte de fes armes prefque toutes brifées dans les combats qu'il avoit livrés, il envoya l'Ecuyer Enil à Londres, en lui prefcrivant de lui faire faire

de nouvelles armes abſolument ſemblables à celles qu'il avoit, & de les lui apporter dans huit jours, ſur le bord de cette même fontaine qu'il lui marqua pour rendez-vous, ayant compté que ce ſeroit dans ce même temps qu'il devoit ſe rendre près de Liſvard, afin de ſe trouver au combat contre le Roi Cildadan.

Au moment qu'Enil étoit prêt à partir pour Londres, il arriva près de cette fontaine trois Demoiſelles, parentes de l'Abbeſſe de Mirefleur. Enil leur raconta tout ce qu'il avoit vu faire au beau Ténébreux, en les aſſurant que, depuis Pacome, nul Hermite n'avoit fait des œuvres plus miraculeuſes & plus dignes de louanges. Ces trois Demoiſelles partagèrent

ſon admiration, & furent très-empreſſées, en arrivant à Mirefleur, de répéter le récit d'Enil à toutes les habitantes de ce Monaſtère. Oriane reconnut ſans peine ſon cher Amadis dans celui qui portoit le nom du beau Ténébreux; elle frémit des nouveaux périls qu'il venoit d'eſſuyer: mais ſachant des Demoiſelles, qu'elles l'avoient laiſſé ſur le bord de la fontaine en bonne ſanté, ſon ame ne fut plus occupée que de l'eſpérance de le revoir bientôt; & la Princeſſe Mabille préſente à ce récit, mettant la main ſur ſon cœur, ſentit qu'il palpitoit, mais qu'il n'étoit pas oppreſſé. Que ne ſommes-nous à portée de voir ce beau Ténébreux, dit-elle à ſa couſine, en

la regardant d'un air malin ? Eh bien, ma chère Oriane, la clef de cette petite porte fera-t-elle toujours inutile ? Je commence à me favoir gré de ne l'avoir rendue à Madame l'Abbeffe, qu'après en avoir fait faire deux autres. Oriane ne lui répondit qu'en laiffant tomber fa tête fur fon fein : quelque confiance qu'on ait pour fa meilleure amie, on eft toujours bien embarraffée dans les momens où l'on a befoin qu'elle favorife une paffion qu'elle ne connoît pas encore.

L'une & l'autre cependant s'entendirent fi bien, qu'écartant les Demoifelles de leur fuite, elles fe perdirent dans le parc, & bientôt elles fe retrouvèrent près de la petite

porte. Oriane ne put s'empêcher d'essayer la clef & de fixer ses regards sur la route de la forêt par laquelle le beau Ténébreux devoit arriver; mais le soleil étoit encore élevé sur l'horizon. Oriane eut à souffrir cette émotion mêlée de plaisir & de peine que donne l'impatience; Mabille la partagea moins vivement, quoique le plus grand plaisir dont jusqu'alors elle eût formé l'idée, étoit de revoir un cousin qu'elle aimoit tendrement.

Le soleil enfin descendit sous l'horizon: Amadis, l'heureux Amadis trouva Durin & son fidèle Ecuyer au rendez-vous qu'ils lui avoient donné: Durin prit son cheval, & Gandalin le conduisit en silence vers

la petite porte dont il avoit reçu la clef. Qui pourroit exprimer ce que ſentit Oriane en entendant cette clef tourner dans la ſerrure ! & les Cieux ouverts auroient-ils pu cauſer un raviſſement pareil à celui d'Amadis, lorſqu'un reſte de lumière lui fit entrevoir Oriane, dès que cette porte fut ouverte ? Il ſe précipite à ſes genoux ; Oriane paſſe ſes bras à ſon cou & baigne ſon front de larmes : Me pardonnez-vous, ſe diſoient-ils tous les deux d'une voix entrecoupée ? . . . . Chaque aſſurance de ce pardon mutuel étoit un baiſer, & cette même queſtion ſe répétoit ſans ceſſe. Eh ! oui, oui, vous vous pardonnez, s'écria Mabille, impatientée. Levez-vous donc, mon cher

cousin, & que je puisse vous embrasser aussi. Ils s'apperçurent enfin que Mabille étoit avec eux, & l'un & l'autre la serrèrent tendrement dans leurs bras. Mabille prenant leurs mains, les unit dans les siennes, & ces heureux amans, revenus de leur première émotion, commençoient à se raconter toutes les peines qu'ils avoient souffertes depuis leur séparation : mais bientôt Mabille, plus impatientée que jamais, mit la main sur leur bouche pour les faire taire : Vous n'êtes pas raisonnable, ma chère Oriane, de laisser Amadis se rappeller des malheurs dont vous fûtes la cause ; & vous, mon cousin, vous l'êtes encore moins de laisser si long-temps Oriane exposée au

ferein : allons promptement dans fa chambre où vous aurez le temps tous les deux de parler de tout ce qui vous touche. Ce confeil étoit fi bon, qu'Amadis leur donnant le bras à toutes les deux, pria Mabille de les guider; car cet amant refpectueux n'ofoit pas en preffer Oriane, & portoit fes foins timides & charmans jufqu'à l'air de croire qu'il l'entraînoit à la fuite de Mabille.

Mabille les conduifit d'abord dans fa chambre, dont une porte communiquoit dans celle d'Oriane ; & cette porte, au fignal qu'elle fit, fut ouverte par la Demoifelle de Danemarck, dont les foins avoient écarté tout ce qui pouvoit troubler ces heureux amans. Vous pouvez à

présent causer à votre aise, leur dit Mabille en riant ; mais, comme je me doute bien que vous allez vous répéter ce que j'ai cent fois entendu de votre bouche, je ne ferai pas la dupe de passer ma nuit à vous écouter. Ma foi, Madame, vous avez bien raison, dit la Demoiselle de Danemarck, je pense tout comme vous ; & les plaintes de la Princesse Oriane m'ont trop souvent tenue sans dormir, pour que je ne profite pas de cette nuit ; j'espère que leurs plaintes mutuelles n'iront pas jusqu'à se quereller. En disant ces mots, la Demoiselle donna le bras à Mabille, & toutes deux sortirent de l'appartement.

Amadis étoit alors assis dans un

grand fauteuil, placé dans un coin de la chambre ; Oriane étoit restée debout & le fixoit tendrement. Amadis, maître de ses belles mains, les tenoit toutes deux dans l'une des siennes, & les baisoit avec ardeur..... L'amour & l'hymen sourioient en les regardant : Amadis devenoit plus tendre & plus pressant ; & la belle Oriane, baissant les yeux : O mon ami ! lui dit-elle, sont-ce-là les leçons que vous avez reçues de l'hermite de la Roche-Pauvre ? Amadis ne répondit rien, son trouble augmentoit de momens en momens : il fallut bien enfin qu'Oriane le partageât ; car que pouvoit-elle dire à l'heureux amant qui ne lui répondoit plus ? Ce silence délicieux, cet abandon

don de toute idée, ce ſentiment dans lequel tous les autres ſe réuniſſent & ſe confondent ; cette eſpèce d'exiſtence que tous les êtres ſenſibles ont reçue plus ou moins de la Divinité, ces tranſports auſſi doux à faire naître qu'à les éprouver ſoi-même, c'étoit tout ce que ces amans reſſentoient en ce moment ; ils n'auroient pu ſe rendre compte de leur bonheur mutuel, & ce ne fut qu'en le faiſant ſouvent renaître qu'ils purent s'aſſurer qu'ils jouiſſoient de la ſuprême félicité. C'eſt dans le comble de cette ivreſſe qu'Amadis paſſa huit jours ſans s'éloigner un inſtant de ſa chère Oriane, & le flambeau de l'amour fit briller ſans ceſſe ſes

flammes les plus vives ſur ces jours heureux.

Gandalin alloit tous les matins à Londres, tant pour ſavoir les événemens qui s'y paſſoient, que pour preſſer les ouvriers qui forgeoient & poliſſoient les armes d'Amadis : vers le quatrième jour qu'il paſſoit à Mirefleur, Gandalin, à ſon retour de Londres, leur raconta la nouvelle aventure arrivée le même jour à la Cour de Liſvard.

Le Roi, leur dit-il, ſortoit de table, lorſqu'un Gentilhomme, dont la barbe & les cheveux blancs annonçoient l'expérience & la vieilleſſe, ſe mit à ſes genoux, & lui dit en langue Grecque : Sire, après avoir

parcouru vainement l'Europe & l'Asie, le fils du Roi Ganor, qui étoit frère du célèbre Apollidon, vient à vos pieds pour vous prier de mettre fin à ses peines, & de permettre qu'il éprouve si, dans cette Cour célèbre par le nombre & la renommée des Chevaliers qui la composent, il n'en pourra pas trouver un qui mette fin à sa peine. A ces mots, il ouvrit un riche coffre de jaspe, dans lequel on vit une épée de la plus grande beauté, dont un côté de la lame brilloit du feu le plus vif au travers du fourreau transparent qui la renfermoit. Cette épée, dit-il, ne peut être tirée & servir qu'au plus loyal des amans, & ce n'est que de sa main qu'il m'est per-

mis de recevoir l'ordre de la Chevalerie. Le vieux Gentilhomme, continua Gandalin, tira du même coffre un chapeau formé de fleurs inconnues, dont la moitié brilloit des plus vives couleurs, & dont l'autre moitié paroiſſoit flétrie : ces fleurs deſſéchées, dit-il, ne peuvent reprendre leur premier éclat que lorſque la Dame la plus tendre, la plus fidelle & la mieux aimée, en couvrira ſa tête. Liſvard, pourſuivit Gandalin, non-ſeulement accorda la permiſſion de faire cette épreuve au vieux Gentilhomme ; mais, voulant donner l'exemple à ſa Cour, il voulut que la Reine Briſene & lui-même fuſſent les premiers à la faire.

Liſvard prit l'épée, & la tira plus

qu'à moitié de fon fourreau ; mais les flammes qui s'élancèrent de la lame ne lui permirent pas de faire de plus longs efforts : une partie des fleurs flétries reprit fon premier éclat fur la tête de Brifene ; mais il en refta quelques-unes de sèches, & le vieux Gentilhomme dit en foupirant, que, quoique perfonne encore n'eût été plus près de finir cet enchantement, l'épreuve étoit manquée, & qu'il s'arrêteroit quelques jours dans cette Cour, pour voir s'il ne s'y trouveroit pas quelque Chevalier ou Dame qui pût mettre cette aventure à fin.

Le récit de Gandalin fit tomber Amadis dans une profonde rêverie ; & quoiqu'il eût paffé fous l'arc des

loyaux amans, & qu'il eût conquis la chambre défendue, il ne put s'empêcher de desirer de donner à la divine Oriane cette preuve de plus de son amour & de sa loyauté. Ne doutant nullement que les fleurs flétries du chapeau ne reprissent toute leur fraîcheur en touchant les beaux cheveux d'Oriane, il lui proposa de venir, sous des habits étrangers & le visage couvert d'un voile, à la Cour de Lisvard, pour faire avec lui l'épreuve du chapeau, comme il se proposoit de faire celle de l'épée. Quelque effroi que pût avoir la belle Oriane d'oser paroître à la Cour du Roi son père; & quel que fût le danger pour elle d'être reconnue, elle ne put refuser Amadis, qui, sur le

champ, envoya Gandalin demander sûreté pour le beau Ténébreux & une Demoiselle inconnue qui desiroient se présenter à l'épreuve ; mais sous la condition, pour le Chevalier, de n'être pas obligé de lever la visière de son casque, & pour la Demoiselle, de n'être pas forcée de baisser le voile dont sa tête seroit enveloppée.

Lisvard, pénétré déja de reconnoissance pour le beau Ténébreux, auquel il devoit la défaite des deux géans, & de n'avoir plus le brave Quedragant pour ennemi, accorda sans peine cette demande ; & Gandalin, en ayant reçu sa parole royale, vint l'apporter aux deux amans qui

résolurent de partir dès le lendemain pour se rendre à Londres.

Toutes leurs précautions étant prises à cet effet, ils partirent le lendemain de Mirefleur, & se rendirent à la Cour de Lisvard, au moment qu'il sortoit de table. Le beau Ténébreux fut annoncé dans cette Cour par l'acclamation du peuple, qui déja reconnoissoit en lui le vainqueur de Famongomad, de Basigant, & de Quedragant. Lisvard ne permit point qu'Amadis embrassât ses genoux, & le reçut avec les plus grands honneurs. Brisene, ne doutant point que la Dame qu'il conduisoit ne fût du plus haut parage, voulut, à l'exemple de Lisvard,

rendre les mêmes honneurs à l'inconnue, dont elle admiroit l'air noble & la taille ſvelte & élevée. Briſene fit frémir Oriane par ſes empreſſemens; mais bientôt celle-ci fut raſſurée par l'attention que chacun donnoit aux épreuves que pluſieurs Chevaliers & Dames de la Cour recommencèrent, & dont aucune ne réuſſit.

Amadis étant invité par Liſvard même de ſe préſenter, ce Prince ſerrant tendrement la main d'Oriane, ſans qu'on pût s'en appercevoir : Ah! lui dit-il tout bas, ſi la loyauté la plus pure ſuffit pour conquérir cette épée, j'oſe être sûr de l'apporter à vos pieds comme un gage de mon amour. A ces mots, ſaiſiſſant l'épée

par la poignée, il la tira ſans effort du fourreau; la lame en en ſortant rendit une lumière brillante qui diſparut à l'inſtant, & les deux côtés de cette lame devinrent égaux. Ah! bon Chevalier, s'écria le vieux Gentilhomme, c'eſt à vous que je dois la fin de mes peines. A ces mots, il ſe jeta à genoux, & lui demanda l'accolée, qu'Amadis lui donna ſur-le-champ en l'embraſſant. Oriane, enchantée & encouragée par le ſuccès de ſon amant, s'avança vers le chapeau de fleurs, le prit d'une main aſſurée & le poſa ſur ſa tête; à peine le chapeau l'eût-il touchée, que toutes les fleurs sèches parurent auſſi brillantes que les autres, & toutes enſemble exhalèrent le parfum le plus délicieux: le vieux mais nou-

veau Chevalier courut à ſes genoux, & lui préſenta une autre épée qu'il la ſupplia de lui ceindre.

Cette double victoire, remportée par deux inconnus, excita vivement la curioſité de tout ce qui compoſoit la Cour de Liſvard. Galaor ſur-tout mouroit d'envie de trouver un moyen d'éprouver ſi le Chevalier ſeroit auſſi brave en ſe ſervant de cette belle épée, qu'il s'étoit montré loyal amant en la tirant du fourreau; il n'eût peut-être pas été fâché de ſavoir auſſi ſi la Dame qui remportoit le chapeau étoit aſſez jolie pour avoir du mérite à la fidélité dont elle venoit de donner des preuves. Amadis rit ſous ſon caſque, comme Oriane ſous ſon voile, de toutes les eſpèces

d'agaceries que leur fit Galaor, qui ne reçut d'eux que des plaisanteries fines, mais assez polies pour qu'il ne pût saisir l'occasion d'en paroître offensé. Pour le Roi Lisvard, ce Prince fidèle à sa parole, serra dans ses bras le beau Ténébreux, sans lui faire aucune instance pour se laisser connoître; &, présentant la main à la Dame inconnue, il la conduisit à son palefroi, dont il tint les rênes jusqu'au moment où les deux amans, se courbant sur les arçons de la selle, prirent congé de lui.

Amadis & sa chère Oriane s'éloignèrent, & prirent un chemin détourné pour rejoindre celui de Mirefleur; tous les deux s'applaudissoient d'un triomphe dont ils s'attribuoient l'un

l'un à l'autre tout le ſuccès & tout l'honneur : Si je n'adorois pas Oriane, je n'aurois pas conquis cette belle épée, s'écrioit Amadis d'une voix haute : Si j'euſſe été plus ſévère, diſoit d'un ton plus bas la tendre Oriane, je n'aurois pas ce beau chapeau de fleurs.

Amadis marchoit à côté d'elle, penſoit avec tranſport en la regardant, à le lui faire encore plus mériter, lorſqu'ils furent interrompus par un Ecuyer qui, ſans le ſaluer, lui dit d'un ton bruſque : Arcalaüs vous ordonne de lui conduire ſur-le-champ, & de lui céder cette Demoiſelle ; obéiſſez, & n'attendez pas, qu'il vienne vous enlever la tête avec elle. Ah ! dit Amadis,

montrez-moi donc le Seigneur Arcalaüs. L'Ecuyer le lui fit voir ſous une touffe d'arbres, montant à cheval, ainſi qu'un Chevalier d'une taille giganteſque qui l'accompagnoit. Oriane fut ſi ſaiſie d'un pareil meſſage, qu'elle penſa ſe laiſſer tomber de cheval. Quoi ! ma chère Oriane, lui dit Amadis, pouvez-vous craindre le lâche & perfide Arcalaüs, étant ſous ma garde ? Alors, ſe retournant vers l'Ecuyer : Va dire à ton maître que je le connois de réputation, & que je ſuis un Chevalier étranger qui le mépriſe trop pour obéir à ſes ordres.

Arcalaüs, quoique doué d'une force prodigieuſe, évitoit volontiers les occaſions de ſe battre : Mon

neveu, dit-il à Lindoraque, fils de Cartadaque, géant de l'Isle défendue, allez prendre ce beau chapeau que je destine à ma nièce Madasine; & si son conducteur ose résister, tranchez-lui la tête, & pendez-la par les cheveux à cet arbre.

Lindoraque s'avançant pour exécuter cet ordre : Arrête, lui cria d'une voix menaçante le beau Ténébreux, ou prends garde à toi. L'un & l'autre à ces mots coururent, leurs lances furent brisées; mais celle du beau Ténébreux traversant les armes & le corps de Lindoraque, celui-ci fut désarçonné de la force de cette atteinte; il fit de vains efforts pour se relever, &, retombant sur le tronçon de la lance, il le fit pé-

nétrer plus avant, & perdit la vie en jetant un cri douloureux.

Arcalaüs furieux de la mort de ſon neveu, & voyant que le beau Ténébreux n'avoit plus de lance, fondit ſur lui dans l'eſpérance de le renverſer; mais celui-ci ſut éviter le fer d'Arcalaüs, & lui porta ſon coup d'épée en paſſant avec tant adreſſe, qu'il lui coupa dans la main la poignée de ſa lance, qui tomba ſur le ſable avec quatre doigts de cette main. Arcalaüs, ſe ſentant ſans défenſe & bleſſé, prit auſſitôt la fuite; le beau Ténébreux qui deſiroit purger la terre de ce perfide Enchanteur, le ſuivit quelque temps, mais la peur de s'éloigner trop de ſa chère Oriane, le fit revenir auprès d'elle.

Amadis, toujours inconnu par Enil (qui continuoit à s'émerveiller des hauts faits de ſon Hermite) lui dit de prendre la tête de Lindoraque & les quatre doigts d'Arcalaüs, & de les porter au Roi Liſvard de la part du beau Ténébreux. Enil, en arrivant à Londres, renouvella l'admiration qu'on avoit déja des hauts faits de ce Chevalier inconnu, qu'on comparoit plus que jamais au redoutable Amadis; & Galaor & Floreſtan, plus piqués que jamais de cette comparaiſon, ſeroient partis ſur-le-champ pour le chercher, s'ils n'avoient été retenus par l'approche du combat contre Cildadan. Pendant ce temps, Amadis & ſa chère Oriane arrivoient & rentroient dans Mire-

fleur. Je dois cette épée à votre cousine, dit Amadis à Mabille, en l'embrassant ; Oriane se contenta de lui montrer le chapeau de fleurs en rougissant. Eh ! vraiment, dit Mabille, je crois sans peine que vous les avez bien mérités l'un & l'autre ; mais croyez aussi, ma belle cousine, que vous les devez un peu aux larmes que j'ai versées pour vous depuis votre départ, & songez que tandis que vous acquérez de la gloire ou que vous vous occupez si doucement à la mériter, cette pauvre Mabille ne connoît que les inquiétudes que vous lui donnez si souvent. Ah ! ma chère cousine, lui dirent-ils tous les deux en l'embrassant, n'est-ce donc rien que d'être la

meilleure & la plus aimable des amies ? Que ne puis-je payer de mon ſang, diſoit Amadis, les larmes que vous avez verſées pour moi ? Que ne puis-je, diſoit Oriane, amener un ſecond Amadis à vos genoux ? Allons, allons, leur dit en riant Mabille, je vous diſpenſe de vous attendrir ſur mon état, & je n'imagine encore rien au-delà du bonheur de vous aimer : mais ne cauſons pas plus long-temps ; vous devez mourir de faim l'un & l'autre, & déja la nuit approche. A ces mots, elle les mena tous les deux dans ſa chambre, où la Demoiſelle de Danemarck avoit eu ſoin de préparer un bon ſouper, & même de diſpoſer la table de façon que

par la porte entr'ouverte Amadis pouvoit voir le lit de la belle Oriane. L'amour de la gloire pouvoit seul séparer Amadis de sa chère Princesse, & cet amour étoit animé par le desir qu'il avoit de servir le Roi Lisvard, & de mériter qu'il lui donnât la préférence sur ses rivaux. Lisvard avoit à-peu-près rassemblé le nombre des Chevaliers qui devoient combattre avec lui, lorsqu'il fut troublé par un message qu'il reçut d'Urgande; une Demoiselle, envoyée de sa part, remit deux lettres à ce Prince, dont l'une étoit pour lui, l'autre étoit pour Galaor; & cette Demoiselle disparut aussitôt sans attendre de réponse.

Urgande, dans la lettre qu'elle

écrivoit à Lisvard, lui prédisoit que la bataille contre Cildadan seroit sanglante, que le beau Ténébreux y perdroit son nom, que tous ses hauts faits seroient mis en oubli par un seul coup d'épée, & que par deux autres coups, ceux de son parti seroient vainqueurs, mais qu'elle ne pouvoit lui cacher qu'un de ces trois coups feroit couler son sang.

Galaor, qui lut cette lettre avant celle qu'il avoit reçue, ne douta point que le beau Ténébreux ne dût combattre pour Cildadan; & voyant que Lisvard étoit menacé de répandre son sang par les coups que le beau Ténébreux devoit porter, son premier mouvement fut de presser Lisvard de tâcher d'éviter ce combat;

mais Lisvard ne put écouter cet avis, & dit qu'ayant vécu toujours avec gloire, il aimoit mieux mourir que d'avoir l'air d'en craindre l'événement.

La lettre de Galaor portoit que dans ce combat terrible il demeureroit sans défense, que sa vie seroit au pouvoir du beau Ténébreux, & que cependant elle feroit tout son possible pour que cette vie, qu'il avoit déja rendue si célèbre, ne fût pas terminée.

Lisvard, effrayé du péril qui menaçoit son Chevalier, dit à Galaor qu'il étoit prêt à suivre son premier avis; mais celui-ci lui répondit que sans doute il vouloit le punir de le lui avoir donné, & que plus le dan-

ger de ce combat menaçoit sa tête, plus aussi vouloit-il en courir tous les risques.

Tous les deux étant donc également déterminés à combattre, ils pensèrent qu'ils auroient le beau Ténébreux pour ennemi. Quelques momens après ils virent arriver deux Chevaliers qui vinrent se présenter à Lisvard; leurs armes brisées faisoient connoître qu'ils venoient d'essuyer un combat sanglant, c'étoit Bruneau de Bonnemer, & Brunfil son frère. Bruneau de Bonnemer, auquel son tendre & loyal amour pour Mélicie, sœur d'Amadis, avoit déja mérité de passer sous l'arc des loyaux amans, accouroit dans l'espérance de conquérir l'épée; mais sachant

qu'elle avoit été remportée par le beau Ténébreux, il supplia Lisvard de le comprendre avec son frère dans le nombre de ses cent Chevaliers ; ce que Lisvard leur accorda sur le champ à l'un & à l'autre. Lisvard reçut le même jour une lettre dont il fut bien vivement touché ; le Roi Arban de Norgales & Angriote Destravaux lui mandoient qu'étant tombés par surprise sous la puissance de la cruelle Gromadase, veuve du géant Famongomad, elle les tenoit dans les chaînes, leur faisant subir chaque jour de nouveaux supplices. Lisvard, dans l'impuissance de les secourir avant la bataille, les fit assurer que son premier soin, après la défaite de Cildadan, seroit de voler à leur secours.

Le jour du combat approchoit ; Amadis s'en souvint, même dans les bras d'Oriane : Ah ! lui disoit-il, je ne m'éloigne de vous que pour vous mériter. Dans quel temps pourrois-je me rendre plus utile au Roi votre père ? Peut-être le sort me destine-t-il à sauver la vie de celui qui vous donna le jour. Les larmes & les baisers de la tendre Oriane furent sa seule réponse ; elle-même aidoit Gandalin à bien attacher les armes d'Amadis ; elle voulut lacer son casque de ses belles mains. Rapportez-moi bientôt, lui disoit-elle, cette tête charmante ; c'est tout ce que je desire, puisque je suis sûre de votre cœur. Amadis la serroit à tous momens dans ses bras, & sentit déchirer son ame

en faiſant le dernier effort qui l'éloigna d'elle. Suivi de Gandalin & d'Enil, Amadis, par des routes détournées, fut ſe rendre dans le château d'Abradan, ancien Chevalier dont l'habitation étoit près du champ de bataille que les deux Rois avoient choiſi. Le vieux Abradan le reçut avec la politeſſe dont il uſoit pour tous les Chevaliers étrangers; mais lorſque celui-ci le pria d'envoyer un de ſes neveux aſſurer le Roi Liſvard que le beau Ténébreux ſe rendroit le lendemain ſous ſes ordres, il rendit à ce Héros tous les honneurs qu'il devoit à ſa haute renommée.

Liſvard apprit avec la plus grande joie par le neveu d'Abradan, que le beau Ténébreux combattroit pour

lui. Le vieux Grumedan qui devoit porter ſa bannière le jour du combat, lui dit : Sire, il ne vous manque plus qu'un Chevalier, mais le beau Ténébreux en vaut lui ſeul plus de dix. Pluſieurs autres diſoient : Quoique Amadis ſoit abſent, avec le beau Ténébreux nous ſommes aſſurés de la victoire. Agrayes, Galaor & Floreſtan frémiſſoient de colère d'entendre tenir ces propos, & ſe promettoient l'un à l'autre d'effacer les exploits de ce Chevalier qu'on oſoit comparer au redoutable Amadis.

Le neveu d'Abradan, à ſon retour du camp de Liſvard, rendit compte au beau Ténébreux de tout ce qu'on avoit dit lors de ſon meſ-

ſage, & ſur le champ Enil ſe jettant à ſes pieds : Ah ! Seigneur, dit-il, accordez un don à l'homme le plus pénétré d'admiration pour vous. Le beau Ténébreux lui tendit la main en accordant ce don : Il manque un Chevalier dans le nombre des cent du parti du Roi Liſvard, reprit Enil ; donnez-moi l'ordre de Chevalerie, & permettez-moi de combattre près de vous. Gandalin regretta bien de ne l'avoir pas précédé dans cette demande ; mais ſon attachement à la perſonne d'Amadis, auquel il pouvoit être néceſſaire après le combat, le fit différer de demander la même grace. Le beau Ténébreux ayant armé Chevalier Enil, qui reçut de fortes armes d'Abradan, l'un &

l'autre partirent à la pointe du jour, & vinrent joindre le Roi Lifvard, qui faifoit déja fes difpofitions pour combattre.

Lifvard, embraffant tendrement le beau Ténébreux, lui fit part de fon ordre de bataille, & le pria de choifir le pofte qui lui conviendroit le mieux. Ce fera celui, répondit-il, d'où je pourrai fans ceffe veiller fur votre tête facrée.

Lifvard harangua fes Chevaliers avec cette fierté noble & cette confiance qui fait également élever les cœurs & fe les attacher. Cildadan en fit autant de fon côté: Braves Irlandois, leur difoit-il, ferez-vous toujours tributaires de vos injuftes voifins? S'ils font plus riches & plus

nombreux, ſongez que vous êtes auſſi forts, auſſi braves, & qu'aujourd'hui le nombre eſt égal entre vous. L'un & l'autre parti deſiroit trop vivement le ſignal du combat pour le différer. A peine le ſon aigu des trompettes eut frappé l'air, qu'il retentit auſſi par la courſe impétueuſe des chevaux, & par le choc des armes & des lances briſées. Pluſieurs braves Chevaliers perdirent la vie dans cette première atteinte: pluſieurs autres furent déſarçonnés, & foulés par les chevaux avant de pouvoir remonter à cheval. Le beau Ténébreux fit mordre la pouſſière à tous ceux qui ſe préſentèrent à ſes coups; & Galaor jaloux de ſes exploits & deſirant les ſurpaſſer, fon-

dit comme un lion ſur l'eſcadron où pluſieurs géants du parti de Cildadan s'étoient raſſemblés, s'étant promis l'un à l'autre de tourner tous leurs efforts contre le Roi Liſvard, & de le prendre priſonnier, ou de lui arracher la vie.

Cartadaque, Seigneur de l'Iſle défendue, étoit le plus redoutable de tous; & quoique Floreſtan l'eût bleſſé, il avoit déja renverſé ſix Chevaliers de Liſvard, lorſque Galaor, l'attaquant avec furie, le frappa ſur ſon caſque avec tant de violence, qu'il lui abattit l'oreille, & du même coup fit ſauter de ſa main la peſante hache dont il étoit armé. Ce géant, doué d'une force ſurnaturelle, ſaiſit Galaor entre ſes bras,

l'enleva des arçons, & l'eût étouffé, si Galaor, à force de lui donner des coups du pommeau de son épée, ne l'eût assez étourdi pour le faire tomber de son cheval. Galaor ayant alors dégagé son bras droit, enfonça son épée dans la visière de son casque, & lui donna la mort; mais épuisé par ce combat & par le sang qu'il avoit perdu, il resta sans connoissance sur le champ de bataille, sans avoir pu retirer son épée enfoncée dans la tête de Cartadaque. Cildadan étant accouru pour l'achever ou pour le prendre, eût réussi dans son projet, si le beau Ténébreux, s'en étant apperçu, n'eût renversé Cildadan à ses pieds d'un seul coup d'épée. Pendant que Galaor étoit dé-

fendu par son frère, le Roi Lisvard n'avoit plus autour de lui que trois ou quatre Chevaliers blessés ; & le vieux Grumedan, qui défendoit de son mieux la bannière royale à moitié coupée, fut attaqué par le géant Mandafabul qui commandoit le corps de réserve. Ce géant accourant sur un cheval frais & vigoureux, renversa sans peine celui de Lisvard, saisit ce Prince, l'enleva des arçons, & sortant de la mêlée, il l'emportoit vers les galères ; heureusement il fut apperçu par le beau Ténébreux, qui venoit de remonter sur un cheval frais que Gandalin venoit de lui donner. Effrayé du péril que couroit le père d'Oriane, il tombe comme la foudre sur Mandafabul ; &, lui

portant un coup terrible, il le fend à moitié entre le cou & l'épaule; l'épée defcend affez bas pour bleffer le bras du Roi Lifvard, dont le fang auffi-tôt rougit la terre, quoique la bleffure fût légère Mandafabul tomba mort; & fur-le-champ le beau Ténébreux couvrant Lifvard de fon bouclier, tandis que ce Prince remontoit fur un cheval que lui donna Floreftan, s'écria d'une voix terrible: Gaule! Gaule! Victoire! je fuis Amadis! fuyez, & dérobez-vous à la mort. A ces mots, les Irlandois effrayés commençoient à prendre la fuite; mais le brave géant Grandacuriel les ralliant, les ramena pleins d'une nouvelle ardeur au combat. Amadis, qui dans ce moment

perdit le nom de beau Ténébreux, ſelon la prédiction d'Urgande, ſoutint preſque ſeul l'effort de ce nouveau combat, les Chevaliers de Liſvard s'occupant alors du ſalut de ce Prince qui remontoit à cheval, & dont on rattachoit les armes. Floreſtan ſeul s'apperçut du péril d'Amadis, vola pour le ſecourir; & Grandacuriel déſeſpéré de voir tomber ſes Chevaliers ſous l'épée d'Amadis qui l'avoit déja bleſſé, tourna bride ſur Liſvard, & fondit ſur ce Prince, pour venger la défaite de Cildadan qu'il voyoit aſſurée; mais Amadis ayant connu ſon deſſein, le ſuivit avec la même vîteſſe, & lui porta ſur ſon caſque un coup ſi furieux, que les attaches ſe rompi-

rent ; le casque tomba, & Lisvard, qui l'épée haute s'étoit mis en défense, lui fendit la tête, & le fit tomber mort à ses pieds. Grandacuriel fut le dernier du parti de Cildadan, qui périt en combattant. Le reste des Irlandois prit la fuite vers leurs vaisseaux, en abandonnant le Roi Cildadan étendu parmi les morts, ainsi que Galaor.

Lisvard, pénétré de reconnoissance pour Amadis, s'avançoit pour l'embrasser comme un héros auquel il devoit la vie ; mais il le trouva dans un désespoir affreux ; il n'avoit point apperçu Galaor depuis qu'il l'avoit vu tomber, & le croyoit mort, puisqu'il avoit cessé de combattre : il pria Florestan & son cousin Agrayes de

de l'aider à le chercher parmi les morts. Ce ne fut pas ſans peine qu'ils le trouvèrent couvert de ſang & de bleſſures, & ſans donner aucun ſigne de vie ; ils reconnurent le Roi Cildadan à quelques pas de lui dans le même état ; & tous les trois ſe préparoient à les faire emporter, lorſqu'ils virent arriver douze Demoiſelles ſuivies de quatre Ecuyers, dont la plus apparente leur dit : Ces deux Princes en ce moment ſont perdus pour vous, mais ils reſpirent encore, donnez-nous-les & laiſſez-nous-les emporter. Quoi ! donnerois-je mon frère, dit Amadis ? Vous le devez ſans héſiter, lui répondit-elle, ſi ſes jours vous ſont chers. Amadis, en ce moment, ſe ſouvint de la protection d'Urgan-

de ; il couvrit de larmes les joues presques froides de son frère, & le laissa relever de terre, ainsi que Cildadan, par les douze Demoiselles & les quatre Ecuyers, qui les posèrent doucement sur deux lits couverts de pourpre, & les emportèrent dans un vaisseau richement orné, qui les attendoit sur le rivage.

Amadis & Floreſtan, après les avoir vu partir, allèrent relever le vieux géant Gandalac, qui, désespéré d'avoir vu tomber Galaor qu'il avoit élevé comme son fils, s'en étoit pris à un autre géant du parti de Cildadan, dont Galaor avoit reçu parderrière un coup de massue. Ces deux géans s'étoient si bien entre-assommés, que l'Irlandois avoit perdu

la vie, & que Gandalac alloit la perdre, s'il n'eût été promptement secouru.

Lisvard fit enlever les morts des deux partis ; il fit prendre soin des blessés, & fit partir un de ses Chevaliers, pour aller annoncer à Brisene l'heureux succès de ce combat terrible, le retour d'Amadis, & toute la part que ce héros avoit à la victoire qu'il venoit de remporter.

La Reine de la Grande-Bretagne partit aussitôt pour aller au devant du Roi son époux, & regretta qu'Amadis ne fût pas venu lui-même lui porter ces heureuses nouvelles ; mais Amadis savoit qu'il n'eût point trouvé sa chère Oriane auprès d'elle, & son cœur étoit déchiré du funeste

état où ſon frère Galaor étoit encore lorſqu'il avoit été ſecouru par les douze Demoiſelles & leurs Ecuyers. La Reine Briolanie prit l'occaſion du départ de Briſene, pour lui demander la permiſſion d'aller paſſer quelques jours à Mirefleur près de la Princeſſe Oriane, qu'elle ne connoiſſoit point encore. Oriane prévenue par ſa mère de l'arrivée de Briolanie, fit tout préparer pour la bien recevoir, & ne put s'empêcher de deſirer ſecrètement dans ſon cœur, de ne pas trouver à cette jeune Reine des charmes auſſi ſéducteurs que ceux que la renommée avoit ſi ſouvent célébrés.

La première entrevue d'Oriane & de Briolanie fut affectueuſe & polie,

mais accompagnée de cet examen ſevère, & de cette curioſité qui caractériſe preſque toujours celle de deux jeunes perſonnes qui ſe voient pour la première fois, & qui peuvent ſe diſputer l'empire de la beauté. Briolanie approchoit ſi fort de la perfection, qu'un ſentiment jaloux ſe réveilla dans le cœur d'Oriane : elle eut peine à croire qu'Amadis eût pu voir tant de charmes, ſans devenir ſenſible..... Il eſt donc vrai que rien ne peut raſſurer une amante, & que l'amour porte toujours dans l'ame un trouble ſecret que rien ne peut calmer, puiſque l'arc des loyaux amans & la conquêtre de l'épée ne ſuffiſoient pas pour la raſſurer !

Briolanie, moins agitée en ce pre-

mier moment, rendit justice à la belle Oriane : elle la trouva si charmante, si parfaite, qu'elle ne douta plus que ce ne fût pour elle qu'Amadis eût si souvent poussé des soupirs en sa présence, que ce ne fût le desir de retourner aux genoux d'Oriane qui l'eût pressé de la quitter si promptement après la défaite d'Abyseos, & qui l'eût rendu plus embarrassé que galant, lorsqu'elle avoit été prête à lui laisser connoître l'impression qu'il commençoit à faire sur elle. Briolanie, en voyant Oriane, bannit plus que jamais toute espérance d'enchaîner Amadis, & la tranquillité de son ame lui permit de faire mille caresses si vraies & si tendres à la divine Oriane, que celle-ci

ne put ſe refuſer à les lui rendre. Un jour, cauſant enſemble avec cette douce confiance que de jeunes perſonnes ont toujours l'air d'avoir l'une pour l'autre quand elles deſirent de ſe plaire, Oriane ſe crut bien fine, & imagina bien cacher ſes ſecrets ſentimens, en diſant à Briolanie : Mais, ma belle couſine, comment, étant maitreſſe d'un beau Royaume & de votre main, n'avez-vous jamais imaginé d'offrir l'un & l'autre au fils aîné du Roi de Gaule, pour prix de ſa victoire ſur Abyſeos ? Il me ſemble que vous n'auriez jamais pu faire un meilleur choix. Ah ! ma belle couſine, reprit Briolanie (ſans pouvoir s'empêcher de faire un ſoupir) je ne vous cacherai pas que d'abord

j'en ai eu le deſſein ; mais je me trouvai bien heureuſe d'avoir renfermé ces premiers ſentimens, lorſque les ſoupirs, l'air diſtrait, & quelques plaintes même, me firent juger que le cœur d'Amadis étoit plein d'une grande paſſion. Auroit-il mérité d'ailleurs (me dis-je en moi-même) de paſſer ſous l'arc des loyaux amans, s'il n'eût été amoureux autant qu'il étoit fidèle ? Vous ſavez, en effet, de plus avec quelle facilité ce Prince a remporté l'épée ; ce qui nous eſt une nouvelle preuve qu'il aime & qu'il eſt aimé. J'ignore, ajouta-t-elle, en jetant les yeux ſur ceux d'Oriane qui les tenoit alors baiſſés, j'ignore quelle eſt l'heureuſe Princeſſe que ce Héros adore ; mais qu'il eſt doux,

qu'il eſt honorable pour elle, d'être auſſi parfaitement aimée ! Oriane forcée de ſuivre cette converſation embarraſſante, lui dit enfin : Mais, ma couſine, ne ſeroit-ce pas cette Demoiſelle avec laquelle il vint ſous le nom du beau Ténébreux, lorſqu'il tira du fourreau cette épée qui, depuis ſoixante ans, n'avoit pu l'être par perſonne ? car ce fut cette même Demoiſelle qui remporta le précieux couvre-chef..... Je penſe tout comme vous, reprit aſſez vivement Briolanie, & ſi nous revoyons Amadis au retour de Liſvard, ah ! ma couſine, il faudra que nous faſſions ſi bien l'une & l'autre, qu'il ſoit forcé de nous découvrir quelle étoit celle qui remporta le chapeau de

fleurs. J'espère, en effet, que nous le reverrons bientôt, reprit Oriane; cependant je crains bien que sa tendresse extrême pour son frère Galaor ne l'entraîne à le chercher; jamais deux frères n'ont été plus dignes l'un de l'autre, & ne se sont si tendrement aimés. Vous avez bien raison de louer Galaor, reprit Briolanie; j'avoue qu'il est bien aimable & bien brave, mais son cœur est si léger!.... Que ne fait-il aimer comme Amadis, puisqu'il a reçu les mêmes dons de plaire? Ah! ma charmante cousine, dit Oriane, il me semble qu'il seroit bien flatteur & bien doux de faire assez complètement la conquête de l'aimable Galaor, pour attacher son cœur & triompher de sa légèreté.

Tandis que les deux belles Princeſſes s'occupoient de Galaor, ce jeune Prince éprouvoit bien des événemens extraordinaires : il ne reprit point la connoiſſance tant qu'il fut ſur la galère dans laquelle les douze Demoiſelles l'avoient enlevé du champ de bataille avec Cildadan ; &, lorſqu'il commença d'ouvrir les yeux, il ſe trouva ſur un lit dans un ſallon richement orné, élevé de trente pieds ſur quatre gros piliers de marbre, & ſitué dans un grand jardin émaillé de fleurs. Cildadan n'étoit pas dans une poſition ſi riante ; en reprenant ſes ſens, il ſe trouva dans un bon lit, mais ce lit étoit enfermé ſous une voûte dans une tour bâtie ſur une roche iſolée, que la mer

environnoit & battoit de toutes parts.

Les secours que l'un & l'autre reçurent, furent cependant les mêmes : Cildadan vit bientôt arriver une Demoiselle respectable par son âge & par son maintien, suivie de deux vieux Chevaliers : elle versa sur ses blessures un baume assez salutaire pour lui procurer un doux sommeil. Galaor fut traité de même par une Demoiselle entre deux âges, qui s'étoit fait suivre par deux charmans enfans de quatorze à quinze ans, qui portoient chacune de petites boîtes de jaspe fleuri, pleines du baume le plus précieux. La Demoiselle qui les conduisoit vit avec plaisir que Galaor leur sourioit en les regardant ;
elle

elle eſpéra dès ce moment beaucoup de ſa guériſon ; & dit aux jeunes filles qu'elle laiſſa près de lui, d'être attentives à lui rendre compte des progrès du retour de ſa ſanté. Galaor les laiſſa faire tout ce qu'elles voulurent, & ſentit bientôt calmer la douleur que lui cauſoient ſes bleſſures ; mais il ne s'endormit point comme Cildadan, & s'amuſa beaucoup à cauſer avec ces deux aimables enfans qui ſavoient les plus jolis contes, & qu'elles tenoient de pluſieurs Fées douées d'autant d'imagination que de pouvoir ; malheureuſement les manuſcrits de ces contes ſe perdirent alors, & furent bien des ſiècles avant d'avoir été retrou-

vés par Hamilton, le Chevalier de Bouflers & M. de Marmontel.

Lorſque la Demoiſelle revint le lendemain, elle fut raſſurée ſur l'état de Galaor, en levant le premier appareil ; elle lui fit eſpérer qu'au bout de huit jours il ſeroit en état de ſe lever. Mais, lui dit-il, ne mettrez-vous pas le comble à vos bienfaits, en me procurant la liberté ? Si cette grace n'eſt pas en votre puiſſance, je vous conjure de faire avertir la célèbre Urgande de ma ſituation. La Demoiſelle ſe prit à rire: Ah ! ah ! dit-elle, vous avez donc bien de la confiance dans le pouvoir d'Urgande ? Comment n'en aurois-je pas, dit-il dans ma première bienfai

trice, pour laquelle je voudrois exposer mille fois ma vie ? Puisque vous pensez ainsi, lui répondit-elle, je suis assez de ses amies pour vous promettre de sa part de vous guérir, & de vous remettre en liberté, pourvu que vous m'accordiez un don pour elle, dont elle vous fera souvenir quand elle aura besoin de vous. Galaor n'hésita pas à le lui promettre; & la Demoiselle en sortant le laissa dans la même compagnie de la veille. Cildadan ne jouissoit pas d'une société si riante; il n'étoit soigné que par la vieille Demoiselle, accompagnée des deux Chevaliers armés, dont les longues barbes blanches tomboient sur leur ceinture; &, quoiqu'il sentît que de jour en jour sa santé se répa-

roit, il avoit la douleur de se voir dans une prison inaccessible, sous la garde de la Demoiselle & de ces deux Chevaliers, qui se retiroient toujours sans parler.

Le troisième jour, lorsque la Demoiselle revint chez Galaor, l'une des deux jeunes filles accourut vers elle, & lui dit : Mon Dieu ! ma tante, je suis bien inquiète aujourd'hui du Chevalier blessé ; il a paru ce matin plus tourmenté qu'à l'ordinaire ; il me prenoit la main, il sembloit me demander du secours, & j'ai bien regretté de n'être pas aussi savante que vous ; j'aurois moi-même appliqué du baume nouveau sur ses blessures !.... Eh bien ! soyez attentive, lui dit-elle, à ce que vous

me verrez faire, & s'il retomboit dans le même état, vous pourrez me remplacer.

La Demoiselle à ces mots s'approcha du Chevalier blessé : Quoi ! Galaor, lui dit-elle, est-il possible que vous puissiez méconnoître votre meilleure amie, & croyez-vous qu'une autre qu'Urgande eût pû vous sauver la vie ? Galaor voulut faire un effort pour embrasser ses genoux, mais Urgande l'arrêta : Toute espèce d'agitation, lui dit-elle, pourroit vous être nuisible ; lorsque les premiers huit jours seront passés, soyez sûr que je vous donnerai de nouvelles marques de mon amitié.

Urgande se mit aussitôt en devoir de découvrir ses blessures, & sa

nièce Juliande s'appliqua ſoigneuſement à voir comment elle s'y prenoit pour les traiter. Galaor plein de courage n'avoit reçu que des bleſſures honorables dans ce combat, preſque toutes avoient porté ſur ſon ſein, & Juliande fut bien attendrie en le voyant ainſi maltraité ; jamais elle n'avoit été plus attentive aux leçons de ſa tante qu'elle le fut dans ce moment ; ſes mains blanches ſe promenoient de bleſſures en bleſſures, & levoient bien doucement les appareils. Elle cherchoit avec inquiétude s'il en étoit échappé quelqu'une à ſa tante, qui ſourioit de cet examen, & qui finit par l'interrompre. Quoique le bon cœur de Galaor commençât à lui donner l'air de la

plus vive reconnoissance, la prudente Urgande prit le parti de toucher légèrement le front de Galaor, qui s'endormit aussitôt. Elle fit retirer ses nièces, & occuper leurs places par Gasuval son Ecuyer, & par Ardan, le nain d'Amadis, qu'elle avoit amené dans sa galère, pour servir Galaor lorsqu'il seroit guéri de ses blessures.

Son assoupissement ayant peu duré, ce Prince à son réveil fut très-fâché de ne plus voir les deux jolies nièces d'Urgande ; & la presence de deux hommes qu'il aimoit, ne put le dédommager de celle de deux jeunes Demoiselles qui lui plaisoient : il fut forcé cependant, les quatre nuits suivantes, de causer assez tristement

avec eux, ſans oſer ſe plaindre à la ſage Urgande de l'avoir privé d'une ſociété beaucoup plus aimable.

Pendant ce même temps, Urgande continua de laiſſer croire à Cildadan qu'il avoit perdu pour toujours la liberté, & lorſqu'elle lui donna quelque eſpérance de ſortir de cette priſon, ce ne fut qu'après l'avoir amené par degrés à lui promettre que déſormais tout ſon reſſentiment ſeroit éteint dans ſon cœur contre le Roi Liſvard & ſes Chevaliers, & que non-ſeulement il ſe ſoumettroit à lui payer le tribut accoutumé, mais même à devenir déſormais ſon allié le plus fidèle.

Quelques jours après que Cildadan en eut prêté le ferment, Urgande

fut forcée de sortir de son Isle, & de se rendre chez le sage Alquiffe, pour prendre avec lui des mesures sur les grands événemens qu'elle prévoyoit être déja prochains. Elle se plaignit en présence de ses nièces de l'embarras où elle étoit de n'être plus à portée de pouvoir prendre soin des deux Chevaliers blessés. Ah! ma chère tante, lui dit Juliane avec empressement, ma sœur & moi nous avons été tellement attentives à vous voir soigner leurs blessures, que vous pouvez avec confiance nous envoyer à leur secours. Pour moi, continua-t-elle, je me charge de Galaor, & vous verrez à votre retour que vous serez bien contente de mes soins & de mon adresse...... Urgande

fut un inſtant ſans lui répondre........
On ne peut fuir ſa deſtinée (dit-elle); allez donc les trouver, mes chères enfans, & raſſurez-les ſur mon abſence qui ſera moins longue qu'il me ſera poſſible.

Elle partit à ces mots, ſur un char traîné par deux dragons, & diſparut bientôt dans les airs. La ſœur aînée de Juliande, qui ſe nommoit Soliſe, courut au ſecours de Cildadan, & voyant les deux vieux Chevaliers prêts à la ſuivre, ſon bon petit cœur lui fit imaginer que leur préſence ne pouvoit être que nuiſible à la guériſon de Cildadan, en entretenant ſans ceſſe dans ſon eſprit l'idée de ſa captivité: les deux vieux Chevaliers, que l'air de la mer avoit

enrhumés, furent fort aises d'éviter cette corvée, & Solise munie des médicamens nécessaires, courut sur le rocher où reposoit Cildadan. Elle fut assez agréablement surprise en entrant dans la chambre de ce Prince, pour s'arrêter quelques momens à le considérer. Cildadan avoit à peine un an plus que Galaor, il l'égaloit presque pour les graces & pour la beauté: Ah! s'écria-t-il, en voyant entrer Solise, j'espère tout, puisqu'une divinité bienfaisante daigne venir à mon secours!...... Solise s'approcha d'un air doux & compâtissant: je regrette bien, lui dit-elle, de n'avoir pas suivi ma tante dans les premières visites qu'elle vous a faites; je ne connois point encore

vos blessures ; mais soyez certain que je ferai de mon mieux pour que vous ne vous apperceviez pas de son absence. Ah! lui dit-il, je sens déja que votre présence me rappelle à la vie, & à l'espérance d'un sort plus heureux.

Julinde n'avoit perdu que le temps de voir disparoître Urgande pour voler au secours de Galaor. Son petit amour-propre de quatorze ans lui faisoit croire qu'elle étoit assez habile pour étonner sa tante, à son retour, par le succès des soins qu'elle alloit prendre ; & ce pauvre Galaor, d'ailleurs, lui paroissoit si joli, si doux, si riant, qu'elle se sentoit un secret plaisir à le guérir & à mériter sa reconnoissance. Quoi !

c'eſt vous, belle Juliande, s'écria-t-il, (en la voyant entrer ſeule, & lui voyant fermer la porte avec ſoin pour n'être pas interrompue ni diſtraite dans un travail qu'elle ſentoit mériter toute ſon attention), quoi! c'eſt vous qui venez aujourd'hui pour me ſecourir! Juliande lui fit part des raiſons qui venoient de forcer Urgande à partir, & ces raiſons parurent ſi bonnes à Calaor, qu'il en trouva bientôt d'auſſi fortes pour envoyer Ardan raſſurer Amadis ſur ſon état préſent. Il ordonna à Gaſuval de parcourir ſur le champ l'Iſle d'Urgande, pour lui trouver un cheval propre à porter un Chevalier, eſpérant être bientôt en état de s'en ſervir. L'un & l'autre obéirent à des

ordres aussi pressans; & Galaor, en voyant Juliande s'approcher de son lit, sentit que chaque pas qu'elle faisoit sembloit hâter sa guérison.

Les blessures de Galaor étoient déja presque toutes refermées; il baisa les jolies mains qui s'occupoient à les découvrir; il avoit un air si tendre, si reconnoissant, que Juliande en étoit attendrie: Vos blessures vont très-bien, lui dit-elle, mais n'auriez-vous pas un peu de fièvre? je vois dans vos yeux un feu qui m'inquiète. Galaor la rassura; son sein étoit déja découvert, & le pauvre blessé prenant la main de Juliande, la posa sur son cœur: Ah Dieux! s'écria-t-elle, comme il palpite!..... Son effroi fut extrême;

elle ignoroit les moyens de calmer une agitation qui n'avoit jamais paru devant sa tante, dont elle oublioit les leçons en ce moment. Mais.... lui dit-elle d'une voix tremblante, je crains que vous ne soyiez bien plus mal que ces derniers jours. Galaor ne répondit rien, & Juliande fut encore bien plus effrayée lorsqu'elle crut qu'un transport violent mettoit ses jours en danger. Elle en fit un cri de surprise & de douleur; mais l'instant d'après, elle fut rassurée en le trouvant un peu mieux.

La petite boîte de jaspe fut employée à son tour, & les cicatrices tendres & vermeilles qui tranchoient sur la blancheur du sein de Galaor, furent doucement étuvées avec le

même baume qui les avoit fermées : elles parurent en si bon état à Juliande, qu'il ne lui resta plus d'inquiétude que pour le retour de ce transport qui l'avoit effrayée au point de la mettre hors d'elle-même ; mais le blessé la rassura. Plus tranquille alors, il embrassa tendrement Juliande, en la remerciant de lui avoir sauvé la vie ; il la conjura de ne le pas laisser seul pendant l'absence de son Ecuyer..... Ah ! vraiment, dit-elle, je m'en garderai bien. Eh ! que sais-je ?..... Si ces mêmes accidens alloient vous reprendre..... Et que diroit ma tante si je négligeois les moyens de vous en guérir avant son retour ?.... Le bon Galaor l'assura bien qu'il couroit les plus grands

risques sans sa présence & sans des soins assidus : alors Juliande, prenant un petit air grave & bien capable, elle lui présenta de sa main ce qu'Urgande lui faisoit prendre tous les jours; elle l'arrangea bien dans son lit, & lui prescrivit de se livrer au sommeil pendant quelques heures : cependant elle reprit un air plus tendre, en lui promettant qu'elle se trouveroit à son réveil.

Juliande de ce pas fut rejoindre sa sœur qui revenoit dans l'instant de chez Cildadan : toutes les deux rougirent en se regardant, & Solise fut celle qui demanda la première à sa sœur, comment elle avoit rempli les ordres de leur tante, pour le traitement du Chevalier qu'elle lui avoit

confié ? Et vous, ma ſœur, lui répondit Juliande d'un air embarraſſé ?.... Pendant quelques momens, les deux jeunes ſœurs continuèrent à s'interroger, aucune des deux n'oſant haſarder de répondre la première : à la fin, la confiance commençant à ſe rétablir, elles ſe mirent à ſe raconter toutes les deux à-la-fois tout ce qui s'étoit paſſé dans l'action importante qu'elles venoient de faire ; des ris immodérés interrompirent cent fois leur récit ; une des deux ſœurs mettoit ſa main ſur la bouche de l'autre, pour ſe faire écouter ; & ce ne fut qu'après s'être preſque battues, & s'être baiſées à tous momens, qu'elles s'apprirent mutuellement que l'évènement de leurs viſites, à quelques

petites circonſtances près, avoit abſolument été le même.

Les trois jours pendant leſquels Urgande fut abſente furent ſi bien employés, les deux ſœurs furent ſi doucement occupées à calmer les légers accidens que leur tante n'avoit pas connus, qu'à ſon retour ils ne reparurent point en ſa préſence. Urgande eut l'air d'être très-contente des ſoins de Soliſe & de Juliande : elle eut bien celui de croire tout ce que Cildadan & Galaor lui dirent de la reconnoiſſance qu'ils leur devoient; mais, comme aucune Fée ne ſavoit lire auſſi bien qu'elle dans l'avenir, dès ce moment elle eut ſoin de s'aſſurer de deux excellentes nourrices, & même elle ſut prévoir que deux

jolis enfans, dignes de Galaor & de Cildadan, seroient un jour les compagnons de celui qui devoit naître, pour le bonheur d'Amadis & d'Oriane, & pour la gloire & la réunion de la Gaule & de la Grande-Bretagne.

Le temps approchoit où ces espèces d'orages, si fréquens dans les grandes Cours, alloient naître, où les intérêts particuliers prévaudroient sur l'intérêt général, où de vils flatteurs se feroient écouter, & forceroient le caractère magnanime de Lisvard à se livrer à la défiance, à l'injustice, & même jusqu'à l'ingratitude. Ce Prince, après sa guérison des blessures qu'il avoit reçues, s'étoit rendu dans la ville de Fernèse,

où sa famille & sa Cour s'étoient rassemblées. Oriane & Briolanie sentirent une joie presque égale, en y voyant arriver Amadis; mais l'une ne donnoit déja plus qu'à la reconnoissance, des sentimens que l'autre donnoit à l'amour.

Oriane cependant ne pouvoit se défendre d'une secrète inquiétude, toutes les fois que Briolanie parloit à son défenseur. Cette belle Reine, faisant des questions un jour sur l'Isle Ferme & sur les merveilles qu'elle renfermoit, Amadis peignit celles de la chambre défendue avec tant d'admiration, que Briolanie ne pût s'empêcher de lui demander la permission d'en faire l'épreuve. On sait que le Chevalier qui prétendoit à pénétrer

jusques dans cette chambre redoutable, devoit surpasser le célèbre Apollidon par ses exploits & par sa renommée; & que la Dame qui se sentoit le courage de se présenter à cette épreuve, ne pouvoit y réussir qu'en surpassant la belle Grimanèse en charmes, en amour, & en fidélité.

Amadis répondit à Briolanie avec politesse, qu'elle étoit trop en droit de tenter cette épreuve avec confiance pour la différer. Cette réponse suffit pour ranimer les soupçons & le courroux d'Oriane, qui se leva sans regarder Amadis, & fut de ce pas porter des plaintes amères à la Princesse Mabille, en lui disant que son cousin étoit si convaincu du

pouvoir des charmes de Briolanie, qu'il l'avoit lui-même preſſée de faire l'épreuve de la chambre défendue. Mabille ſe douta bien que la jalouſie d'Oriane lui faiſoit changer le vrai ſens de la réponſe d'Amadis; & s'étant fait rapporter tout ce qui pouvoit avoir précédé cette réponſe, elle jugea que ſon couſin ne pouvoit en faire une autre en pareille occaſion. Mabille étoit vive, & ſon indifférence naturelle l'empêchoit d'excuſer les inquiétudes momentanées des amans; elle ſe fâcha ſérieuſement contre Oriane; elle lui reprocha d'avoir penſé déja coûter la vie à ſon malheureux couſin, par ſon injuſtice: Vous ſavez, lui dit-elle, que ſa vie ou ſa mort dépendent abſolument de

vous ; & puisque vous avez l'ingratitude de vous livrer encore à des soupçons que tant de raisons doivent bannir à jamais de votre ame, je ne veux plus en être le témoin, & je vais prier le Prince Galvanes, mon oncle, de me remener en Ecosse avec lui.

Oriane fondant en larmes, se précipita dans les bras de sa cousine ; elle convint de tous ses torts, & sut en obtenir le pardon. Briolanie & les Dames de la Cour pressèrent vainement Amadis de leur dire le nom de la Dame qui l'accompagnoit lorsqu'il obtint l'épée, & lorsqu'elle remporta de même le beau chapeau de fleurs. Amadis mit tant d'esprit & d'adresse dans cette réponse,

qu'il les contenta sans leur rien apprendre. Oriane profita de cette occasion pour lui prouver que la tranquillité de son ame lui permettoit de lui faire des plaisanteries, & le pressa si vivement de lui dire le nom de cette Dame, ou du moins de la lui peindre, qu'il ne put se tirer d'embarras qu'en lui disant : Madame, pendant tout le temps que je fus avec elle, je n'ai pu voir que ses cheveux, & je fus surpris de les trouver presque aussi beaux que les vôtres.

Les Dames ne s'arrêtent pas facilement dans leurs questions, & surtout les Dames de la Cour qui sont souvent très-exigeantes ; mais Amadis fut heureusement appelé par le Roi Lisvard, & se rendit chez ce Prince ;

il trouva près de lui Quedragant, qui sur-le-champ lui dit : Chevalier, sous le nom du beau Ténébreux vous m'avez donné la vie, & m'avez fait promettre de me rendre à la Cour du Roi de la Grande-Bretagne ; vous m'avez fait jurer de ne plus porter les armes contre lui, d'attendre Amadis en sa Cour, & de renoncer à tout ressentiment de la mort de mon frère Abyes ; j'ai rempli ma promesse, & je m'acquitte envers vous ; mais que le beau Ténébreux me fasse donc connoître Amadis, & soyez encore assez généreux pour m'obtenir son amitié, & pour lui demander de me recevoir au nombre de ses frères d'armes, & de me permettre de

lui demeurer attaché le reste de ma vie. La réponse d'Amadis fut d'accourir à Quedragant, de l'embrasser, & de lui jurer pour toujours cette fraternité d'armes si sacrée pour nos braves & loyaux ancêtres.

Landin, le neveu de Quedragant, témoin de cette nouvelle alliance, s'avança vers Florestan d'un air noble & riant : Brave Chevalier, lui dit-il, je venois pour remplir ma promesse & pour vous combattre; mais j'espère que vous serez aussi généreux qu'Amadis, en recevant cette épée à la place de mon gage que je vous avois remis. A ces mots, il lui présente par la poignée celle qu'il portoit à son côté ; Florestan se hâta de détacher la sienne : Je ne l'accepte,

brave Landin, lui dit-il, qu'à condition que vous recevrez la mienne, & le même serment que mon frère vient de faire à votre oncle. Cet heureux accord entre ces deux Chevaliers, la noblesse & la vérité qu'ils y portèrent, attendrit toute la Cour de Lisvard; Quedragant & Landin regrettèrent que Galaor n'en eût pas été le témoin, & promirent dès ce moment à ses frères de partager les soins qu'ils alloient prendre pour le retrouver.

Lisvard eût desiré partir lui-même pour entreprendre la recherche de son Chevalier; mais il sentit qu'il devoit tous ses soins à la délivrance d'Arban de Norgales & d'Angriote d'Estravaux qui languissoient dans

l'Isle de Montgase, exposés aux mauvais traitemens que la barbare veuve de Famongomad leur faisoit essuyer dans la plus affreuse prison.

Amadis & Florestan étoient prêts à partir avec Agrayes pour chercher Galaor, lorsqu'un événement qui d'abord effraya toute la Cour de Lisvard les arrêta. Ce Prince se promenant vers la fin du jour sur le bord de la mer, vit approcher deux pyramides de feu, dont l'une s'élevoit jusqu'aux nues, & paroissoit sortir du sein des eaux. Lisvard trop intrépide pour en être effrayé, s'avança suivi des trois frères & d'Agrayes; ils distinguèrent bientôt au milieu des flammes qui devinrent plus brillantes que jamais, une galère

dorée qui portoit des voiles de pourpre, & conſtruite ſur le modèle de celle que montoit Cléopâtre ſur le Cydnus, quand elle parut la première fois aux yeux de Marc-Antoine; des ſons harmonieux & douze Demoiſelles vêtues de blanc, qui, parées de guirlandes de fleurs, paroiſſoient ſur les bords de cette galère, annoncèrent à Liſvard l'arrivée de la ſage Urgande.

Cette puiſſante Fée tenoit dans ſes mains un petit coffre d'or; elle en tira ſur-le-champ une bougie allumée qu'elle jeta dans la mer, & dans l'inſtant ces feux s'éteignirent. Liſvard s'avança pour lui donner la main. Amadis voulut baiſer le bas de ſa robe; mais Urgande l'embraſ-

ſant, lui dit : Vous iriez vainement à la recherche de votre frère Galaor, il eſt dans mon Iſle, inviſible pour tous les mortels ; mais ſoyez tranquille ſur ſon état, jamais il ne s'eſt mieux porté. Il eſt toujours le même, ajouta-t-elle en riant, & bientôt vous le verrez plus beau, plus brave, mais moins digne que jamais des prix qui ſont dus à votre fidélité.

Liſvard conduiſit Urgande à ſon palais, où Briſene, Oriane & Briolanie la reçurent avec le plus tendre empreſſement, & la firent aſſeoir au milieu d'elles. L'arrivée d'Urgande, & les bonnes nouvelles qu'elle avoit données de Galaor, ayant arrêté le grand nombre des Chevaliers qui ſe diſpoſoient à partir pour ſa

recherche, les Dames furent très-aises de n'être point abandonnées, & la joie se rétablit dans cette Cour. Jamais vous ne l'avez vue si brillante, dit Urgande à Lisvard, & nul Souverain ne peut rassembler un aussi grand nombre de Chevaliers renommés. Qui pourroit résister à la force de vos armes, tant qu'ils vous demeureront attachés? Mais, hélas! dit-elle les larmes aux yeux, que je crains, ô Roi Lisvard, que la fortune ne se lasse de vous favoriser, & qu'enorgueilli par votre puissance, & trompé par des traîtres & de lâches flatteurs, vous ne vous prépariez les plus mortels chagrins!

Madame, dit-elle, à Brisene, si la plus haute valeur illustre les Che-

valiers du Roi votre époux, la plus rare beauté pare votre Cour ; & les événemens qui viennent de se passer sous vos yeux, vous prouvent que les vertus & la loyauté des Dames qui la composent, sont égales à leurs charmes : la conquête du chapeau de fleurs est la plus honorable & la plus brillante qu'aucune Dame pût jamais faire.

Oriane rougit à ces mots ; &, sachant que rien ne pouvoit échapper à la savante Urgande, elle craignit qu'elle ne dît quelque chose qui pût la faire connoître ; mais Amadis la rassura bientôt, en lui disant tout bas que la prudence d'Urgande égaloit son savoir. Il en étoit si persuadé, qu'il osa même presser Urgande de

nommer celle dont on cherchoit en vain à connoître le nom. Vraiment, lui répondit Urgande, c'eſt à vous que je m'adreſſerois pour le ſavoir, puiſqu'après qu'elle eut couronné ſes cheveux du chapeau de fleurs, vous l'amenâtes avec vous, & vous la délivrâtes des inſultes de Lindoraque & du danger de tomber dans les mains d'Arcalaüs : mais je crois que nous n'en ſavons ni plus ni moins l'un que l'autre ; & tout ce que je peux dire de plus, c'eſt que vous vous trompez tous, ſi vous imaginez que ce ſoit une Demoiſelle qui tienne le chapeau de fleurs en ſa puiſſance, puiſque j'ai quelques raiſons pour croire que c'eſt la plus belle & la plus parfaite de toutes les Dames. Amadis

rougit alors à son tour; Urgande sourit finement, & les questions cessèrent. Urgande fut très-aimable pendant toute la soirée qui suivit cette conversation. Sensible aux caresses de la belle Oriane, elle demanda de passer la nuit avec elle; &, lorsque les Dames se retirèrent, elle fut conduite dans l'appartement de cette Princesse, où Mabille & Briolanie occupoient un lit, & cette aimable Fée partagea celui d'Oriane.

Urgande, s'appercevant que Mabille & Briolanie dormoient déja, prit les mains d'Oriane & lui dit: Vous veillez, belle Oriane; ne parlerons-nous pas un peu de celui qui veille si souvent pour vous? Oriane n'osa répondre, craignant d'être en-

tendue; mais Urgande l'eut bientôt rassurée, elle dit quelques mots, & sur le champ Mabille & Briolanie se mirent a ronfler. Appellez la Demoiselle de Danemarck, lui dit Urgande; & celle-ci accourant à la voix d'Oriane, tomba dès qu'elle eut passé le seuil de la porte, & se mit à ronfler pareillement. Eh bien! charmante Princesse, dit Urgande, vous voyez que nous sommes bien en sûreté. Ah! Madame, dit Oriane, en penchant sa tête sur son sein, je vois bien que rien ne peut vous être caché; mais puisque vous connoissez l'état de mon ame, l'union que j'ai contractée, & mes secrets les plus cachés, de grace, dites-moi ce que vous prévoyez de la suite des évè-
nemens

nemens de ma vie ? Il ne m'eſt pas permis de vous le découvrir ouvertement, lui dit Urgande. A ces mots, elle prit le ton d'une Sibylle, & lui fit une longue prédiction, où tous les évènemens futurs étoient préſentés ſous une forme métaphorique, & dont quelques-uns alarmèrent Oriane, au point de la faire repentir d'avoir fait des queſtions trop preſſantes.

Le charme aſſoupiſſant qu'Urgande avoit jeté ſur la chambre d'Oriane, ceſſa dès le lever du ſoleil. La Demoiſelle de Danemarck fut très-ſurpriſe en ſe réveillant de ſe trouver à demi-nue ſur le parquet de cette chambre ; elle aida la Princeſſe Oriane à s'habiller. Urgande, la prenant

ſous les bras, paſſa chez Liſvard, où les trois frères s'étoient déja raſſemblés : Vous avez connu la vérité de mes prédictions, leur dit-elle, puiſque trois grands coups d'épée ont décidé du ſort du combat contre Cildadan, & que l'un de ceux qu'Amadis a portés au moment de délivrer Liſvard, a fait couler le ſang de ce Roi juſqu'à terre : je vais vous en faire de nouvelles ; mais elles ſont ſi compliquées que vous vous tourmenteriez en vain pour les expliquer. Bien des orages, bien des combats, bien du ſang répandu vont troubler la paix de cette heureuſe Cour ; & vous, Amadis, vous ſerez bientôt obligé de regretter d'avoir fait la conquête de la riche épée, au point

de desirer qu'elle fût ensevelie sous les ondes de la mer.

Amadis étoit trop intrépide pour être troublé par l'annonce du plus grand péril : J'essaierai du moins, dit-il, de ne rien perdre de ce que j'ai eu le bonheur d'acquérir, & je ne crains rien pour ma vie. Ah ! dit Urgande, un aussi grand cœur que le vôtre est propre à tout surmonter ; mais votre magnanimité subira de cruelles épreuves. A ces mots, Urgande prit congé de Lisvard, qui la reconduisit à son vaisseau. Dès que les ancres furent levées, les deux feux se rallumèrent ; & les vaisseaux d'Urgande, voguant avec rapidité, disparurent bientôt à tous les yeux.

Une heure après son départ, une

Demoiſelle aſſez belle & bien parée, mais d'une taille preſque giganteſque, ſe fit annoncer à Liſvard, & lui demanda de l'écouter. Liſvard lui répondit de l'air le plus poli, qu'il étoit prêt à l'entendre. La Demoiſelle alors tira d'un riche porte-feuille une lettre ſcellée de deux ſceaux : Avant de l'ouvrir, dit-elle d'un air fier, puis je ſavoir ſi celui qui ſe faiſoit nommer le beau Ténébreux eſt dans cette Cour ? Amadis prit la parole, & lui dit qu'il deſiroit, en ſe faiſant connoître, qu'elle voulût l'employer pour ſon ſervice ; alors cette Demoiſelle, que tous ſes propos firent bientôt ſurnommer l'injurieuſe, en tint de très-offenſans pour lui, dit qu'elle doutoit qu'il

osât répondre à la lettre qu'on alloit lire. Amadis sourit, & pria le Roi de lui permettre d'en faire lui-même la lecture. Cette lettre portoit que Gradamase, la géante du lac brûlant, & sa fille Madasime, desirant épargner le sang de leurs sujets, & même de Lisvard, proposoient de remettre la possession de cette souveraineté, & la délivrance d'Angriote & d'Arban de Norgales, au sort d'un combat que le redoutable Ardan Canille livreroit seul à seul contre Amadis. Cet Ardan Canille étoit une espèce de monstre, de la taille d'un géant, d'une figure horrible, & d'une force si prodigieuse, que depuis cinq ans personne n'avoit osé le combattre. Le Demoiselle injurieuse, après la

lecture de cette lettre, finit par dire : Amadis, attends-toi, si tu n'acceptes pas ce combat, à recevoir bientôt en présent les têtes des deux Chevaliers que tu gardes comme tes compagnons. Amadis ne voulut pas laisser le temps à Lisvard de répondre. Oui, j'accepte ce combat, dit-il à la Demoiselle ; mais quelle sûreté Gradamase donnera-t-elle de l'accomplissement des propositions qu'elle fait dans sa lettre ? Je crois, dit la Demoiselle, qu'elle risque si peu dans l'événement d'un combat contre vous, que j'offre de sa part de remettre la belle Madasime, sa fille, en ôtage entre les mains du Roi Lisvard, avec dix Chevaliers & autant de Demoiselles

du haut parage ; on amenera même les deux prifonniers pour qu'ils foient témoins du combat, & qu'on leur tranche la tête au moment où l'on verra tomber la vôtre.

Bruneau de Bonnemer aimoit trop Amadis, pour entendre fans indignation les propos de la Demoifelle injurieufe : Sachez, lui dit-il, que tel que puiffe être Ardan Canille, fa préfomption & fa force ne le garantiront pas de tomber fous les coups d'Amadis ; & je defirerois vivement que votre Ardan pût amener un fecond, pour me mettre à même de le combattre. Ah ! vraiment, dit la Demoifelle injurieufe, je ne comptois que fur la tête d'Amadis ; mais, puifque vous êtes fi fort fon ami, je me

ſens aſſez le deſir de voir auſſi tomber la vôtre, pour vous promettre de vous amener mon frère qui ſe chargera de ce ſoin. Sur cela Bruneau préſenta ſon gage à la Demoiſelle injurieuſe, qui le reçut, & le fut porter à Liſvard avec une attache de pierreries, priant ce Prince de garder les deux gages juſqu'après le combat.

La coutume étoit alors de bien recevoir, & même de traiter avec magnificence ceux que l'on chargeoit de porter de pareils cartels. Amadis, voulant voir ſi la Demoiſelle injurieuſe ſoutiendroit toujours le même ton & le même caractère, s'approcha d'elle, & la pria de venir ſe repoſer & de dîner dans ſon palais.

Tous les lieux me ſont égaux, lui dit-elle, & je n'imagine point de raiſon de vous refuſer ; je ſuis ſi contente d'ailleurs de vous voir, contre mon attente, accepter un combat que l'amour de la vie vous devroit faire éviter, que je me plais à voir plus long-temps la victime qu'Ardan Canille ſacrifiera bientôt aux mânes de Famongomad & de Barſinan.

A ces mots elle lui préſenta la main d'un air plus fier que jamais, & ſe laiſſa conduire à ſon palais.

Amadis l'ayant fait entrer dans un riche appartement, qui malheureuſement ſe trouvoit être celui qu'il occupoit, il crut qu'il étoit de la politeſſe de l'y laiſſer ſeule quelque

temps avec une Demoiselle qui l'avoit suivie ; & de ce pas il alla donner ses ordres pour faire promptement servir un somptueux repas. La Demoiselle injurieuse, en parcourant des yeux l'appartement d'Amadis ; lorsqu'elle fut seule, apperçut au chevet de son lit la belle epée qu'il avoit conquise, comme le prix de son amour & de sa loyauté ; elle forma sur-le-champ le coupable dessein de la lui ravir ; & elle eut l'adresse de l'exécuter en la tirant de son riche fourreau & la plaçant sous sa robe, où la grandeur de sa taille lui donna le moyen de la cacher. Bientôt après elle sortit, sous le prétexte de parler aux Ecuyers qui l'avoient suivie ; &, remettant cette

épée à l'un de ceux qui retournoient à son vaisseau, elle lui donna ses ordres pour la cacher à fond de cale, & sur-le-champ elle revint d'un air libre dîner avec Amadis & Bruneau de Bonnemer, qui ne purent, par toutes les politesses dont ils la comblèrent, l'engager à leur parler d'un ton plus honnête & plus doux.

La Demoiselle injurieuse abrégea sans peine un dîner, que rien ne rendoit agréable par l'humeur qu'elle y portoit sans cesse; &, se hâtant de retourner à son vaisseau, elle partit très-contente de son message, & très-aise d'avoir privé son ennemi de l'épée dont les géans ses oncles avoient éprouvé la bonté.

Dès qu'elle fut de retour au lac

brûlant, non-seulement elle se fit honneur de la fierté qu'elle avoit mise dans son message, de sa réussite à mettre Amadis à portée de tomber sous les coups d'Ardan, mais aussi d'avoir su lui dérober la bonne épée que ce dernier reçut de sa main avec bien de la reconnoissance, ne pouvant s'en procurer une meilleure pour le combat qu'il étoit prêt à livrer.

Ardan joignoit à sa taille de géant une figure hideuse, une ame atroce, & n'étoit fait que pour inspirer l'horreur & le mépris de son amour. Ce monstre avoit été adouci par les charmes de Madasime, dont la main devoit être le prix de son combat contre Amadis. Madasime n'avoit

point oublié l'aimable Galaor ; non-seulement elle regrettoit que son frère fût exposé dans un combat aussi terrible, mais elle avoit une si grande horreur pour Ardan, qu'elle avoit résolu de se donner la mort s'il étoit vainqueur, plutôt que de l'accepter pour époux. Je ne veux passer pour être Chevalier digne d'estime, ni recevoir votre main, dit-il à Madasime, si dans moins d'un quart-d'heure, je ne fais voler la tête d'Amadis, & si je ne vous l'apporte pour présent de noces. En disant ces mots, il osa vouloir l'embrasser, & son haleine infecte fit reculer d'horreur la pauvre Madasime. La Demoiselle injurieuse ne perdit pas cette occasion de la gronder, en lui di-

ſant, qu'aux termes où elle en étoit avec Ardan, elle avoit tort d'affecter une rigueur déplacée. Madaſime, outrée de douleur de ſa poſition, ſe trouva dû moins heureuſe de s'éloigner d'Ardan, lorſque ſa mère, pour remplir les conditions propoſées, la fit partir ſur-le-champ pour ſe rendre en ôtage à la Cour de Liſvard, ſous la conduite d'un vieux géant & de dix Chevaliers; elle étoit accompagnée de onze Demoiſelles qui devoient reſter en ôtage avec elle.

Liſvard avoit fait préparer un château pour la recevoir; elle y fut traitée avec magnificence; &, quoique auſſitôt on établit une garde autour de ce château, elle ne s'ap-

perçut en rien qu'on voulût la traiter en prisonnière.

Ardan Canille n'arriva dans ce même château que la veille du jour marqué pour le combat : il avoit fait conduire Arban de Norgales & Angriote d'Estravaux : tous les deux étoient chargés de chaînes ; & ils annonçoient par leur air pâle & leur maigreur, le traitement indigne qu'ils avoient essuyé.

Dès le même jour Ardan conduisit Madasime, à laquelle il donnoit la main, à la Cour de Lisvard, pour reconnoître le camp, & régler les conditions du combat.

Amadis, apprenant que cette Princesse approchoit, fut à cheval au-devant d'elle, accompagné d'Agrayes,

de Floreſtan & de pluſieurs autres Chevaliers. Il aborda Madaſime d'un air reſpectueux & galant ; & , ſans lui rien dire qui pût lui rappeler le temps qu'il avoit paſſé près d'elle avec Galaor, il lui dit qu'il s'eſtimeroit heureux s'il avoit à combattre pour ſon ſervice. Regardant alors l'horrible Canille, il ne fut ému d'aucune autre crainte que de celle de voir tomber la belle Madaſime en ſon pouvoir. Il lut ſans peine dans ſes yeux l'horreur que cette eſpèce de monſtre lui donnoit, & ſe ſentit animé plus vivement que jamais à l'en délivrer.

Le brutal Ardan ſe trouva très-offenſé qu'un Chevalier qu'il ne connoiſſoit point encore, eût l'audace

d'aborder celle qu'il se destinoit pour épouse : Recule, qui que tu sois, dit-il en s'avançant avec fureur, & sache que c'est me manquer de respect que d'oser lui parler sans ma permission. Je ne t'en dois point, repartit vivement Amadis ; apprends que je suis celui qui te punira de tes forfaits, & qui délivrera la belle Madasime de l'horreur de te donner la main.

Quoi ! dit Ardan, c'est toi, courtisan efféminé, que l'audace la plus folle ose porter à venir m'apporter ta tête ? Non, je ne puis croire que les redoutables Famongomad & Barsinan soient tombés sous tes coups, & tu n'as pu leur donner la mort sans la plus lâche trahison. Amadis

faifit avec fureur la garde de fon épée : Infolent, s'écria-t-il je te punirois fur le champ, fans la fauvegarde qui te garantit encore ; mais bientôt j'efpère délivrer Madafime & mes compagnons, & purger la terre d'un monftre qu'elle eft laffe de porter. Ardan Canille, tout en colère qu'il étoit, n'ofa fe compromettre fans armes à combattre Amadis, quoique celui-ci n'eût alors que fon épée ; il éprouva trop la fupériorité que la vraie valeur a toujours fur la férocité ; mais, poufuivant encore avec la même infolence : Rends grace, dit-il, à la trève qui me retient, & à l'arrivée de ton Roi qui s'avance.

Lifvard, en effet, arrivoit à che-

val avec Oriane, Mabille & Briolanie, qui, sachant que Madasime n'avoit rien de la férocité de sa race, & qu'elle joignoit des mœurs douces à la beauté, s'étoient déterminées à la recevoir dans leur société, pour adoucir l'effet des conventions qui la forçoient de demeurer en ôtage.

Oriane fut effrayée en voyant l'espèce de monstre que son cher Amadis avoit à combattre; mais Mabille sut la rassurer, en lui disant : Pouvez-vous craindre qu'Amadis puisse cesser d'être invincible, & surtout étant animé par votre présence ?

L'entrevue fut très-courte; Ardan Canille remit les ôtages entre les mains de Lisvard; &, lorsque la

belle Oriane s'avança pour recevoir elle-même la main de Madasime, Ardan dit à celle-ci : Madame, avant la fin de vingt-quatre heures, je reviendrai couvert du sang d'Amadis vous retirer des mains où je vous laisse, & que je destine même avant peu de temps à vous servir.

Oriane & Mabille regardèrent Ardan avec le mépris qu'il méritoit ; elles emmenèrent Madasime, qu'elles voyoient confuse & baignée de larmes. Le combat fut décidé pour le lendemain matin ; & le superbe Ardan Canille étant le maître d'en choisir le lieu, il voulut, pour le rendre plus éclatant, qu'il se pafsât sur la planimétrie d'une colline, sur laquelle s'élevoit en pente douce un énorme

rocher plat, dont le faîte pénétroit en saillie sur la mer.

Lisvard, de retour en son palais, envoya préparer la lice sur la colline, & fit élever des échafauds & des balcons pour sa famille & pour sa Cour. Toutes les circonstances rendoient le combat du lendemain l'un des plus mémorables qui se fût donné dans la Grande-Bretagne; & quelque confiance qu'il eût dans la force, l'adresse & le courage indomptable d'Amadis, il ne pouvoit, sans une vive inquiétude, le voir aux mains avec Ardan, qui n'avoit jamais trouvé d'adversaire qui pût lui résister. Lisvard voulut lui-même visiter les armes dont Amadis devoit se couvrir, & dit à Gandalin de les appor-

vard plus inquiet que lui-même de cette perte, il le fit fouvenir qu'il avoit encore dans fon cabinet celle que Guilan le Penfif avoit rapportée avec fes armes, après qu'il les eut jetées fur le bord d'une fontaine. Lifvard fur le champ fe faifant apporter cette épée, le hafard fit que la lame fe trouva jufte pour le fourreau de celle qu'il regrettoit.

Les trompettes & les clairons annoncèrent dès l'aurore le combat mémorable que le foleil alloit éclairer, & toutes les cloches de la Ville appelèrent les fidèles à fe joindre aux prières que maints Chapitres, Moines & Nonains élevoient au Ciel pour Amadis. Floreftan, Agrayes & Bruneau de Bonnemer l'accompagnèrent

lorsqu'il partit pour se rendre au lieu du combat; l'un portoit son bouclier, l'autre son casque, & le dernier sa lance.

Lisvard, sans être armé, montoit un cheval d'Espagne, & portoit un bâton d'ivoire comme juge souverain du camp, ayant en seconds sous lui Dom Grumedan & Quedragant. Les Princesses suivoient dans de riches litières. C'est en tournant sans cesse les yeux vers celle qui portoit Oriane, qu'Amadis croyoit sentir encore accroître ses forces & son courage; &, quelle que fût la crainte intérieure de cette tendre amante, elle sut marquer à son amant de la confiance, & l'espérance de le voir

couronné

couronné bientôt d'un nouveau laurier.

Lifvard & fa fuite ne furent pas long-temps fans voir venir Ardan Canille, couvert de fortes armes, & portant à fon col un bouclier d'acier poli, qui, malgré fa taille gigantefque, le couvroit prefque entier ; il ébranloit une lance du double de la force ordinaire, avec tant de vigueur, que malgré la groffeur de fon fuft, l'œil trompé croyoit en voir deux dans fa main. Mais ce qui fut bientôt remarqué par Oriane avec la plus vive douleur, c'eft que le perfide Ardan avoit ofé ceindre la redoutable épée que la Demoifelle injurieufe avoit dérobée ; la trempe en étoit

connue : Amadis même en la reconnoiſſant en fut ému, ſe reſſouvenant de la prédiction d'Urgande ; mais il n'en fut que plus animé pour la conquérir une ſeconde fois, & pour priver Ardan d'une épée deſtinée à récompenſer la vertu.

Aucun pourparler entre deux adverſaires pleins d'une égale animoſité, ne retarda le ſignal du combat. Amadis tourna ſes regards ſur ſa chère Oriane, en élevant ſa lance & la rabaiſſant avec grace pour la mettre en arrêt. Tous les deux, partant avec la même impétuoſité, ſe rencontrèrent au milieu de la carrière, & leurs lances briſées & volant en éclats, n'empêchèrent point le choc terrible de leurs boucliers & de leurs

chevaux ; celui d'Ardan roula mort ſur ſon maître, & celui d'Amadis, ayant eu l'épaule caſſée, ne lui laiſſa que le temps de ſauter légèrement à terre. Les deux Chevaliers revinrent bientôt l'un ſur l'autre l'épée à la main ; c'eſt alors que l'on connut toute l'importance du vol qu'avoit fait la Demoiſelle injurieuſe. Quelque force qu'euſſent les coups qu'Amadis portoit ſur le bouclier & ſur le caſque d'Ardan, à peine ſon épée pouvoit-elle les entamer ; & celle d'Ardan, d'une trempe bien ſupérieure, tranchoit, déclouoit les armes & le haubert d'Amadis, dont le ſang commençoit à couler, ſans que la ſienne ſe fût encore rougie de celui de ſon ennemi ; cependant

il lui portoit des coups ſi redoublés & ſi terribles, que ſouvent il le faiſoit reculer, chanceler, & le mettoit dans un ſi grand déſordre, qu'Ardan heureuſement ne lui portoit preſque jamais que des coups mal aſſurés ; mais auſſi tous ceux qu'il réuſſiſſoit à lui donner, tranchoient ſes armes & faiſoient couler ſon ſang. Oriane, ne pouvant ſupporter l'inégalité de ce combat, ni voir le ſang d'Amadis, voulut ſe retirer du balcon, où elle fut retenue heureuſement par Mabille : Ah ! ma couſine, y penſez-vous, s'écria-t-elle ? voulez-vous faire périr Amadis, qui perdra ſon courage & ſes forces s'il ne vous voit plus ? Ne ſavez-vous pas qu'elles ſemblent s'accroître de

plus en plus à mesure que le péril augmente, & que son élément semble être d'aimer, de combattre & de vaincre ?

Lisvard, Grumedan & Quedragant tremblèrent alors la première fois pour les jours d'Amadis, & ne pouvoient espérer qu'il pût surmonter un ennemi qui faisoit si souvent couler son sang sans perdre le sien ; Amadis lui-même (ainsi qu'Urgande l'avoit prédit) desira plus d'une fois dans cette extrémité, que la mer eût englouti la fatale épée qu'il avoit conquise, & dont Ardan alors se trouvoit armé.

Cependant, honteux de laisser si long-temps indécis un combat qu'il livre sous les yeux d'Oriane, il saisit

ſon épée à deux mains, s'élance ſur Ardan, le frappe ſur ſon caſque d'un ſi terrible coup, qu'il le fait tomber ſur ſes genoux; mais l'épée trop foible pour en ſupporter la force, ſe briſe en trois pièces, ſans avoir fait d'autre effet que d'étourdir ſon ennemi. Ardan ſe releve en chancelant; alors, voyant Amadis déſarmé, bientôt il ſe raſſure & s'écrie lâchement: Regarde, Amadis, la bonne épée que tu ne méritois pas de conquérir, & qui va te donner la mort; & vous, Demoiſelles de Cour, avancez ſur vos balcons pour voir Madaſime vengée, & me reconnoître digne de ſon amour.

Ce moment étoit en effet ſi terrible, la défaite & la mort d'Amadis

paroissoient si certaines, qu'Oriane, Mabille même, toutes deux également éperdues, s'arrachèrent du balcon & se jetèrent la face la première sur un lit, où déja ce n'étoit plus que le genre & le choix d'une mort prompte dont Oriane étoit occupée. Madasime, d'une autre part, fut se jeter aux pieds de Brisene : Ah ! Madame, s'écria-t-elle, le brave Amadis succombe ; mais ne permettez pas que ce monstre d'Ardan profite de sa victoire en me forçant à l'épouser, ou je vais répandre tout mon sang à vos yeux. Rassurez-vous, ma fille, lui dit Brisene, je vous protégerai ; mais ne désespérez pas d'Amadis, jusqu'à ce que vous voyiez rouler sa tête sur la poussière. Mabille

entendit ce peu de mots, & ſentant toute l'importance qu'Amadis pût voir ſon Oriane en cette extrémité, elle eut la force & le courage de l'enlever & de la rapporter ſur le balcon, à l'inſtant même où ſon tendre & loyal amant élevoit les yeux, & ſembloit chercher à puiſer de nouvelles forces dans les regards de celle qu'il adoroit. Oriane leva ſes beaux yeux au Ciel, & les laiſſa tomber ſur ceux d'Amadis. Ce fut le trait de flamme, ce fut le ſignal auquel Amadis s'élança ſur ſon ennemi; le frappa du pommeau qui lui reſtoit, l'étonna, le fit reculer, arracha ſon écu, & penſant encore moins à s'en couvrir qu'à redoubler ſes attaques, ramaſſa le fort tronçon

d'une lance qu'il porta dans la visière d'Ardan. Celui-ci l'évite, lève l'épée redoutable, en frappe un coup terrible, qu'Amadis pare avec le bouclier d'Ardan, dans lequel la lame pénétre trop avant pour que celui-ci puisse aisément la retirer. Amadis saisit cet instant, le frappe & lui perce le bras, du fer de lance qu'il tenoit au tronçon. La douleur que ressent Ardan détend les muscles de son bras ; il laisse échapper l'épée, qu'Amadis saisit, qu'il arrache du bouclier, & dont il cherche à frapper son ennemi ; mais Ardan désarmé se trouve trop lâche pour chercher les mêmes ressources qu'Amadis avoit su saisir ; il se retire à reculons sur le rocher, évitant les coups que son

vainqueur ſe plaît en ce moment à ne pas précipiter, pour que ſa chère Oriane puiſſe jouir plus long-temps du ſpectacle de ſa victoire. Ardan épouvanté parvint en reculant toujours juſqu'à l'extrémité du rocher qui s'avance en ſaillie ſur la mer; c'eſt-là qu'Amadis s'écrie : Va, malheureux, tu ne mérites pas de périr par ma main; va enſevelir ta honte & ta vie coupable dans les flots. A ces mots, le frappant dans la viſière d'un coup du pommeau de ſon épée, il le précipite dans la mer qui s'ouvre, dont les eaux jailliſſent, ſe referment, & le font diſparoître pour toujours.

Amadis à l'inſtant eſt entouré par Liſvard & ſes amis qui célèbrent ſa

victoire ; mais ce Héros, qui voit Arban de Norgales & Angriote près du balcon d'Oriane, court aussitôt vers eux, brise les liens qui les attachent encore, & passe avec eux sous le balcon d'Oriane, comme pour lui rendre un nouvel hommage de leur liberté. Oriane ne laisse tomber sur Amadis qu'une seule fleur qu'il cache aussitôt dans son sein, il sent qu'elle est baignée de ses pleurs ; il la reconnoît pour être une de celles du couvre-chef qu'elle a su remporter, & cette fleur lui paroît plus fraîche & plus brillante encore que lorsqu'elle en couronna ses beaux cheveux.

Cependant le sang d'Amadis couloit d'un grand nombre de blessures

qui s'étoient rouvertes par l'émotion délicieuse que le prix qu'Oriane venoit de donner à sa victoire excitoit dans cette ame si passionnée; Brisene s'en apperçut, elle appela du secours, fit étancher son sang, & le prit avec elle dans sa litière pour le conduire elle-même dans le palais qu'il occupoit; &, dès le premier appareil qu'on mit à ses blessures, on reconnut qu'aucune ne devoit faire craindre pour sa vie.

Le jour suivant, tandis que toute la famille royale & la Cour ne s'occupoient que de la victoire d'Amadis, la Demoiselle injurieuse, sans paroître abattue de la défaite d'Ardan, ni même honteuse du larcin si lâche dont elle étoit convaincue, s'avança

s'avança fièrement devant Lifvard : Faites donc appeler, lui dit-elle, ce téméraire ami d'Amadis, dont je vous ai remis le gage contre mon frère; qu'il se présente, s'il ose. Quoiqu'il ne vaille pas Ardan Canille, ce sera toujours pour nous une consolation que d'emporter sa tête. Bruneau de Bonnemer se présenta sur-le-champ; & la Demoiselle ayant alors fait paroître son frère Mandamain qu'elle avoit amené, les deux Chevaliers renouvellèrent leur défi devant le Roi Lisvard, qui leur remit leurs gages, leur accorda le champ, & leur dit de s'aller armer.

Le même terrain du combat d'Amadis contre Ardan, fut choisi par

Mandamain. Bruneau de Bonnemer, jaloux de donner une haute idée de ſa valeur au frère de la jeune & belle Mélicie, après les preuves qu'il venoit de lui donner de ſon attachement, ſe comporta dans ce combat avec tant d'adreſſe & de courage, qu'il ſut conduire Mandamain, en le faiſant toujours reculer, vers une autre pointe de rocher qui s'avançoit en ſaillie ſur la mer, comme celle d'où le féroce Ardan avoit été précipité. Mandamain éprouva le même ſort; &, la gorge percée d'un coup d'eſtoc, il tomba du rocher à la renverſe, & fut ſur-le-champ enſeveli ſous les ondes. La Demoiſelle injurieuſe conſervant toujours ſon caractère, vit tomber ſon

frère ſans verſer une larme ; alors, courant vers le lieu où ſon épée étoit tombée, elle s'en frappa le ſein, avant que Bruneau pût l'en empêcher : Puiſque mon meſſage a coûté la vie à mon Prince, s'écria-t-elle d'une voix encore aſſez forte, & qu'il me fait perdre auſſi mon frère, je n'aurai pas la lâcheté de leur ſurvivre. A ces mots, elle s'élança dans la mer, & laiſſa tous les ſpectateurs de ſa mort étonnés de ſon caractère altier & de ſon courage.

Bruneau, vainqueur de Mandamain, fut reconduit au milieu des acclamations au palais d'Amadis : Cher Bruneau, lui dit ce Prince, en le voyant entrer couvert encore de ſon propre ſang & de celui de

Mandamain, le frère le plus tendre ne pouvoit faire rien de plus pour moi ; j'espère que ma sœur Mélicie m'acquittera par sa main de la reconnoissance qu'il m'est également cher & honorable de vous devoir.

La prodigieuse quantité de blessures qu'Amadis avoit reçues dans ce combat, & le sang qu'il avoit perdu, rendant sa guérison fort lente, Briolanie jugea bien qu'il seroit encore plus d'un mois sans être en état de porter les armes. Nul intérêt de cœur ne la retenant à Londres, & les affaires de son Royaume la rappelant à Sobradise, elle suivit le dessein qu'elle avoit de visiter l'Isle-Ferme en passant, & de voir les merveilles & les enchantemens d'A-

pollidon & de Grimanese. Amadis lui donna le nouveau Chevalier Enil pour la conduire, & fit dire à Ysanie de rendre à Briolanie plus d'obéissance & d'honneurs qu'il ne pourroit en rendre à lui-même. Oriane lui fit promettre un compte fidèle du succès des épreuves qu'elle tenteroit : Je ne prétends, dit la belle Briolanie, avec autant de grace que de modestie, qu'aux honneurs de l'arc des loyaux amans ; celui de remporter la chambre défendue, & la palme de la beauté sur Grimanese, ne peuvent être destinés qu'à la céleste Oriane.

Pendant la convalescence d'Amadis, tout ce que la jalousie & l'envie peuvent imaginer de plus noir fut

employé contre lui près du Roi Lifvard, par deux anciens Chevaliers, nommés Brocadan & Gandandel, lefquels avoient été élevés dans la Cour de Salangris, prédéceffeur & frère aîné de Lifvard.

Gandandel avoit deux fils, & tous les deux avoient joui de la réputation d'être les plus redoutables Chevaliers de la Grande-Bretagne, avant l'arrivée d'Amadis, de fes frères & d'Agrayes. Le vieux père, fâché de la fupériorité que ces Princes avoient prife fur fes enfans, fit le complot avec Brocadan, d'employer toutes les rufes poffibles pour mettre mal dans l'efprit de Lifvard Amadis & fes proches, & pour les éloigner de fon fervice.

Gandandel ayant demandé une audience ſecrète à Liſvard : Sire, lui dit-il, l'attachement que la reconnoiſſance m'inſpire & la fidélité que je dois à mon maître, me forcent à vous parler avec ſincérité ; & quelque admiration, quelque amitié même qu'Amadis m'inſpire ; j'avoue, Sire, que ce ne peut-être ſans inquiétude que je le vois devenir de jour en jour plus puiſſant dans vos Etats, où bientôt il le ſera peut-être encore plus que vous-même. Rappelez-vous, Sire, les longues guerres que la Gaule a ſoutenues contre la Grande-Bretagne, la rivalité que ces deux Royaumes ſi voiſins ont entr'eux pour l'empire de la mer : craignez, Sire, qu'Amadis, deſtiné par ſa

naiſſance à ſuccéder à Périon, ne ſe ſerve des avantages que chaque jour vous lui laiſſez prendre, ainſi qu'à ſes frères, pour ſe rendre maître de l'intérieur de vos Etats, ou du moins vous aſſujettir à n'oſer plus rien entreprendre qui ne lui ſoit agréable. Quelles graces d'ailleurs peuvent eſpérer vos propres Sujets, lorſque vous vous laiſſez entourer d'une multitude de Princes étrangers, qui vous enleveront toutes celles que vous pouviez répandre ſur les Chevaliers Bretons ? Je vous le répéte, Sire, c'eſt à regret que je ſoupçonne Amadis d'épier le moment de faire éclater ſon deſſein funeſte ; & plus il eſt grand par ſes vertus guerrières, plus la victoire ſur Ardan le rend

recommandable aux yeux de vos ſujets, plus vous devez le redouter. Vous connoiſſez aſſez les Bretons pour ſavoir à quel point ce peuple eſt enthouſiaſte, & toujours prêt à la rébellion ; conquis pluſieurs fois, ou forcé par les armes ou par le fanatiſme d'obéir à de nouveaux maîtres, il ſemble qu'il en ait pris l'habitude, & ſon bras eſt toujours également prêt à ſoutenir le trône ou à le renverſer : il ſait que chaque mutation des Dynaſties de ſes Souverains lui procure de nouveaux priviléges, & ſes Rois ont à craindre de lui juſqu'à l'attentat, où de proche en proche l'eſprit d'indépendance peut le conduire, ſi le maître n'a l'adreſſe de l'attacher & de le retenir

par l'eſpérance des honneurs & des bienfaits. Liſvard, malgré toute la reconnoiſſance qu'il devoit au Prince de Gaule, n'écouta que trop facilement les perfides conſeils de Gandandel. Jamais Prince n'avoit été plus jaloux de ſon autorité que Liſvard; & quoique Amadis, Galaor & Floreſtan même lui euſſent tous les trois ſauvé la vie dans des occaſions différentes, la crainte qu'il eut que ſes ſujets ne le ſoupçonnaſſent d'avoir laiſſé trop d'empire ſur ſon eſprit aux trois Princes Gaulois, lui fit prendre l'imprudente & fatale réſolution de leur refuſer la première demande qu'ils pourroient lui faire, & d'avoir déſormais en public avec eux l'air plus froid & plus réſervé.

Lisvard, plein des fausses instigations de Gandandel, cessa même d'aller voir, à son ordinaire, Amadis que ses blessures retenoient encore dans sa chambre; & le vieux Brocardan, qui s'étoit chargé du soin d'éloigner Amadis de son attachement pour Lisvard, fit remarquer ce changement au Prince de Gaule, & s'éleva contre l'ingratitude dont le Roi lui donnoit des marques, dans le moment même où les sources de sa vie étoient encore épuisées par le sang qu'il venoit de répandre pour son service.

Florestan & le Prince Agrayes, Bruneau, Guilan, Quedragant, ayant éprouvé de leur côté quelque froideurs de la part de Lisvard, se con-

fultèrent avec Galvanes, frère du Roi d'Ecoffe, Chevalier d'une longue expérience, & qu'Agrayes & Mabille fes neveux, aimoient & refpectoient comme leur propre père. Galvanes s'empreffa de combattre & d'anéantir les foupçons qu'ils pouvoient avoir fur la façon de penfer de Lifvard. Galvanes en ce moment avoit grand befoin que ce Prince ne lui refusât pas la demande qu'il étoit prêt à lui faire ; il entraîna fes amis & fon neveu chez Amadis, & leur ouvrit fon cœur en préfence de ce dernier.

Quoique dix luftres commençaffent à blanchir la tête de Galvanes, cette tête long-temps fi fage n'avoit pu braver les traits de l'amour ; il n'avoit

pu voir la belle Madafime, fans defirer de la poffléder ; il en fit l'aveu, & ce fut un vrai bonheur que Galaor alors fe trouvât abfent. Agrayes & Floreftan, qui n'étoient pas moins gais que lui, ne purent s'empêcher de plaifanter un peu le bon Galvanes fur fon amour, & fur le projet d'époufer Madafime. Parbleu ! mon oncle, dit Agrayes, je vous trouve bien courageux d'ofer lui offrir votre main : croyez-vous qu'une Princeffe de vingt-deux ans, auffi bien élevée qu'elle paroît être, ne connoiffe pas affez bien tous les droits du mariage, pour n'en vouloir pas laiffer perdre aucun ? & vous propofez - vous de les remplir ? Galvanes eut la bonne foi de ne dire ni oui ni non, tant

la candeur respectable de ce temps étoit sévère ! Le Prince Ecossois ne leur répondit rien que de modeste & de vraisemblable, & leur promit sur-tout de n'être pas jaloux : Mais, leur dit-il, la dernière victoire d'Amadis assure à Lisvard la souveraineté de l'Isle de Montgase, dont Madasime se trouve dépossédée : le moyen le plus sûr pour l'y faire rentrer, seroit qu'elle me donnât la main, (ce dont elle n'est nullement éloignée), & que Lisvard, en considération de ce mariage, nous rendît, à la prière d'Amadis, l'Isle de Montgase, dont nous lui prêterions l'hommage comme à notre Seigneur suzerain. Amadis trouva ce projet si raisonnable, il avoit un si grand desir

d'obliger l'oncle d'Agrayes & de Mabille, qu'il ne balança pas à se charger de demander cette grace au Roi Lisvard; & quoiqu'il fût encore d'une grande foiblesse, il se seroit fait porter sur le champ chez ce Prince, si Galvanes lui-même ne l'eût retenu. Pendant huit jours qu'on le força de donner encore à laisser consolider ses blessures, Gandandel & Brocadan redoublèrent leurs menées secrètes pour aliéner de part & d'autre les esprits; ils ne réussirent que trop auprès de Lisvard, dont ils avoient su blesser l'amour-propre, & réveiller la défiance. Mais le coeur d'Amadis étoit trop noble & trop loyal pour soupçonner deux anciens Chevaliers de perfidie, & pour ima-

giner que Lifvard pût oublier l'attachement dont il lui avoit donné tant de preuves; cependant il ne put s'empêcher d'être étonné de ce que ce Prince avoit cessé tout-à-coup de le venir voir. Brocadan fit de son mieux pour aggraver cet oubli; & ce fut par lui qu'il apprit que Lifvard, en colère de ce que la mère de Madasime paroissoit refuser de se soumettre aux conditions du combat contre Ardan, & de lui remettre l'Isle de Montgase, avoit fait signifier à Madasime & à tous les ôtages qu'il avoit reçus avec elle, que si dans huit jours on ne lui faisoit pas remettre cette Isle, il leur feroit couper la tête. Amadis crut qu'il n'avoit pas un moment à perdre

pour parler au Roi Lifvard, & ne douta de l'amener facilement à des fentimens plus généreux, comme à faire accorder au Prince Galvanes la grace qu'il lui demanderoit pour lui; il avertit donc fes parens & fes amis de fe trouver le lendemain matin chez lui; &, le defir de fervir Galvanes lui donnant des forces, il fe rendit avec eux chez le Roi, au moment où le Prince revenoit de fa chapelle.

Amadis, plein de cette noble confiance, l'un des caractères du véritable héroïfme, aborda Lifvard d'un air libre & refpectueux, fans s'appercevoir de l'accueil glacé qu'il en recevoit: Sire, dit-il, je connois fi bien la générofité de votre ame

pour vos anciens serviteurs, que je viens faire mon compliment à Votre Majesté sur le bon usage qu'elle peut faire de sa nouvelle conquête, & sur le bonheur qu'elle aura d'acquérir un nouveau vassal également illustre & fidèle. Le frère du Roi d'Ecosse, le brave Galvanes, Sire, vous demande la main de Madasime, avec l'Isle de Montgase, & vous offre de se ranger pour toujours au nombre de vos sujets. Galvanes est mon parent & mon ami, & je ne regretterai pas tout le sang que je viens de répandre, si le bonheur de ce Prince, qui n'a point reçu d'Etats en partage, en est le prix. Lisvard pâlit. Gandandel, caché dans la foule des parens d'Amadis, lui fit un signe; & ce

Prince, après un moment de silence, répondit : Vraiment, Seigneur Amadis, il me semble que vous disposez assez librement des Etats qui sont en ma puissance; mais Galvanes ne peut espérer celui de l'Isle Montgase, puisque j'en dispose en faveur de ma seconde fille la Princesse Léonore.

Amadis parut interdit d'une pareille réponse; mais Agrayes très-vif de son naturel en fut indigné : En vérité, Sire, dit-il à Lisvard, vous nous faites bien connoître que les services de vos plus zélés serviteurs ne vous sont plus agréables & leur sont inutiles; c'est du moins les mettre à portée de vous connoître, & les instruire du parti qu'ils ont à

prendre à l'avenir. Parbleu ! mon neveu, dit Galvanes, vous avez bien raison ; & l'homme sage & courageux ne doit employer son bras que pour un Prince dont le caractère reconnoissant en sente le prix. Eh ! mes amis, interrompit Amadis, ne vous plaignez pas si le Roi vous refuse ce qu'il vient de donner à sa propre fille. Qu'il permette seulement que le Prince Galvanes épouse Madasime : je n'ai que l'Isle Ferme, je ne la tiens que de Dieu & de mon épée ; & je prie Galvanes de l'accepter, en attendant que le Roi puisse récompenser plus dignement ses services.

Madasime est ma prisonnière, répondit brusquement Lisvard ; & si Montgase ne m'est rendu avant la fin

du mois, la tête des ôtages & celle de Madasime même m'en répondront. Sire, dit Amadis, d'un ton plus ferme & plus haut, je crois que nous étions en droit d'attendre une autre réponse de Votre Majesté, & qu'elle ne connoît pas encore quels sont & doivent être les sentimens des gens de notre sorte. Je les connois assez, dit Lisvard avec un air de dédain, pour vous dire que si les miens ne vous conviennent pas, le monde est assez grand pour que vous alliez chercher des Souverains qui se laissent maîtriser. Sire, dit très-vivement Amadis, je vous avois cru jusqu'ici le Prince le plus juste & le plus généreux : c'est avec regret que je vois que je me suis trompé ; mais, puisque

vous changez de façon d'être, le parti que je prends n'eſt pas douteux. Faites ce que vous voudrez, s'écria Liſvard en colère. A ces mots, il tourne le dos & court chez Briſene, à laquelle il rend compte de tout ce qui vient de ſe paſſer.

Cette ſage Reine en fut très-affligée : Avez-vous réfléchi, dit-elle à Liſvard, à tout ce qu'Amadis a fait pour vous, & au nouvel éclat que votre puiſſance & votre gloire ont ſans ceſſe acquis depuis que ce Prince & les ſiens ſe ſont attachés à votre ſervice ? Qui pourra vous dédommager de ce que vous allez perdre par leur éloignement ? Pourquoi vous privez-vous du plus ferme ſoutien de votre couronne ? Ne

m'en parlez plus, dit vivement Lisvard, le sort en est jeté....

Amadis & ses amis, pleins d'un noble & juste ressentiment, s'étoient sur le champ retirés, avec promesse de se rassembler le lendemain matin chez Amadis, pour délibérer sur le parti qu'ils prendroient en sortant de la Grande-Bretagne, celui de quitter le service de Lisvard n'étant plus douteux. Amadis envoya sur le champ Durin à sa sœur la Demoiselle de Danemarck, pour la prier d'obtenir d'Oriane qu'il pût lui parler pendant la nuit. Oriane, la Demoiselle & Durin même ignoroient ce qui venoit de se passer; & la tendre Oriane, loin d'être alarmée de ce message, ne sentit que la joie de

favoir que la fanté de celui qu'elle regardoit comme fon époux, lui permettoit enfin de venir paffer quelque momens heureux auprès d'elle.

Durin, dès que la nuit & le filence régnèrent dans la Cité, conduifit à l'appartement de fa fœur Amadis, qui s'étoit enveloppé d'un long manteau gris. La chambre de la Demoifelle de Danemarck communiquoit à celle d'Oriane; il trouva cette Princeffe prête à fe mettre dans fon lit, fur le bord duquel elle étoit affife avec Mabille : Eh ! mon cher coufin, dit en riant celle-ci, prenez vîte ma place. Comment, en l'état où vous êtes encore, avez-vous ofé vous expofer à l'air de la nuit? Amadis s'étoit déja précipité aux genoux d'Oriane

d'Oriane, qui l'embrassoit tendrement; il vit dans ses yeux tant d'amour & de plaisir de le revoir, il en étoit si pénétré lui-même, qu'il ne put se résoudre d'abord à porter le poignard dans le cœur de celle qu'il adoroit. Il obéit à Mabille en prenant la place qu'elle occupoit, & laissa tomber son long manteau, que Mabille pensoit en elle-même qu'elle alloit bientôt garder; elle s'y détermina presque sur le champ, en voyant Oriane laisser tomber doucement sa tête sur son oreiller. Bon soir, mes chers amis, leur dit-elle; je ne veux point perdre la fin d'une histoire charmante que la Demoiselle de Danemarck me racontoit, & j'en sais assez de la votre pour me passer

de tout ce que vous avez à vous dire. A ces mots, retirant d'une main le manteau, de l'autre enveloppant son cousin sous les rideaux du lit d'Oriane, elle ne laissa de lumière qu'une petite lampe de nuit, & alla manger avec la Demoiselle de Danemarck des cerises & des fraises qu'Oriane avoit cueillies, & qu'elle oublioit dans ce moment.

Le cœur de Mabille étoit tranquille, mais son imagination étoit trop vive, pour qu'elle ne desirât pas d'écouter à la porte ce que disoient ces heureux amans ; à peine avoit-elle entendu quelques soupirs, lorsqu'un cri douloureux, mais étouffé, qui fut suivi par des sanglots, la firent voler auprès d'Oriane.

Hélas ! cette malheureuſe Princeſſe venoit d'apprendre de la bouche d'Amadis ſa querelle avec Liſvard, le traitement & l'offenſant congé qu'il avoit reçu de ſon père, & la réſolution qu'il avoit priſe de le quitter dès le lendemain.

Le cœur d'Oriane étoit plein d'élévation & de fierté ; elle jugea par le ſien de celui d'Amadis ; &, voyant que ſon honneur étoit offenſé, quelque déſeſpérée qu'elle fût en ce moment fatal, elle n'exigea point de ſon amant qu'il lui ſacrifiât un ſentiment auſſi juſte ; elle prit avec lui des meſures, pour recevoir ſouvent de ſes nouvelles & lui donner des ſiennes ; ils ſe répétèrent cent fois le ſerment d'être à jamais unis, en

présence de Mabille, qui mêloit ses larmes avec celles qu'ils versoient. Celle-ci, connoissant que le temps seul pouvoit remédier à leurs malheurs, voyant que l'aube du jour approchoit, & que tous les deux abîmés dans leur douleur étoient prêts à se trouver mal, elle les serra entre ses bras, & bientôt arrachant Amadis de ceux d'Oriane, elle le remit entre les mains du fidèle Durin pour le reconduire à son palais.

Florestan, Agrayes, Angriotes & Quedragant s'étant rassemblés avec Galvanes chez Amadis peu de temps après le lever du soleil, ils envoyèrent chercher ceux des Chevaliers qu'ils savoient être attachés à ce

Prince ; le nombre en fut encore plus grand qu'ils ne l'avoient prévu : les propos & l'ingratitude de Lisvard avoient volé de bouche en bouche ; & les plus braves Chevaliers de sa Cour, pénétrés d'admiration & de respect pour Amadis, étoient accourus pour offrir à ce Prince de suivre sa destinée, & d'embrasser ses intérêts & sa querelle.

Amadis, qui ne pouvoit prendre une résolution forte contre le père d'Oriane, modéra leur ardeur, & leur dit qu'il falloit voir encore comment Lisvard soutiendroit sa présence, & l'adieu qu'il étoit prêt de lui faire. Angriotes d'Estravaux, à peine délivré de ses chaînes par le bras victorieux d'Amadis, s'écria vi-

vement : Ah ! je ne vois que trop que l'ingrat Lisvard s'est laissé séduire par les artifices de Gandandel & de Brocadan ; c'est à moi de punir ces traîtres ; & s'ils se défendent sur leurs vieux ans du défi que je vais leur porter, ils ont des fils pour soutenir leur vieillesse, & je vengerai du moins dans ce sang perfide l'injure que vient d'essuyer mon bienfaiteur.

Amadis arrêta le zèle & la colère d'Angriotes : Vous serez toujours à temps, lui dit-il, cher & généreux ami, de faire le défi que vous vous proposez ; mais il faut auparavant avoir des preuves plus complètes pour justifier vos soupçons. Lisvard va sortir bientôt de sa chapelle ; présentons-nous encore à cette heure

en ſa préſence, pour voir de quelle manière nous en ſerons reçus. Au reſte, quel que ſoit le parti que je ſois forcé de prendre, ſongez, mes amis, que vous ne devez pas quitter le ſervice d'un grand Roi, pour ſuivre la fortune d'un ſimple Chevalier, qui ne peut encore vous offrir que l'Iſle-Ferme pour aſyle. Ah ! s'écria Quedragant, quand même vous ne ſeriez pas poſſeſſeur de cette Iſle agréable, fertile & pleine de tréſors ineſtimables, ne ſeroit-ce donc pas le moment de vous faire diſtinguer parmi nous ceux qui vous ſont véritablement attachés ? Allons trouver Liſvard, puiſque vous paroiſſez le deſirer encore ; mais je prévois d'avance que c'eſt pour la dernière fois

qu'il verra tant de vertueux Chevaliers raſſemblés dans ſa Cour.

Cette nombreuſe aſſemblée, ayant les Princes de Gaule & d'Ecoſſe à ſa tête, ſe trouva peu de momens après ſur le paſſage de Liſvard, prêt à partir pour la chaſſe. Ce Prince parut d'abord étonné du grand nombre de ceux qui ſuivoient Amadis ; mais bientôt pour achever de le braver, lui & ſes amis, il paſſa fièrement devant eux, ſans avoir l'air d'en regarder aucun ; &, prenant un émerillon ſur le poing, il monta ſur ſon cheval, & s'éloigna d'eux, ſuivi ſeulement de ſes deux flatteurs & de ſes fauconniers.

Amadis, ne voulant avoir rien à ſe reprocher vis-à-vis du père d'O-

riane, attendit ſon retour de la chaſſe; & l'abordant d'un air libre & reſpectueux, il lui dit: Sire, je ne ſuis né vaſſal ni de vous, ni d'aucun autre Prince; j'ai ſouvent répandu mon ſang pour vous, je deſirerois trouver l'occaſion de le répandre encore; mais vous m'avez trop fait connoître le peu de prix que vous mettez à mon attachement, & je prends congé de vous. A ces mots, il ſe retira. Floreſtan, Galvanes, Agrayes, Angriotes, & tous les amis d'Amadis lui firent comme ce Prince une profonde révérence, & prirent congé de lui. Quedragant s'avança l'un des derniers, & ne put s'empêcher de lui dire: Sachez, Sire, que l'amitié que j'ai pour Ama-

dis me retenoit ſeule dans votre Cour; c'eſt à celui qui vous ſauva la vie en l'arrachant à Mandafabul, qui vous fit triompher de Cildadan, & qni délivra votre fille Oriane des mains du traître Arcalaüs, que je conſacre & ma vie & mon épée. Le nombre de Chevaliers d'un haut renom qui ſe retirèrent ſur-le-champ avec Amadis fut ſi grand, que Liſvard ſe trouva preſque ſeul ; & de dépit il ne voulut pas permettre que ce Prince allât prendre congé de la Reine Briſene. Amadis, rencontrant alors le vertueux vieillard Grumedan, Chevalier d'honneur de la Reine, l'embraſſa les larmes aux yeux, & le pria de rendre compte de tout cè qui s'étoit paſſé en ſa préſence à la

Reine Brisene & aux deux Princesses, & de les assurer de son respect & d'un dévouement éternel.

Tous les grands Officiers de la couronne regrettèrent alors d'être attachés par leurs charges, & de ne pouvoir suivre Amadis; ils montèrent tous à cheval pour le reconduire; & Mabille, qui dans ce moment se trouvoit à sa fenêtre, appellant Oriane, lui cria: Venez, ma cousine, venez voir quelle est la troupe invincible qui suit à présent celui qui, pour l'amour de vous, s'étoit réduit au simple état d'un Chevalier errant; jouissez du moins du triomphe que vous partagez, & voyez quels sont les Princes & les Chevaliers qui se rangent sous la

bannière de celui qui s'honore & qui fait son bonheur d'être votre esclave le plus soumis. Malgré la vive douleur d'Oriane, elle ne put s'empêcher d'être sensible à la nouvelle gloire de l'époux qu'elle s'étoit choisi. Ah ! ma cousine, s'écria-t-elle, qui sait mieux que moi combien Amadis mérite d'être aimé ? Mais, hélas ! quand verrons-nous finir nos malheurs ? Ah ! cruelle Urgande, pourquoi les avez-vous laissé s'accumuler sur nos têtes, puisque vous les aviez prévus ?

De tous ceux qui ne suivirent point Amadis, Guilan le Pensif parut être le plus affligé ; les deux années du deuil de la Duchesse de Bristoye n'étoient pas encore accomplies;

plies ; Amadis connoissoit trop bien l'amour, pour ne pas excuser Guilàn de rester près de celle dont il attendoit la main : Adieu, cher Guilàn, lui dit-il en l'embrassant, (& voyant couler ses larmes), sauf votre honneur, je suis bien sûr de trouver en vous le compagnon & l'ami le plus tendre & le plus loyal.

Amadis & le grand nombre d'amis qui le suivoient, ayant pris le chemin de l'Isle Ferme, Lisvard se vit presque seul dans son palais, & se repentit, mais trop tard, de ce qu'il avoit fait. Gandandel & Brocadan étant avertis de ce qu'Angriote d'Estravaux avoit dit à Lisvard, crurent parer ce coup en flattant l'orgueil de ce Prince : Nous vous faisons notre

compliment, osèrent-ils lui dire, sur le parti que vous avez pris de vous défaire d'un ennemi secret, qui tôt ou tard vous eût trahi; ne soyez point en peine de la suite de cette affaire, nous saurons remédier à tout, & maintenir en vigueur & vos intérêts & votre autorité.

Lisvard avoit un caractère trop altier pour revenir de ce qu'il avoit fait contre Amadis; & les Rois, toujours gâtés par l'exercice du souverain pouvoir, & par la servitude & la bassesse de la plupart de ceux qui les entourent, peuvent souvent se repentir, mais ils ne savent presque jamais réparer. Trop haut pour avouer ses torts, mais assez juste pour commencer à mépriser ceux qui

l'avoient séduit, il les regarda fièrement & leur dit : Etes-vous donc assez présomptueux pour croire que vous puissiez m'être utiles ? & croyez-vous que les Princes & les grands Seigneurs qui sont mes vassaux, s'abaissassent à obéir à des gens d'une náissance & d'une réputation aussi médiocre que la vôtre ? Les deux traîtres honteux & commençant à craindre la suite de leur trame criminelle, se retirèrent en silence.

Lisvard étant parti pour la chasse, Oriane & Mabille qui se promenoient tristement ensemble, virent arriver une Demoiselle de la Reine Briolanie, qui venoit de la part de cette Princesse pour leur rendre

compte des aventures qu'elle avoit éprouvées dans l'Isle. Ce ne put être sans une secrète inquiétude qu'Oriane fit entrer cette Demoiselle dans son appartement, pour en écouter le récit.

Pendant les trois premiers jours, dit-elle, ma maitresse fut occupée à parcourir les merveilles de ce séjour enchanté; le quatrième, s'étant présentée à l'arc des loyaux amans, la statue la couvrit de fleurs, & rendit des sons mélodieux: elle s'avança librement vers la statue d'Apollidon & de Grimanèse, & bientôt une main invisible qui gravoit des caractères brillans sur la table de jaspe, lui fit lire: Briolanie, Reine de Sobradise, & fille du Roi Traga-

dan, eſt la troiſième Dame qui ſe ſoit couverte de gloire en paſſant ſous l'arc. Ma maitreſſe, continua-t-elle, contente de cette première épreuve, remit au jour ſuivant celle de la chambre défendue; le lendemain, s'étant parée d'une riche robe ornée de diamans & de fleurs entrelacées, laiſſant flotter ſes beaux cheveux ſur ſes épaules & ſa gorge d'albâtre à demi-nue, elle nous parut ſi belle, que nous ne doutâmes plus qu'elle ne réuſsît également à cette ſeconde épreuve..... Eh bien? reprit vivement Oriane, en rougiſſant & ne pouvant cacher ſon inquiétude. Madame, reprit la Demoiſelle, elle franchit ſans peine le premier perron, elle monta de même les

trois premières marches du perron de marbre, dont, jusqu'alors, aucune Dame ne pouvoit approcher; mais à l'instant qu'elle espéroit franchir les deux dernières, des mains invisibles la saisirent sans pitié par ses beaux cheveux, & l'entraînèrent sans connoissance jusqu'au parvis où nous l'attendions, & où nos soins la firent revenir. Ah! nous dit-elle en reprenant ses sens, je n'espère plus que dans la divine Oriane pour rompre ce fatal enchantement. Le lendemain elle repartit de l'Isle Ferme sans desirer de voir le reste des autres merveilles; &, reprenant le chemin de Sobradise, elle me fit partir pour vous dire, Madame, qu'elle compte uniquement sur vous

pour la venger. Oriane, un peu honteuſe de s'être laiſſée entraîner par ſon premier mouvement, conduiſit la Demoiſelle chez la Reine ſa mère, & la combla de préſens pour Briolanie & pour elle.

Dans ce même temps Amadis arrivoit à l'Iſle avec ſes compagnons; ils admirèrent la richeſſe & la force de cette Iſle, qui étoit bordée de rochers inacceſſibles; on ne pouvoit y arriver que par le port très-facile à défendre, & par une langue de terre que trois châteaux en demi-cercle l'un ſur l'autre rendoient impoſſible à forcer. A peine avoient-ils eu le temps de s'aſſurer que l'armée la plus formidable les attaqueroit vainement, que Balais de Carſantes,

qu'Amadis avoit délivré des chaînes d'Arcalaüs, accourut de Londres pour le rejoindre, après avoir été vainement à la Cour de Lisvard pour l'y chercher : il leur rapporta que ce Prince étoit toujours dans la résolution de faire trancher la tête à Madasime, si Gradomase ne lui remettoit l'Isle de Montgase avant la fin du mois. Galvanes, désespéré d'une si funeste résolution, excita dans ses compagnons la même indignation dont il étoit agité : les loix de la Chevalerie les autorisoient à défendre les douze Demoiselles en ôtages : Amadis leur conseilla de faire partir douze Chevaliers, d'aller trouver Lisvard, de lui reprocher sa cruauté, & de lui dire qu'ils venoient soute-

nir l'innocence des douze Demoiselles contre ceux de ſa Cour qui ſoutiendroient qu'elles étoient coupables. Agrayes, Floreſtan, Brian, fils du Roi d'Eſpagne & couſin germain d'Amadis, Ymoſil, frère du Duc de Bourgogne, voulurent ſuivre Galvanes; & ce fut avec plaiſir qu'Amadis connut & les aſſura que Liſvard auroit peine à leur oppoſer douze autres Chevaliers qui puſſent les égaler par leur naiſſance, & par leur force & leur courage. Pendant le temps que ces douze Chevaliers ſe préparoient à leur départ, Gandandel & Brocadan, inépuiſables en reſſources pour exécuter leurs lâches deſſeins, trouvèrent le moyen d'exciter encore la colère de Liſvard,

& tinrent conſeil enſemble ſur ce qu'ils auroient à lui dire pour avancer la mort des ôtages & de Madaſime. Se croyant tous les deux en ſûreté, ces deux méchans vieillards parloient librement d'un complot, qui (diſoient-ils) rendroit Liſvard & Amadis irréconciliables. Heureuſement ce qu'ils dirent fut entendu par Sarquilles, neveu d'Angriote d'Eſtravaux. Ce jeune Chevalier, amoureux d'une nièce de Brocadan, avoit obtenu de venir la voir dans l'abſence de ſon oncle; mais celui-ci l'ayant preſque ſurpris, Sarquilles n'avoit eu que le temps de ſe cacher ſous une tapiſſerie, d'où bien facilement il avoit entendu toute la teneur de ce noir complot.

Dès que Sarquilles put ſortir ſans être apperçu, Liſvard fut informé par lui de tout ce qu'il venoit d'entendre; & , quoique très-nouveau Chevalier, il eut l'aſſurance de dire à Liſvard, que n'étant point né ſon ſujet ni ſon vaſſal, il ne vouloit plus ſervir un Prince qui venoit de perdre Amadis & la fleur des Chevaliers de ſa Cour, par la confiance qu'il avoit eue pour deux traîtres; il ajouta, qu'il alloit retrouver à l'Iſle Ferme ſon oncle Angriotes, & que bientôt il en reviendroit avec lui pour les défier. Liſvard laiſſa partir Sarquilles ſans lui répondre; mais ce Prince ne put s'empêcher de reconnoître tout le tort qu'il s'étoit fait à lui-même en offenſant Amadis avec

tant de précipitation, sur la foi de deux vieillards ambitieux. Tous les services qu'il avoit reçus de ce Prince lui revinrent dans la mémoire, il se repentit; mais nous l'avons déja dit, les Souverains, trop accoutumés à l'empire absolu, n'ont presque jamais que des retours inutiles sur eux-mêmes; ils croiroient s'avilir en se laissant aller à ce sentiment si naturel aux vrais sages, celui de réparer un tort qu'ils reconnoissent & qu'il ont eu. Le caractère altier de Lisvard ne lui permit de faire aucune démarche pour rappeler Amadis auprès de lui : cependant, le rapport de Sarquilles fut utile aux ôtages; & lorsque les deux vieillards osèrent encore le presser de faire tran-

cher la tête à Madasime, il ne les écouta qu'avec un mépris mêlé d'indignation, & leur dit de penser à se défendre eux-mêmes des accusations qu'on alloit bientôt porter contre eux.

Sur ces entrefaites, ce Prince fut averti que douze Chevaliers de l'Isle Ferme venoient d'arriver & de faire tendre leurs pavillons sur le bord de la Tamise, à demi-lieue de Londres; & qu'Ymosil, frère du Duc de Bourgogne, demandoit à lui parler au nom de ses compagnons.

Lisvard le reçut avec politesse, & parut touché de ce qu'Ymosil lui dit en faveur des ôtages; le Prince Bourguignon lui représentant surtout que Madasime, forcée par sa

mère de demeurer en ôtage, n'étoit point dans le cas d'être condamnée, les loix de la Grande-Bretagne ne punissant les femmes de mort que dans le cas d'adultère ou de haute trahison. Ymosil ajouta, que si quelques Chevaliers de sa Cour osoient soutenir le contraire, ils étoient partis de l'Isle Ferme au nombre de douze, pour délivrer chacun l'une des douze Demoiselles parmi lesquelles Madasime étoit comprise.

Lisvard, qui sentoit toute la justice de la demande d'Ymosil, voulut cependant avoir l'air de ne se rendre qu'à l'avis de son Conseil qu'il fit assembler. Le jugement n'étoit pas douteux, il fut en faveur des ôtages; & Lisvard le confirmant, l'an-

nonça lui-même aux douze Chevaliers de l'Isle Ferme, qui vinrent lui rendre leurs respects. Ymosil, continuant de parler en leur nom, supplia Lisvard de ne point déshériter Madasime, qui, dans ce moment même, devenoit souveraine de l'Isle de Montgase, par la mort de sa mère, qu'un Chevalier de cette Isle vint annoncer; mais quelque juste que fût cette demande, (Madasime ne devant pas souffrir des fautes de sa mère) Lisvard craignit de montrer trop de foiblesse, en accordant cette seconde demande que les douze Chevaliers de l'Isle Ferme avoient l'air de faire à main armée : il répondit avec hauteur, qu'il ne révoqueroit pas le don qu'il avoit fait à sa fille

Léonor, & que c'étoit beaucoup même qu'il accordât à Madasime & la vie & la liberté.

Galvanes ne put entendre cette réponse sans impatience : Par Saint-George ! Sire, (dit-il brusquement) puisque nous ne pouvons recevoir aucune justice de vous, je saurai m'adresser à tel qui me la fera rendre. Lisvard comprit bien que Galvanes vouloit alors parler d'Amadis, & ne pouvant supporter l'ombre d'une menace, il lui répondit avec colère, que les audacieux qui tenteroient d'attaquer l'Isle de Montgase, pouvoient être sûrs d'y trouver la punition & la mort la plus ignominieuse.

Agrayes vivement ému lorsqu'il en-

tendit menacer Amadis & ſes compagnons, dit à Liſvard avec aigreur : Songez que celui qui conquit pour vous l'Iſle de Montgaſe, la pourra reprendre encore plus facilement ſur vous. Brian d'Eſpagne, voyant qu'Agrayes s'échauffoit, l'interrompit, & prenant la parole : Sire, dit-il, avez-vous donc oublié tous les ſervices que vous avez reçus d'Amadis & de ſes proches, & ne réfléchiſſez-vous pas qu'ils ne vous devoient rien ? Amadis eſt fils d'un grand Roi qui vous égale par la naiſſance & par le pouvoir. Seigneur Dom Brian, dit Liſvard, je vois que vous l'aimez mieux que moi ; & lorſque vous vîntes dans ma Cour, le Roi d'Eſpagne, votre

père, ne vous envoya pas pour m'y manquer de respect. Je n'en dois qu'à votre âge, répondit vivement Dom Brian ; & lorsque je suis venu près de vous, c'étoit uniquement pour y chercher mon cousin-germain Amadis, & recevoir l'exemple & les leçons de ce Héros.

Pendant cette vive contestation, Angriotes d'Estravaux & son neveu Sarquilles qui venoient d'arriver, parurent tout-à-coup sans se faire annoncer, & l'empêchèrent d'aller plus loin. Sire, dit Angriotes, nous vous supplions de faire sur-le-champ paroître en votre présence les deux méchans vieillards Gandandel & Brocadan ; pour que je déclare à toute votre Cour la noire trahison

qu'ils vous ont faite, & fur laquelle Sarquilles & moi nous les défions : s'ils s'excufent fur leur âge, c'eft à leurs fils qui fe piquent d'être valeureux, à foutenir la caufe de leurs indignes pères. Gandandel prit la parole, & dit à Lifvard que s'il laiffoit injurier ainfi fes Gentilshommes, Amadis viendroit bientôt lui-même l'infulter au milieu de fa Cour. Lifvard, fâché contre les deux traîtres qui lui fufcitoient tant d'affaires très-défagréables, leur impofa filence, & dit à Sarquilles de déclarer ce qu'il avoit entendu.

Toute la Cour fut indignée par le rapport fidèle que fit Sarquilles, qui finit par offrir de foutenir fon accu-

ſation les armes à la main avec ſon oncle Angriotes, contre les trois fils de ces traîtres. Ces trois fils, à ces mots, fendirent la preſſe, & ſe mettant à genoux devant Liſvard : Sire, dirent-ils, nous ſoutenons au nom de nos deux pères, qu'Angriotes & Sarquilles ont menti par la gorge, & que toutes les fois qu'ils tiendront pareils propos, ils mentiront lâchement ; & voici nos gages.

Liſvard crut ne devoir pas leur refuſer le combat, quoique celui de trois contre deux lui parût inégal ; mais Angriotes, avec un air de mépris, s'écria : Je deſirerois que cette lâche & mauvaiſe race fût encore plus nombreuſe pour la détruire tout-

à-la-fois, & purger la Grande-Bretagne des traîtres qui déshonorent l'ordre de Chevalerie.

Le vertueux & ancien Grumedan fut chargé par Lisvard de faire préparer les lices pour le combat qui fut décidé pour le lendemain ; il eut des paroles fort vives avec les deux pères, & finit par les défier tous les deux : Nous sommes tous les trois de même âge, leur dit-il, acceptez le combat de moi seul contre vous, & procurez-moi le plaisir de vous faire pendre tous les deux au bout de la lice, après vous avoir forcés d'avouer votre trahison. Les deux vieillards, aussi lâches que méchans, refusèrent de combattre, & dirent à Grumedan de faire sa char-

ge, & qu'ils remettoient à leurs enfans le soin de défendre leur honneur outragé.

Le combat s'exécuta le lendemain en présence de douze Chevaliers de l'Isle Ferme, & le peu de ceux qui restoient à la Cour de Lisvard. Ce combat ne fut pas long-temps douteux; dès la première atteinte, Angriotes perçà d'outre en outre l'un des deux qui coururent sur lui; les deux autres tombèrent sous ses coups & sous ceux de Sarquilles, & traînant par les pieds les trois corps hors de là lice, on les pendit aux fourches préparées, tandis que les deux traîtres vieillards se dérobèrent à la fureur du peuple pour s'enfuir dans une Isle, où, le reste de leurs jours,

ils cachèrent leur opprobre & leur douleur. Angriotes, Sarquilles & les douze Chevaliers, qui se trouvoient blessés de la réception & des propos de Lisvard, partirent aussitôt sans prendre congé de ce Prince, qu'ils laissèrent presque seul avec les grands Officiers, qui ne pouvoient le quitter.

Tous ces événemens & toutes ces nouvelles querelles, ne pouvoient qu'augmenter la douleur d'Oriane ; qui connoissoit trop le caractère du Roi son père, pour conserver l'espoir qu'il se réconciliât avec Amadis : mais dans ce moment cette malheureuse Princesse étoit agitée par une inquiétude encore plus vive & plus cruelle. Hélas ! l'amour, & cet hy-

men tel que celui qui suffisoit aux mortels dans le premier âge du monde, avoient précédé les cérémonies devenues en usage parmi les nations policées : Oriane sentit qu'elle portoit dans son sein le gage de l'amour d'Amadis ; forcée par son état de rompre le silence, elle s'enferma dans son cabinet, dont elle avoit fermé les fenêtres, avec Mabille & la Demoiselle de Danemarck ; c'est-là que, baignée de larmes & dans une obscurité qui cachoit sa rougeur, Oriane, la modeste Oriane fut obligée de leur faire un aveu nécessaire autant qu'il étoit douloureux. Ah ! qu'allez-vous penser, ma chère cousine, dit-elle en cachant sa tête dans le sein de Mabille,
&

& frémissant de la réponse qu'elle en alloit recevoir ? Ma foi, ma belle & chère cousine, dit Mabille en riant & l'embrassant, je me doutois bien depuis quelque temps *qu'à tel saint viendroit telle offrande* *; mais ne vous effrayez point, consolez-vous ; Dieu qui connoît la candeur de votre ame, & vos engagemens sacrés, saura pourvoir à votre destinée & à celle de l'enfant que vous portez. Oriane, un peu plus assurée par l'aveu qu'elle avoit fait, & par tout ce que sa cousine venoit de lui dire, la supplia de l'aider de ses soins & de ses con-

* Expression du Roman, que j'ai cru devoir conserver.

ſeils ; elle fit la même prière à la Demoiſelle de Danemarck, qui lui jura d'expoſer mille fois ſa vie, & même juſqu'à ſon honneur, pour la tirer d'embarras. Elles arrêtèrent entr'elles qu'Oriane demanderoit à retourner à Mirefleur, ſous le prétexte de remettre ſa ſanté ; les roſes moins vives de ſon teint, le manque d'appétit, un peu de maigreur même l'autoriſoient à former cette demande ; & la Demoiſelle de Danemarck, ſe diſant en elle-même, après avoir été la victime de l'atrocité de Galpan, il m'eſt bien plus doux de l'être d'une Princeſſe que j'adore ; Tranquilliſez-vous, lui dit-elle, ſur le ſort de votre enfant ; je ſuis amie intime de l'Abbeſſe de Mire-

fleur ; j'irai demain la voir, & lui faisant une fausse confidence, je lui dirai que je suis mariée en secret avec Gandalin, que je suis grosse, & que nos intérêts communs m'obligeant à cacher mon mariage, je la prie de me chercher une nourrice pour l'enfant dont je me délivrerai, & que, faisant porter aussitôt cet enfant à la porte de son Eglise, elle en fera prendre soin. Ainsi, Madame, vous pourrez sans crainte jouir du bonheur de voir élever un enfant si cher sous vos yeux. Oriane embrassa tendrement celle qui se sacrifioit si généreusement pour son service, & lui jura de reconnoître son attachement jusqu'au dernier soupir. Mabille embrassa la Demoiselle à son

tour : Ah ! ma bonne Demoiselle ; que je t'aime , lui dit-elle ! Ah ! que ton projet eſt bien imaginé ! Allons, allons , ma chère couſine , prenez courage ; tout ira bien , & je me fais d'avance une vraie fête de bercer le petit Amadis.

Fin du ſecond Livre.



